

BACK COVER PAGE OF
HOUSE OF COMMONS DEBATES
OFFICIAL REPORT (HANSARD)
VOL. 144, NUMBER 084
18 SEPTEMBER 2009



PAGE DE DOS
DÉBATS DE LA CHAMBRE DES
COMMUNES
COMPTE RENDU OFFICIEL (HANSARD)
VOL. 144, NUMÉRO 084
18 SEPTEMBRE 2009

If undelivered, return COVER ONLY to:
Publishing and Depository Services
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Les Éditions et Services de dépôt
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Published under the authority of the Speaker of
the House of Commons

Publié en conformité de l'autorité
du Président de la Chambre des communes

SPEAKER'S PERMISSION

PERMISSION DU PRÉSIDENT

Reproduction of the proceedings of the House of Commons and its Committees, in whole or in part and in any medium, is hereby permitted provided that the reproduction is accurate and is not presented as official. This permission does not extend to reproduction, distribution or use for commercial purpose of financial gain. Reproduction or use outside this permission or without authorization may be treated as copyright infringement in accordance with the *Copyright Act*. Authorization may be obtained on written application to the Office of the Speaker of the House of Commons.

Il est permis de reproduire les délibérations de la Chambre et de ses comités, en tout ou en partie, sur n'importe quel support, pourvu que la reproduction soit exacte et qu'elle ne soit pas présentée comme version officielle. Il n'est toutefois pas permis de reproduire, de distribuer ou d'utiliser les délibérations à des fins commerciales visant la réalisation d'un profit financier. Toute reproduction ou utilisation non permise ou non formellement autorisée peut être considérée comme une violation du droit d'auteur aux termes de la *Loi sur le droit d'auteur*. Une autorisation formelle peut être obtenue sur présentation d'une demande écrite au Bureau du Président de la Chambre.

Reproduction in accordance with this permission does not constitute publication under the authority of the House of Commons. The absolute privilege that applies to the proceedings of the House of Commons does not extend to these permitted reproductions. Where a reproduction includes briefs to a Committee of the House of Commons, authorization for reproduction may be required from the authors in accordance with the *Copyright Act*.

La reproduction conforme à la présente permission ne constitue pas une publication sous l'autorité de la Chambre. Le privilège absolu qui s'applique aux délibérations de la Chambre ne s'étend pas aux reproductions permises. Lorsqu'une reproduction comprend des mémoires présentés à un comité de la Chambre, il peut être nécessaire d'obtenir de leurs auteurs l'autorisation de les reproduire, conformément à la *Loi sur le droit d'auteur*.

Nothing in this permission abrogates or derogates from the privileges, powers, immunities and rights of the House of Commons and its Committees. For greater certainty, this permission does not affect the prohibition against impeaching or questioning the proceedings of the House of Commons in courts or otherwise. The House of Commons retains the right and privilege to find users in contempt of Parliament if a reproduction or use is not in accordance with this permission.

La présente permission ne porte pas atteinte aux privilèges, pouvoirs, immunités et droits de la Chambre et de ses comités. Il est entendu que cette permission ne touche pas l'interdiction de contester ou de mettre en cause les délibérations de la Chambre devant les tribunaux ou autrement. La Chambre conserve le droit et le privilège de déclarer l'utilisateur coupable d'outrage au Parlement lorsque la reproduction ou l'utilisation n'est pas conforme à la présente permission.

Additional copies may be obtained from: Publishing and Depository Services
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 or 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 or 1-800-565-7757
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
<http://publications.gc.ca>

On peut obtenir des copies supplémentaires en écrivant à : Les Éditions et Services de dépôt
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 ou 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 ou 1-800-565-7757
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
<http://publications.gc.ca>

Also available on the Parliament of Canada Web Site at the following address: <http://www.parl.gc.ca>

Aussi disponible sur le site Web du Parlement du Canada à l'adresse suivante : <http://www.parl.gc.ca>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 39

Thursday, March 12, 1992
Edmonton, Alberta

Chairperson: Bob Horner

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 39

Le jeudi 12 mars 1992
Edmonton (Alberta)

Président: Bob Horner

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing
Committee on*

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice and the Solicitor General

Justice et du Solliciteur général

RESPECTING:

Bill C-36, An Act respecting corrections and the conditional release and detention of offenders and to establish the office of Correctional Investigator

CONCERNANT:

Projet de loi C-36, Loi régissant le système correctionnel, la mise en liberté sous condition et l'incarcération, et portant création du bureau de l'enquêteur correctionnel

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND THE
SOLICITOR GENERAL

Chairperson: Bob Horner

Vice-Chairman: Jacques Tétreault (Justice)
(Solicitor General)

Members

Carole Jacques
Robert Nicholson
George Rideout
Blaine Thacker
Ian Waddell
Tom Wappel--(8)

(Quorum 5)

Richard Dupuis

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DU
SOLLICITEUR GÉNÉRAL

Président: Bob Horner

Vice-président: Jacques Tétreault (Justice)
(Solliciteur général)

Membres

Carole Jacques
Robert Nicholson
George Rideout
Blaine Thacker
Ian Waddell
Tom Wappel--(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 12, 1992
(47)

[Text]

The Standing Committee on Justice and the Solicitor General met at 2:10 o'clock p.m. this day, in the Edmonton Convention Centre, the Chairman, Bob Horner, presiding.

Members of the Committee present: Bob Horner, Jacques Tétreault, George Rideout and Tom Wappel.

Acting Members present: Scott Thorkelson for Robert Nicholson; Douglas Fee for Blaine Thacker and Derek Blackburn for Ian Waddell.

Other Member present: Derek Lee.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst and Marilyn Pilon, Research Officer.

Witnesses: From the NWT Advisory Council on the Status of Women: Lynn Brooks, Executive Director; Scott Newark, Crown Prosecutor, Province of Alberta. *From the Mennonite Central Committee, Alberta Chapter:* Harvey Voogd, Committee Chair. *From the Regina Police Service:* Superintendent Gerry Stephanyshyn.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated November 5, 1991 relating to Bill C-36, An Act respecting corrections and the conditional release and detention of offenders and to est ablish the office of Correctional Investigator. (See *Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, November 26, 1991, Issue No. 16*).

On clause 2

Lynn Brooks from the NWT Advisory Council made an opening statement and answered questions.

Scott Newark made an opening statement and answered questions.

At 4:20 p.m., the Committee recessed.

At 4:30 p.m., the Committee resumed its meeting.

At 4:40 p.m., the Chairman left the Chair and the Vice-Chairman took the Chair.

Harvey Voogd from the Mennonite Central Committee made an opening statement and answered questions.

At 5:05 p.m., the Committee recessed.

At 5:15 p.m., the Committee resumed its meeting.

At 5:20 p.m., the Chairman took the Chair.

Jerry Stephanyshyn from the Regina Police Service made an opening statement and answered questions.

At 5:40 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 12 MARS 1992
(47)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et du Solliciteur général se réunit à 14 h 10, au Centre des congrès d'Edmonton, sous la présidence de Bob Horner (*président*).

Membres du Comité présents: Bob Horner, Jacques Tétreault, George Rideout et Tom Wappel.

Membres suppléants présents: Scott Thorkelson remplace Robert Nicholson; Douglas Fee remplace Blaine Thacker; Derek Blackburn remplace Ian Waddell.

Autre député présent: Derek Lee.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal et Marilyn Pilon, attachée de recherche.

Témoins: Du Conseil consultatif des TNO sur le statut des femmes: Lynn Brooks, directrice exécutive; Scott Newark, procureur de la Couronne, Province d'Alberta. *Du Comité central des Mennonites, section de l'Alberta:* Harvey Voogd, président du comité. *Du Service de police de Regina:* Surintendant Gerry Stephanyshyn.

Conformément à son ordre de renvoi du mardi 5 novembre 1991, le Comité poursuit l'étude du projet de loi C-36, Loi régissant le système correctionnel, la mise en liberté sous condition et l'incarcération, et portant création du bureau de l'enquêteur correctionnel (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 novembre 1991, fascicule n° 16*).

Article 2

Lynn Brooks, du Conseil consultatif des TNO, fait un exposé et répond aux questions.

Scott Newark fait un exposé et répond aux questions.

À 16 h 20, la séance est suspendue.

À 16 h 30, la séance reprend.

À 16 h 40, le président cède le fauteuil au vice-président.

Harvey Voogd, du Comité central des Mennonites, fait un exposé et répond aux questions.

À 17 h 05, la séance est suspendue.

À 17 h 15, la séance se poursuit.

À 17 h 20, le président reprend le fauteuil.

Jerry Stephanyshyn, du Service de police de Regina, fait un exposé et répond aux questions.

À 17 h 40, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, March 12, 1992

• 1410

The Chairman: I would like to call the meeting to order. We're again considering Bill C-36.

We are very pleased to welcome Ms Lynn Brooks, executive director from the Northwest Territories Advisory Council on the Status of Women. Do you have an opening statement you wish to make to the committee?

Ms Lynn Brooks (Executive Director, Northwest Territories Advisory Council on the Status of Women): Yes, I do, and thank you very much for giving me this time.

The Status of Women Council of the Northwest Territories was created by an act of legislation in 1990. Our nine board members represent the regional and ethnic backgrounds of the women of the Northwest Territories. The majority of the women are aboriginal. I too am an aboriginal woman who experienced both violence in my life and the incarceration of members of my friends and family for both violent and non-violent offences. One in three women in the Northwest Territories has a similar experience.

I realize this bill deals with the corrections system and does not deal with the justice system as a whole. Nevertheless, I feel it must be said as strongly as possible that this system just doesn't work, and it particularly doesn't work for aboriginal people and women.

The council does not see anything in the bill which will promote earth-shattering or radical change. The bill deals with the plumbing of the structure, rather than the crumbling structure itself.

I would be hard pressed to find an individual in the Northwest Territories who has not either experienced violence in his or her life or had a friend or relative incarcerated. We in the Northwest Territories are in our own constitutional process, and the process has led us to examine every aspect of our lives, including the frequency with which we incarcerate our people.

You heard a lot in these hearings about the need for longer sentences for violent crime, but the bill does not deal with what happens when an individual is incarcerated and what society needs to stop the proliferation of violence.

We feel the most glaring deficiencies of the bill are the lack of initiatives to deal with the special needs of aboriginal people and women, a lack of a definition of mechanisms to oblige prison officials to relate with community agencies and groups and other stakeholders, and an obligatory access of victims to information regarding violent offenders that can impact on the victims' lives.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 12 mars 1992

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'étude du projet de loi C-36.

Nous sommes très heureux d'accueillir M^{me} Lynn Brooks, directrice exécutive du Conseil consultatif sur le statut des femmes des Territoires du Nord-Ouest. Avez-vous une déclaration liminaire à faire?

Mme Lynn Brooks (directrice exécutive, Conseil consultatif sur le statut des femmes des Territoires du Nord-Ouest): Oui, et je vous remercie de me permettre de prendre la parole.

Le Conseil consultatif sur le statut des femmes des Territoires du Nord-Ouest a été créé par voie législative en 1990. Les neuf membres de notre conseil d'administration représentent les ethnies et les régions dont sont issues les femmes des Territoires du Nord-Ouest. La majorité des femmes sont autochtones. En tant que femme autochtone moi-même, j'ai connu la violence dans ma vie privée et certains membres de ma famille et de mon cercle d'amis ont été incarcérés pour des infractions violentes et non violentes. Dans les Territoires du Nord-Ouest, une femme sur trois a vécu une expérience analogue.

Je sais que la mesure à l'étude porte sur le système correctionnel et non pas sur le système judiciaire en général. Néanmoins, j'estime qu'il est de mon devoir d'affirmer vigoureusement que ce système ne fonctionne pas, particulièrement dans le cas des autochtones et des femmes.

D'après le Conseil, le projet de loi ne renferme aucune disposition susceptible de promouvoir des changements radicaux ou d'envergure. En fait, il s'intéresse à la plomberie de l'immeuble, alors que c'est l'immeuble lui-même qui s'écroule.

J'aurais du mal à trouver dans les Territoires du Nord-Ouest une seule personne qui n'ait pas connu la violence dans sa vie ou dont un parent ou un ami n'a pas été incarcéré. Les Territoires du Nord-Ouest ont mis en branle leur propre processus constitutionnel, ce qui nous a amenés à examiner tous les aspects de nos vies, y compris la fréquence à laquelle nous mettons les gens en prison.

Au cours de ces audiences, on a beaucoup parlé de la nécessité d'imposer des peines plus lourdes pour les crimes violents, mais le projet de loi ne se penche pas sur ce qui arrive lorsqu'une personne est emprisonnée ni sur ce que la société doit faire pour arrêter la prolifération de la violence.

Voici, à notre avis, les lacunes les plus flagrantes du projet de loi. Il ne renferme aucune initiative pour répondre aux besoins particuliers des autochtones et des femmes. On n'y définit pas non plus les mécanismes qui forceraient les autorités des pénitenciers à traiter avec les organismes et les groupes communautaires, ainsi qu'avec les autres intervenants. Il n'y est pas précisé non plus que les victimes devraient avoir accès à tous les renseignements concernant les délinquants violents susceptibles d'avoir une incidence sur leur vie.

[Texte]

You have my brief and our recommendations, so in the interest of saving time, I won't say any more. I'll ask if you have any questions now about our brief.

The Chairman: Thank you very much, Ms Brooks. Your brief is very concise. Would you care to go over the points in your brief having to do with the exchange of services, discipline, search and seize, or anything like that, or would you like to proceed with questions? Is there anything you'd like to say about any specific part?

Ms Brooks: I would perhaps like to emphasize the need that the exchange for services be strengthened extremely in regard to aboriginal people and women with small children, and the need to make sure the victim knows when a violent offender is being released.

We constantly have situations where women in tiny communities, where there may not even be telephones, are suddenly confronted by an offender. In a place like Arctic Red River, which doesn't have an RCMP officer, for instance, when this offender has been given an early release, that woman in this community has absolutely no way of knowing that person is going to get off the plane. This has been the reason for numerous deaths and numerous heartaches and pain in the Northwest Territories. If I could emphasize one point to you here, I guess that would be it—victims need to know.

The Chairman: Very well. We will proceed with questioning. Mr. Lee, please.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): Ms Brooks, you indicated that in your view and in the view of your organization the system doesn't work. Could you outline for me your view of what you mean by "the system", the four corners of it? How much territory are we dealing with here in terms of the criminal justice system when you say "the system"?

Ms Brooks: The whole thing from arrest right through... for aboriginal people in particular, but for people in general, I think we're missing the point. We incarcerate more people in Canada than in any other country in the free world. We need to look at some of the other systems around the world, such as Greenland and Iceland, where they are putting non-violent offenders to work in the community rather than incarcerating them.

[Traduction]

Comme vous avez en mains mon mémoire et nos recommandations, pour gagner du temps, je vais m'en tenir là. Je voudrais savoir si vous avez des questions à me poser au sujet de notre mémoire.

Le président: Merci beaucoup, madame Brooks. Votre mémoire est très concis. Voulez-vous passer en revue les points saillants de votre mémoire portant sur l'échange de services, la discipline, les fouilles et les saisies, ou voulez-vous passer tout de suite aux questions? Voudriez-vous ajouter quelque chose sur un point particulier?

Mme Brooks: Je tiens à souligner la nécessité de renforcer l'échange de services pour les autochtones et les femmes ayant de jeunes enfants. Il faut aussi s'assurer que les victimes sont mises au courant lorsqu'on remet en liberté un délinquant violent.

Il arrive constamment que des femmes habitant de petits villages où, bien souvent, il n'y a même pas le téléphone, soient soudainement confrontées à un délinquant. Dans un endroit comme Arctic Red River, où il n'y a pas d'agent de la GRC, par exemple, une femme n'a absolument aucun moyen de savoir qu'un délinquant qui a bénéficié d'une libération anticipée s'appête à descendre de l'avion. Cela a causé de nombreuses morts et bien des chagrins et des épreuves dans les Territoires du Nord-Ouest. Si je devais souligner un seul élément, ce serait celui-là. Les victimes ont le droit de savoir.

Le président: Très bien. Nous allons maintenant passer aux questions. Monsieur Lee, je vous en prie.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Madame Brooks, vous avez dit que selon vous et selon l'organisme que vous représentez, le système ne fonctionne pas. Pouvez-vous m'expliquer ce que vous entendez par l'expression «le système»? Parlez-vous du système dans son intégrité? Dans le cadre du système de justice pénale, que recouvre l'expression «le système»?

Mme Brooks: Toutes les étapes, depuis l'arrestation jusqu'à... cela vaut pour les autochtones en particulier, mais aussi pour la population en général. Je pense que nous passons à côté de la véritable question. Le Canada a le taux d'incarcération le plus élevé du monde libre. Il nous faut étudier certains des autres systèmes en vigueur ailleurs dans le monde, notamment au Groenland et en Islande, où l'on condamne les délinquants non violents à effectuer des travaux communautaires plutôt que de les jeter en prison.

• 1415

We need to look at aboriginal justice mechanisms that worked for many, many years and are still used by many communities. Banishment is still used in the Northwest Territories. It's not recognized by our legal system and the Human Rights Act of Canada would say that one can't do that, of course. But if the individual being banished by the community that is doing the banishing believes that's what should happen, then it generally does

Il nous faut étudier certains mécanismes de la justice autochtone qui ont été appliqués autrefois et dont on se sert encore dans de nombreuses collectivités. Le bannissement est encore en usage dans les Territoires du Nord-Ouest. Ce n'est pas une sanction reconnue par le système juridique et la Loi sur les droits de la personne du Canada interdirait certainement cette pratique. Mais si la personne bannie d'une collectivité a la conviction que cette sanction s'impose, elle partira généralement d'elle-même.

[Text]

While you can't deal with this issue within the confines of this bill because it deals with corrections that's what I'm talking about. Within the prison system some of the things that are never supposed to happen continually happen and perhaps this bill will be a mechanism that will deal with that situation.

An example I can give you is from a visit I paid to the Edmonton Institute last year, which is just out of town. We'd had a New Year's Eve bash, I suppose you could call it, at our correctional centre, in a part where a lot of the centre was destroyed so inmates had to be relocated while the repairs were going on. A number of Inuit men with no ability to speak English and absolutely nothing—it's not just a lack of culture, but a complete shock to the person's system—were sent to the Edmonton Institute, when plenty of Dene men were incarcerated at the centre and had knowledge of English, had gone through residential school systems and could survive a lot better in a southern institution.

Why did this happen? I met with those men, and although I don't speak Inuktitut, just the fact that I was there from home gave them some comfort. But the officials in the prison told me that they had been in trouble ever since they arrived, were all in the hole, and were continually involved in fights. Well, of course. They couldn't communicate and were terrified. They said they were put on a plane, got off the plane, and were shoved into that place. They asked what would happen to them next. They said no one there could even speak their language and the food was making them sick.

So it's situations such as that for which, while perhaps legislation can't always deal with them, we need to have some mechanism in the system whereby people who make the decisions regarding these people's lives have to be accountable and responsible.

Mr. Lee: In your reply you referred to the term "banishment". This term—"ostracization" is perhaps another one—doesn't show up on the blueprint in this bill. Do you think it should? Do you think it could be a useful mechanism in some native communities?

Ms Brooks: If there's an obligation on the part of the Government of Canada to access aboriginal justice systems where they exist, yes. That wouldn't be the case in every community because some of the communities are very sick and very dysfunctional, but in some communities banishment could work very well.

The time-honoured method of dealing with offences was to bring an individual before an elders council, which decided, in consultation with the family that had been wronged and the offender's own family, what should happen. There's no reason why that approach couldn't be addressed in this bill.

[Translation]

On me dira que cela dépasse la portée du projet de loi, qui porte sur le système correctionnel, mais c'est bien de cela qu'il est question. Dans nos prisons, il se produit constamment des incidents qui ne devraient jamais se produire et la mesure nous permettra peut-être de régler ce genre de problème.

Permettez-moi de vous donner un exemple. L'année dernière, j'ai visité l'établissement pénitentiaire d'Edmonton, qui est situé à la sortie de la ville. Nous avons organisé une petite fête du Nouvel An au centre correctionnel. Cette partie de l'immeuble avait été pratiquement détruite de sorte que des détenus avaient dû être envoyés ailleurs pour la durée des réparations. Un certain nombre d'Inuit ne possédant aucun rudiment d'anglais, absolument rien, ont été envoyés à l'établissement pénitentiaire d'Edmonton. Ces hommes étaient en état de choc, et pas seulement à cause du changement de culture. Par ailleurs, de nombreux Dénés étaient incarcérés au centre, ces hommes parlaient l'anglais, ayant fréquenté les internats des blancs et ils auraient pu beaucoup mieux survivre dans un établissement du Sud.

Pourquoi cela s'est-il produit? J'ai rencontré les hommes en question, et bien que je ne parle pas inuktitut, le seul fait que je sois originaire du Nord les a réconfortés. Les autorités de la prison m'ont dit qu'ils avaient eu des ennuis depuis leur arrivée, qu'ils étaient tous condamnés à l'isolement parce qu'ils étaient continuellement en train de se battre avec les autres détenus. Cela va de soi. Ils ne pouvaient communiquer et ils étaient terrifiés. Ils m'ont dit qu'on les avait fait monter dans un avion et qu'à leur arrivée, ils avaient été envoyés là. Ils voulaient savoir ce qui leur arriverait par la suite. Ils m'ont dit que personne au pénitencier ne parlait leur langue et que la nourriture les rendait malades.

On ne peut pas toujours régler ce genre de problème par voie législative, mais le système doit comporter un mécanisme quelconque qui obligerait les personnes qui prennent des décisions ayant des incidences sur la vie des autres à rendre des comptes.

M. Lee: Dans votre réponse, vous avez employé le terme «bannissement». Ce terme—et «ostracisation» en est peut-être un autre—ne figure pas dans le projet de loi, pensez-vous qu'il devrait y être? Croyez-vous que ce pourrait être un mécanisme utile dans certaines collectivités autochtones?

Mme Brooks: Si le gouvernement du Canada est tenu d'avoir recours au système de justice autochtone là où il existe, oui. Cela ne serait pas le cas dans toutes les collectivités. En effet, certaines collectivités sont très malades et très dysfonctionnelles, mais dans certains endroits, le bannissement pourrait donner de très bons résultats.

Depuis des temps immémoriaux, la tradition veut que les délinquants comparaissent devant le Conseil des anciens qui décidait, en consultation avec la famille lésée et la propre famille du délinquant, de ce qu'il convenait de faire. Il n'y a pas de raison pour que l'on ne fasse pas état de cette approche dans le projet de loi.

[Texte]

Mr. Lee: On the issue of victim notification, both by the Correctional Service of Canada and the National Parole Board, I assume you've read the two clauses of this bill that deal with that issue. If these clauses were to be made law, will there be any change in the current practice, in your view? From your perspective, is the current practice already accomplishing what the bill would require?

Ms Brooks: No, the current practice isn't accomplishing what the bill would require. The bill uses the word "may", not "shall" and the wording needs to say "shall", because the word "may" leaves the matter optional.

Mr. Lee: If that were the case, would that clause then address the serious concern you have registered with us about previous failures or absence of notification of victims?

Ms Brooks: I think so. There's no accounting for the odd glitch in the system, but I think this would go a long way.

Mr. Lee: On a more general question, aside from that one area of victim notification, do you see other areas of this bill that, if implemented, would register a significant or material change in the way you see the system operating now?

• 1420

Ms Brooks: Under the aboriginal offenders clauses in the bill, it says "may" establish aboriginal advisory committees and "may" enter into agreements with aboriginal communities. If it said "shall" rather than "may", then you'd have it.

Mr. Lee: So you do see potential in the bill for addressing that particular area.

Ms Brooks: I sure do.

Mr. Lee: I think we all do.

Mr. Blackburn (Brant): I have just a couple of questions. You mentioned Greenland. Could you give us any more information on how the government or the authorities or the criminal justice system in Greenland operates, compared and contrasted with our system in the NWT?

Ms Brooks: I'm certainly no expert on that, but I attended an aboriginal justice conference in Sitka, Alaska, a year and a half ago. Representatives were there from Greenland. They gave a presentation on their system.

They do not incarcerate non-violent offenders. Those offenders are put to work within the community. A portion of what they earn must be used to make reparation to the victim, if that's necessary, if it's a property crime or whatever. This is for some violent crimes, as well, if the victim is agreeable, the community is agreeable and there is an employer within the community who will take on that person.

The upshot of this is that their recidivism rate is very low, about 15%. Many of these men become permanent employees in the companies they work with, and pay back the victim. They become accepted members of that community. Their self-esteem is re-established.

[Traduction]

M. Lee: Je suppose que vous avez lu les deux articles du projet de loi portant sur l'obligation qui est faite au Service correctionnel du Canada et à la Commission nationale des libérations conditionnelles d'avertir la victime. Si le projet de loi était adopté, pensez-vous que cela changerait quelque chose à la pratique actuelle? Selon vous, la pratique actuelle permet-elle déjà d'atteindre l'objectif visé par le projet de loi?

Mme Brooks: Non. La pratique actuelle ne permet pas d'atteindre l'objectif du projet de loi. Le projet de loi utilise le verbe «peut» et non pas «doit». Or, il faut que le libellé véhicule cette idée d'obligation parce qu'autrement, cela demeurera facultatif.

M. Lee: Si l'on en faisait une obligation, l'article en question répondrait-il aux préoccupations sérieuses que vous avez exprimées au sujet de l'absence de préavis donné aux victimes?

Mme Brooks: Je le pense. On ne peut pas prévoir les ratés occasionnels du système, mais je pense qu'une telle initiative représenterait un grand pas en avant.

M. Lee: Je vais vous poser une question plus générale. Hormis cette question d'avis aux victimes, existe-t-il d'autres dispositions du projet de loi qui, s'il était adopté, provoqueraient des changements concrets ou importants dans le fonctionnement du système à l'heure actuelle?

Mme Brooks: Si, dans les articles consacrés aux autochtones, le texte disait «doit constituer» des comités consultatifs autochtones et «doit conclure» des accord avec les collectivités autochtones plutôt que «peut constituer» et «peut conclure» le problème serait réglé.

M. Lee: La solution n'est donc pas loin.

Mme Brooks: Certainement.

M. Lee: Nous n'en doutons pas.

M. Blackburn (Brant): Je n'ai qu'une ou deux questions à vous poser. Vous avez parlé du Groenland. Pourriez-vous nous dire comment fonctionne le système de justice groenlandais par rapport au système appliqué dans les Territoires du Nord-Ouest?

Mme Brooks: Je ne suis certainement pas une spécialiste dans ce domaine, mais j'ai participé il y a un an et demi à une conférence sur la justice autochtone à Sitka en Alaska. Il y avait des représentants du Groenland. Ils ont fait un exposé sur le fonctionnement de leur système.

Les délinquants non violents ne sont pas mis en prison mais servent leur peine en travaillant pour la collectivité. Une partie de ce qu'ils gagnent doit servir à indemniser la victime, si nécessaire, si c'est un crime contre la propriété, etc. Ce régime s'applique aussi à certains crimes violents si la victime y consent, si la collectivité y consent et s'il y a un employeur dans cette collectivité prêt à engager le délinquant.

Conséquence positive, le taux de récidive est très faible, environ 15 p. 100. Nombre de ces délinquants deviennent employés permanents des compagnies qui les ont embauchés et ils remboursent leur victime. Ils finissent par être acceptés comme membres de la collectivité. Ils retrouvent leur dignité.

[Text]

One young Greenland fellow at this conference summed up his presentation by saying that at the end of his sentence he had saved enough money to buy a car. I thought that was kind of interesting.

But when you take away a person's ability to make good for his own crime, you're just asking for them to repeat an offence, particularly with very young people and particularly with non-violent offenders.

Mr. Blackburn: Is society in Greenland any different from society in the Northwest Territories? Is their lifestyle radically different? Are their cultural values different? Are there any jails, for example, in Greenland?

Ms Brooks: Yes, there are jails, of course, for extremely violent offenders. They have an agreement with Denmark where some of their most violent offenders get shipped off to penitentiaries in Denmark. They do not have any maximum security facilities, as I understand it. I thought that was a neat deal, that you could just ship all the really bad ones to some other country.

Culturally there are great similarities. They have a large indigenous population. They have a land-based economy. They have communication and distance problems, as we do. So there are a lot of similarities.

Mr. Blackburn: Do they have a major drinking problem in Greenland?

Ms Brooks: Yes, alcohol abuse is a big problem for them, just as it is in the Northwest Territories.

Mr. Blackburn: So it's fairly accurate to say that the two societies are fairly similar but radically different in the way they treat non-violent offenders and possibly even some violent offenders.

Ms Brooks: Yes.

Mr. Blackburn: I'm just wondering if there is any way we could get a copy of their act that administers or sets up their correctional system. Obviously our system is not working very well with respect to aboriginal people, aboriginal women.

I know this is a very general question, but what type of correctional system do you think is best suited to the Northwest Territories? In your view, obviously, this bill is not going to do much, if anything, to improve the present act.

Ms Brooks: Again, in some of the more isolated communities, of course they first have to deal with the alcohol problem. As we move more and more toward aboriginal self-government, I can see that happening. Putting control back into the hands of communities is what will be needed.

• 1425

Right now an extensive study into aboriginal law among the Dogrib people is being undertaken in Lac La Martre in the Northwest Territories. The Dogrib people had an oral culture, so researching it is quite a task. A combination of anthropologists, native experts and elders is being used to figure out exactly what they did prior to contact with Europeans.

[Translation]

Un jeune Groenlandais a conclu son exposé en disant qu'à la fin de sa peine il avait économisé suffisamment d'argent pour acheter une voiture. J'ai trouvé cela intéressant.

Quand on retire à quelqu'un la possibilité de tirer une leçon de son crime, on ne l'incite qu'à récidiver surtout chez les très jeunes et surtout chez les coupables de crimes non violents.

M. Blackburn: La société du Groenland est-elle différente de la société des Territoires du Nord-Ouest? Est-ce que son style de vie est radicalement différent? Y a-t-il des valeurs culturelles différentes? Y a-t-il, par exemple, des prisons au Groenland?

Mme Brooks: Oui, bien entendu, il y a des prisons pour les délinquants extrêmement violents. En vertu d'un accord avec le Danemark, les délinquants les plus violents sont expédiés dans des pénitenciers danois. Sauf erreur, ils n'ont pas d'établissements à sécurité maximum. J'ai trouvé ça extraordinaire qu'on puisse simplement envoyer dans un autre pays les cas les plus difficiles.

Culturellement les similitudes sont grandes. Ils comptent une importante population indigène. Leur économie est rattachée aux ressources naturelles. Comme nous, ils ont des problèmes de communication et de distance. Il y a donc beaucoup de similitudes.

M. Blackburn: Est-ce qu'ils ont un gros problème d'alcoolisme au Groenland?

Mme Brooks: Oui, l'alcoolisme est un gros problème pour eux tout comme pour nous dans les Territoires du Nord-Ouest.

M. Blackburn: On peut donc dire sans trop se tromper que ces deux sociétés sont assez similaires, mais radicalement différentes dans leur méthode de traitement des délinquants non-violents et même peut-être de certains délinquants violents.

Mme Brooks: Oui.

M. Blackburn: Je me demande si nous pourrions nous procurer un exemplaire de la loi qui administre ou qui régit leur système correctionnel. Il est évident que notre système n'est pas du tout bien adapté aux problèmes des autochtones, des femmes autochtones.

Je sais que c'est une question très générale, mais quel serait pour vous le meilleur système correctionnel pour les Territoires du Nord-Ouest? Il semble évident que pour vous ce projet de loi, au mieux, ne va pas changer grand-chose à la loi actuelle.

Mme Brooks: Je répète que dans certaines communautés plus isolées, le problème prioritaire c'est l'alcoolisme. Plus nous approchons de l'autonomie gouvernementale pour les autochtones, plus cela devient évident. Il faudra absolument rendre le contrôle aux communautés elles-mêmes.

Une étude exhaustive sur le droit autochtone chez les Dogribs est actuellement réalisée au Lac La Martre dans les Territoires du Nord-Ouest. Les Dogribs avaient une culture orale si bien que les recherches sont ardues. Une équipe formée d'anthropologues, de spécialistes autochtones et d'anciens cherche à déterminer ce qu'ils faisaient exactement avant le contact avec les Européens.

[Texte]

Things were dealt with much as they were among the Gitksan, for instance, where you have family clans. Basically, people sat down around a table and decided what would be the appropriate payback for the victim and the victim's family, and if you were not willing to go along with that, then you were kicked out of the community, sometimes for three years or five years, sometimes forever. It depended on the crime.

Mr. Blackburn: In that part of the world, I think banishment would be a pretty severe sentence.

Ms Brooks: It's pretty severe. Now you can go to one of the larger places like Yellowknife or Inuvik and you'll survive, but still, to be put out from your family and your community and your tribe is extremely devastating for these people.

Mr. Blackburn: Thank you.

Mr. Thorkelson (Edmonton—Strathcona): Could you comment on the work release provisions of the bill? As you know, the bill provides for an offender to go out for up to 60 days. Do you think that's a good idea? Would you support that?

Ms Brooks: I think anything that reintegrates the person into the community, as long—if it's a violent offender—as the victim is aware of that and the community accepts it... Those two things are key. Before I took this job I worked for the Council for Disabled Persons for the Northwest Territories. A number of my clients were young people, almost all men, who had committed a crime, and we would try to get them into work programs. Being aboriginal and illiterate and having a criminal record, as you can imagine, is compounded if you also have a physical disability.

We found that the young men we placed before release or even after release tended not to re-offend or not to re-offend so quickly or seriously. So any provision that gets people back and integrated into the community...

I think we severely underestimate the impact of people saying "what you did was wrong, but we're going to give you this chance". Prison is a somewhat insular existence, if not a dangerous one. You don't need to feel any worse, you don't need to have your conscience pricking you. We need people to be out in society to have a connection with reality. Prison is not real. I spent a lot of time visiting prisons when I worked for the council. A lot of time was spent at the Yellowknife Correctional Centre. It's la-la land, it's not the real world.

Mr. Thorkelson: Thank you. My second question has to do with parole hearings. The bill makes provisions for observers to be at parole hearings. Have you given any thought as to whether a victim should be an observer or have sort of a statement or role to play at a parole hearings, if any at all?

Ms Brooks: I firmly believe that if they want to be at parole hearings then victims should be there, as well as families of victims and families of offenders. While you can't hire a hall, you certainly should have people directly related to that incident at the parole hearing.

[Traduction]

Les problèmes étaient réglés de façon très similaire à ce qui se faisait chez les Gitksans, par exemple, qui avaient un système de clans. Ils se réunissaient et décidaient ensemble de l'indemnisation appropriée à verser à la victime et à la famille de la victime et en cas de refus, le coupable était chassé de la communauté, parfois pour trois ou cinq ans, parfois pour toujours. Cela dépendait du crime.

M. Blackburn: Dans cette région du monde, le bannissement doit être une peine très sévère.

Mme Brooks: Très sévère. Vous pouvez vous installer dans des grandes villes comme Yellowknife ou Inuvik et survivre mais il n'en reste pas moins qu'être rejeté par sa famille, sa communauté et sa tribu est catastrophique pour ces gens.

M. Blackburn: Merci.

M. Thorkelson (Edmonton—Strathcona): Pourriez-vous nous dire ce que vous pensez des dispositions de placements à l'extérieur du projet de loi? Comme vous le savez, le projet de loi permet des placements à l'extérieur jusqu'à un maximum de 60 jours. Pensez-vous que c'est une bonne idée? Y seriez-vous favorables?

Mme Brooks: Je pense que toute mesure de réinsertion sociale, à condition—s'il s'agit d'un délinquant violent—que la victime le sache et que la communauté l'accepte... ces deux choses sont primordiales. Avant d'assumer ce poste, je travaillais pour le Conseil des handicapés des Territoires du Nord-Ouest. Un certain nombre de mes clients étaient des jeunes, presque tous des hommes, qui avaient commis un crime et nous voulions les faire participer à des programmes de travail. Être autochtone et illettré et avoir un casier judiciaire n'arrange pas les choses, comme vous pouvez l'imaginer si en plus vous souffrez d'un handicap physique.

Nous avons constaté que les jeunes hommes que nous placions avant leur libération ou même après leur libération avaient tendance à ne pas récidiver ou à ne pas récidiver aussi rapidement ou aussi gravement. Donc toute mesure qui facilite la réinsertion et la réintégration dans la collectivité...

Je crois que nous sous-estimons gravement l'impact du: «Vous avez mal agi, mais nous allons vous redonner une chance». La prison est une existence relativement insulaire bien qu'elle comporte des dangers. Elle n'incite ni au remords ni à la crise de conscience. Seul le retour dans la société établit le lien avec la réalité. La prison ce n'est pas la réalité. Je me suis souvent rendue en visite dans les prisons quand je travaillais pour le Conseil. J'ai passé beaucoup de temps au centre correctionnel de Yellowknife. C'est un monde imaginaire, irréel.

M. Thorkelson: Merci. Ma deuxième question concerne les audiences de libération conditionnelle. Le projet de loi propose la présence d'observateurs lors de ces audiences. Pensez-vous que les victimes devraient pouvoir y assister comme observatrices, intervenir ou y jouer un rôle quelconque?

Mme Brooks: J'estime que si les victimes veulent être présentes lors de ces audiences elles devraient en avoir le droit ainsi que leur famille et les familles des délinquants. À condition de ne pas dépasser certaines limites, il faudrait que toutes les personnes liées directement à l'incident soient présentes lors de cette audience.

[Text]

Mr. Thorkelson: Should they be there as observers or should they be allowed to comment?

Ms Brooks: I think they should be allowed to comment. One of the things the Gitksan people taught me in my research into the way the clan justice system works is that the criminal must not be separated from the offence, and the offence includes the victim, the victim's family, and his own family. This is the only way full reintegration will happen after his release. I tend to agree with that philosophy.

• 1430

The Chairman: When you first started your remarks I think you stated that you didn't like the bill at all. Is that correct?

Ms Brooks: No, I just said that I didn't see anything in here that would be earth-shattering changes.

The Chairman: All right. Given that, Miss Brooks, you got the changes you've asked for, then do you see earth-shattering changes?

Ms Brooks: I think there's potential for great change.

The Chairman: Just with the few amendments you have suggested?

Ms Brooks: I think so, because they're all related to taking people out of the system and continuing to have them part of the community and making them responsible for their actions.

The Chairman: Are you referring to non-violent people?

Ms Brooks: In some cases violent people too, but that has to be with the assent of the community and the assent of the victims. For us that's a fairly easy thing to do. It's very hard to get the consent of Edmonton to release someone, but it's not hard to get the consent of Snowdrift, where there are 85 people. You might have to put some provisos in there, depending on the size of the community and the variance in crime. I can only speak from my own experience. I know that makes it very difficult for you.

The Chairman: But when we talk to people in Ottawa, the reasons that are given to us for aboriginal people not receiving this parole to the same extent as non-aboriginals do, and for the high percentage of aboriginals within the institutions, is that they don't have support systems when they get back to their own community. If this is true, then suddenly you're saying we'll release them to the community and we'll give them the support. There are two contradictory terms as far as I can see.

Are they wrong when they say there's lack of support? I have had aboriginal groups come before this committee in the past two or three days who have said that they cannot give the support because the government hasn't given them any funds. You're saying release people to us and we'll give them the support. That's what you're saying, isn't it?

Ms Brooks: They're not saying blanketly "release and we'll give them the support". What I'm saying is that with all legislation we tend to do things in isolation. We have to do things more holistically and in concert. The prison system needs to liaise with communities so that they know which communities are able to take their people back, which communities have the support system.

[Translation]

M. Thorkelson: À titre d'observateurs ou d'intervenants?

Mme Brooks: À titre d'intervenants, à mon avis. Une des choses que les Gitksans m'ont enseignées dans le cadre de mes recherches sur le système de justice tribale est qu'il ne faut pas distinguer le délinquant du délit et que le délit inclut la victime, la famille de la victime et la famille du délinquant. C'est le seul moyen de garantir une véritable réinsertion après la libération. J'ai tendance à être d'accord avec cette philosophie.

Le président: Vous avez commencé vos remarques en disant que vous n'aimiez pas du tout ce projet de loi. N'est-ce pas?

Mme Brooks: Non, j'ai simplement dit que je n'y voyais pas de changements extraordinaires.

Le président: Très bien. Si vous obtenez les changements que vous réclamez, les conséquences seraient-elles extraordinaires?

Mme Brooks: Le potentiel est là.

Le président: Simplement grâce aux quelques amendements que vous proposez?

Mme Brooks: Oui, car ils ont tous le même objectif, la sortie du système, le maintien dans la collectivité et la responsabilisation des actes.

Le président: Vous parlez des non-violents?

Mme Brooks: Dans certains cas aussi les criminels violents, mais avec l'accord de la collectivité et des victimes. Pour nous c'est relativement facile. Il est plus difficile d'obtenir l'accord de tous les habitants d'Edmonton que d'obtenir l'accord des 85 habitants de Snowdrift. Il est possible qu'il faille l'accompagner de certaines conditions en fonction de l'importance de la communauté et de la gravité du crime. Je vous parle uniquement de mon expérience. Je sais que cela ne vous facilite pas la tâche.

Le président: Quand nous parlons aux responsables à Ottawa, ils nous disent que s'il n'y a pas autant de libérés conditionnels chez les autochtones que chez les non-autochtones, et si le pourcentage d'autochtones dans les établissements est plus élevé c'est parce qu'ils ne bénéficient pas des mêmes systèmes de soutien dans leur communauté. Par contre, vous nous proposez, vous, de les remettre dans leur communauté et vous vous chargerez de leur donner le soutien dont ils ont besoin. C'est tout à fait contradictoire.

Se trompent-ils à Ottawa lorsqu'ils parlent du manque de soutien? Au cours des deux ou trois derniers jours, des groupes d'autochtones sont venus nous dire qu'ils ne pouvaient offrir ce soutien par manque de fonds du gouvernement. Vous nous dites, vous, de les relâcher et que vous vous en occuperez. C'est bien ce que vous dites, n'est-ce pas?

Mme Brooks: Ils ne disent pas d'une manière générale «relâchez-les et nous nous occuperons d'eux». Je dis que les lois ont tendance à cloisonner nos initiatives. Il nous faut agir de concert et de manière plus globale. Il faut qu'un lien soit établi entre les prisons et les collectivités afin qu'elles sachent quelles collectivités sont en mesure de reprendre les leurs, quelles collectivités ont les moyens de les aider.

[Texte]

Within the work that I've done, I've built up a tremendous relationship with our own correctional centre, working not just with operational and administration people, but classification officers, people who are dealing with these people on a day-to-day basis. They know that in the community of Fort Good Hope there are these supports; this community is willing to take this person back, and these are the reasons why, and it will work.

It's a lot of work; it's labour-intensive, but that's the way to make it work. You can't just blanketly release people; I agree absolutely. That's why I talk in my brief and that's why we talk in our brief about the need for liaising between the system, the correctional services and those support systems on the outside.

Mr. Rideout (Moncton): You asked my question, Mr. Chairman.

The Chairman: I'm terribly sorry. I asked the question. Would you please give those answers to Mr. Rideout?

Mr. Rideout: Oh, that's quite all right. We're here after information. It makes no difference who asks the questions as long as we get the information.

The Chairman: Mr. Wappel, you have further questions about Greenland?

Mr. Wappel (Scarborough West): Not about Greenland, although it may work itself in.

You said in your brief that you're concerned about the violent offender and that the council believes that many non-violent offenders could be dealt with better in the community than in jail. What is the definition of a violent offender?

• 1435

Ms Brooks: Someone who by word, act, or deed uses force in order to perpetrate a crime, or force in order to intimidate the victim or the victim's family. It doesn't have to be with a blunt instrument.

Mr. Wappel: I will tell you why I asked the question. We had witnesses before us who have said that psychological violence should be included in violent offenders—for example, someone who simply uses the power of his authority, not in any physical way, but psychologically to coerce a child into sexual activity. I take it you would agree that is a violent offence.

Ms Brooks: Well, I think any act against a child's well-being is a violent offence.

Mr. Wappel: Regardless of how—

Ms Brooks: Regardless of how it's perpetrated.

Mr. Wappel: We also had people tell us that they considered the desecration of their home, the break and enter and the destruction of property within their home, as a violent offence, as an offence against them. They felt that the extension of their very person is their own home. Those people felt that was a violent act and therefore those people were violent offenders. Would you go that far in your definition of violent offender?

[Traduction]

Au cours de mon travail, j'ai établi des relations extraordinaires avec notre propre centre correctionnel, en travaillant non seulement avec les responsables de l'administration et du fonctionnement mais aussi avec les agents de classification, avec ceux qui sont en contact quotidien avec les détenus. Ils savent qu'à Fort Good Hope ce soutien existe, que cette collectivité est prête à reprendre certaines personnes, pour les raisons suivantes, et il est certain que cela marchera.

C'est beaucoup de travail, c'est un travail qui demande beaucoup de participants, mais c'est le seul moyen d'obtenir des résultats. On ne peut pas simplement relâcher ces gens dans la nature; je suis tout à fait d'accord. C'est la raison pour laquelle dans mon mémoire, dans notre mémoire, nous parlons de la nécessité d'une liaison entre le système, les services correctionnels et les systèmes de soutien de l'extérieur.

M. Rideout (Moncton): Vous avez posé la question que je voulais poser, monsieur le président.

Le président: Je suis terriblement désolé. J'ai posé cette question. Voudriez-vous donner ces réponses à M. Rideout?

M. Rideout: Oh, je vous en prie. Nous sommes ici pour nous renseigner. Peu importe qui pose les questions à condition que nous obtenions ces renseignements.

Le président: Monsieur Wappel, vous aviez d'autres questions au sujet du Groenland?

M. Wappel (Scarborough-Ouest): Pas sur le Groenland bien que cela puisse le concerner.

Vous dites dans votre mémoire vous inquiéter du sort des délinquants violents et croire que nombre de délinquants non violents seraient beaucoup mieux réinsérés dans la collectivité qu'en prison. Quelle est votre définition de délinquant violent?

Mme Brooks: Quelqu'un qui par des paroles, des gestes ou des actions a recours à la force pour commettre un crime ou pour intimider une victime ou la famille de la victime. Il n'est pas nécessaire que ce soit au moyen d'un instrument contondant.

M. Wappel: Je vais vous expliquer pourquoi j'ai posé la question. Nous avons entendu des témoins qui ont dit que la violence psychologique devrait être incluse—par exemple, quelqu'un qui se servirait de son autorité, sans geste physique aucun, pour forcer un enfant à s'adonner à des relations sexuelles. Si je comprends bien, vous convenez qu'il s'agit là d'une infraction violente, n'est-ce pas?

Mme Brooks: Eh bien, à mon avis, tout ce qui porte atteinte à un enfant est une infraction violente.

M. Wappel: Quelle que soit la façon. . .

Mme Brooks: Quelle que soit la façon dont cela est commis.

M. Wappel: D'autres nous ont dit qu'ils estimaient que la profanation de leur résidence, le vol par effraction et la destruction de leurs biens chez eux constituaient une infraction violente dirigée contre eux. Ils estimaient que leur résidence était le prolongement de leur personne. Pour ces gens, l'effraction est un acte violent et ceux qui la commettent des délinquants violents. Est-ce que votre définition de délinquant violent engloberait ces infractions-là?

[Text]

Ms Brooks: Absolutely not. I see no purpose in incarcerating someone who breaks into my home and steals or vandalizes. I would like him to be out working in the community and paying me back for the damage he caused.

The Chairman: I agree with that entirely. I agree with that 100%, but if you have the average fellow who steals—

Mr. Rideout: You have interrupted twice.

The Chairman: I have interrupted him more than twice. If you have the average chap who steals and he is not in any way punished—and we are talking about a role for punishment in corrections—if they just say go out, but pay her back, he is going to think why should I pay her back; I will steal a little more. He probably committed 100 B and Es before he got caught on the one. So he is going to go out and he is going to steal enough to pay you back and proceed on his merry way. There is no rehabilitation. There is no healing.

Ms Brooks: Look at what we spend every day to incarcerate someone. We have to take a little bit of that and see that the payback thing is supervised and that there is community involvement so that the person isn't going out to steal in order to pay me back.

The Chairman: Okay. I am sorry.

Mr. Blackburn: Then he doesn't have to pay her back.

Mr. Wappel: If I could finish the remainder of my question, which of course the chairman anticipated—

Mr. Rideout: He is always a quantum leap ahead.

Mr. Wappel: That is the point. Don't you see any role for punishment?

Ms Brooks: No.

Mr. Wappel: No role for punishment at all?

Ms Brooks: No, I don't see the point of it. We don't see the point of it.

One of the things that has become crystal clear to me—I wasn't born in the NWT, I am southern Indian—in the 23 years I have lived in the north is that those people who are offenders were first victims, and that is almost across the board.

Before I worked for the Council for Disabled Persons I worked with battered women, and I used to go into the jail and talk to the offenders. I used to do workshops for the offenders. There wasn't one of those guys who hadn't been an abused kid. When we keep talking about punishment, all we are doing. . . It's the cycle. You are maintaining the cycle.

When you say to that individual, you must now grow up. You are now an adult. We are not going to put you in jail any more, where your meals are provided and you are taken care of and you don't have to make any decisions. This is what you are going to have to do. That is easy for us to do. It is hard in large places. But everyone in the community is going to know.

[Translation]

Mme Brooks: Absolument pas. Je ne vois pas pourquoi on emprisonnerait quelqu'un qui cambriole une maison et s'adonne à des actes de vandalisme. Selon moi, cette personne devrait travailler pour la collectivité afin de rembourser les dégâts qu'elle a causés.

Le président: Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je suis totalement d'accord avec vous, mais il y a bien le petit truand qui vole. . .

M. Rideout: C'est la deuxième fois que vous interrompez.

Le président: Je l'ai fait bien plus de deux fois. A propos du rôle de la sanction dans le domaine correctionnel, prenez le cas du petit truand qui vole et à qui l'on dit de rembourser ce qu'il a volé. Il n'est pas puni car il vole un peu plus pour payer sa dette. Il en est sans doute à son centième vol avec effraction et c'est seulement cette fois-là qu'il se fait attraper. Alors, il choisira de voler encore une fois pour rembourser ce qu'il doit et continuer ensuite son petit trafic. Ce n'est pas de la réhabilitation, rien n'est résolu.

Mme Brooks: Prenez ce que l'on dépense tous les jours pour emprisonner quelqu'un. Il suffirait d'une petite fraction de ce que cela coûte pour surveiller le processus de remboursement et pour que la collectivité intervienne de sorte que le petit truand ne soit pas forcé de voler davantage pour rembourser sa dette.

Le président: Je vois. Excusez-moi.

M. Blackburn: A ce moment-là il n'aurait rien à rembourser.

M. Wappel: Permettez-moi de terminer ma question, que le président avait anticipée. . .

M. Rideout: Il a toujours une longueur d'avance.

M. Wappel: C'est bien là le problème. Pensez-vous que les sanctions ont un rôle quelconque à jouer?

Mme Brooks: Non.

M. Wappel: Vous ne voyez aucun rôle pour les sanctions?

Mme Brooks: Non. Je n'en vois pas l'utilité. Nous n'en voyons pas l'utilité.

Quant à moi, je ne suis pas née dans les Territoires du Nord-Ouest et je suis donc une Indienne du Sud et une des choses que j'ai très bien comprises au cours des 23 années où j'ai vécu dans le Nord est que ceux qui sont aujourd'hui délinquants ont d'abord été des victimes et c'est vrai dans tous les cas.

Avant de travailler pour le Conseil des personnes handicapées, j'ai travaillé avec des femmes battues et j'avais l'habitude d'aller dans les prisons pour m'entretenir avec les délinquants. Je préparais des ateliers à l'intention des détenus. J'ai pu constater que tous autant qu'ils étaient, ils avaient été des enfants dont on avait abusé. Quand on parle de sanction, on ne fait que. . . C'est un cycle. Vous ne faites que prolonger le cycle.

Quant à nous, nous disons au délinquant qu'il faut qu'il mûrisse, qu'il est désormais adulte. Nous ne l'emprisonnons plus, logé et nourri, nous ne prenons plus les décisions pour lui. Voilà ce que vous allez devoir faire. C'est facile pour nous, mais c'est plus difficile dans les endroits plus peuplés. Il faut la participation de toute la collectivité.

[Texte]

We don't have any reservations in the Northwest Territories, only one in Hay River, a very small one. So I think when native groups talk about not being able to look after their people that is pretty well reservation based or else urban natives. We are talking about communities that are very much aware of every single human being in that community.

Mr. Wappel: I am not restricting my comments and my questions to the aboriginal community.

Ms Brooks: I know.

Mr. Wappel: In general, do you see no role at all for punishment when someone commits a crime against society?

• 1440

Ms Brooks: No, because it doesn't help. It doesn't do anything. What does it achieve? It achieves nothing.

Mr. Wappel: It may achieve something for society. It may achieve the need to feel that there is some punishment for a transgression.

Ms Brooks: Well, that's a very fleeting kind of. . . It's like if I am offended by something you do and I have some mechanism to lash out at you; I can call your boss and get you fired or whatever. Sure, that's punishment and I might feel good about myself, but what has been accomplished? Have you learned anything from it? Have I learned anything from it? Has society benefited?

Mr. Wappel: I have been punished, that's for sure. I lost my job.

Ms Brooks: But how does that help? Your family is hurting now. I feel guilty about your family's hurting. What have we accomplished here? Maybe you were very good at your job.

Mr. Wappel: Let me change the topic. I believe you were saying to my colleague Mr. Lee that the ultimate sanction in the aboriginal community is ostracism, and that it has a very large impact.

Ms Brooks: Yes.

Mr. Wappel: I do not see any comparable mechanism in the non-aboriginal community other than to put to you that since you can't tell someone who commits an offence in Edmonton that he or she is banished from Edmonton—the person will go to Calgary—I would say that the ultimate ostracism in the non-aboriginal community is incarceration. You are in fact taken out of the community you wish to live in, which is the only way the non-aboriginal community can accomplish what ostracism in the aboriginal community would do.

Ms Brooks: I didn't say you don't ever put anybody in jail. Talking about putting people in jail and talking about the punishment mechanism are two very different things. When you work with people who are incarcerated, you very quickly get to know which classification officers believe in punishment and which believe in rehabilitation—very, very quickly. It's their general attitude and the general way they treat people and their general ability to liaise with community programs that can do that person some good.

[Traduction]

La seule réserve dans les Territoires du Nord-Ouest se trouve à Hay River et elle est très petite. Quand les groupes d'autochtones parlent de l'impossibilité de s'occuper des leurs, c'est parce qu'ils vivent dans des réserves ou encore dans les villes. Quant à nous, nos collectivités connaissent très bien chacune des personnes qui s'y trouvent.

M. Wappel: Mais je ne parle pas uniquement des collectivités autochtones.

Mme Brooks: Je sais.

M. Wappel: En général, n'est-il pas nécessaire de punir quelqu'un qui commet un crime contre la société?

Mme Brooks: Non, parce que ça n'a aucune utilité. Cela ne règle absolument rien. Absolument rien.

M. Wappel: Il se peut que la société y trouve quelque chose. Il se peut qu'ainsi on sache bien que pour toute transgression il y a une punition.

Mme Brooks: Eh bien, c'est plutôt vague. . . C'est comme si vous faisiez quelque chose qui m'insultait et que j'aurais des moyens de représailles. Je pourrais téléphoner à votre patron et vous faire perdre votre emploi. Bien sûr, c'est une sanction et je pourrais me sentir satisfaite, mais qu'est-ce que j'aurais obtenu d'utile? Et vous, auriez-vous appris quelque chose? Et moi, aurais-je appris quelque chose? La société en aurait-elle tiré quelque chose de bon?

M. Wappel: J'aurais été puni, c'est sûr. En perdant mon emploi.

Mme Brooks: Mais en quoi cela serait-il utile? Votre famille en souffrirait et je me sentirais coupable de voir votre famille en souffrir. Qu'aurions-nous obtenu ici? Vous étiez sans doute très bon dans votre travail.

M. Wappel: Je change de sujet. Vous disiez tout à l'heure à mon collègue M. Lee que l'ultime châtement dans une collectivité autochtone était d'être frappé d'ostracisme et que cela avait une incidence énorme.

Mme Brooks: Oui.

M. Wappel: Dans une communauté non autochtone, il n'y a pas de mécanisme comparable et puisqu'on ne peut pas dire à quelqu'un qui commet une infraction à Edmonton qu'elle doit aller à Calgary, on pourrait en conclure que dans une société non autochtone, on prononce l'ostracisme contre quelqu'un en l'incarcérant. En fait, le délinquant est exclu de la collectivité où il vit, et c'est la seule façon pour un groupe non autochtone de prononcer l'ostracisme.

Mme Brooks: Je n'ai pas préconisé qu'on ne mette plus personne en prison. Quand on parle de l'incarcération et quand on parle du mécanisme des sanctions, on parle de deux choses différentes. En travaillant avec les détenus, en travaillant avec les agents de classification, on sait tout de suite lesquels de ces derniers sont tenants d'un châtement et lesquels préconisent la réinsertion. C'est une question d'attitude générale, de façon de traiter les gens de même que de façon dont ils considèrent les programmes de la collectivité qui peuvent rendre service au détenu.

[Text]

It's not so much a change in what we do; it's a change in the way we do it. You are absolutely right, you can't take everything that would work in the NWT and apply it, just as you can't take what has been happening. . . That's what has been happening in the north, and that's why one in every three of our young men has been incarcerated at some point in time.

The Chairman: Thank you very much, Ms Brooks. Your brief and your concise answers have been a great help to the committee. We want to thank you for coming here and appearing before us, and we hope that whatever we do will be satisfactory to you.

We will have a five-minute recess and then I believe we will have Mr. Scott Newark.

• 1443

• 1448

The Chairman: I call the meeting to order. I am very, very, pleased to have with us once again Mr. Scott Newark. Scott, you are not going to read this brief to us, I can tell you that right now.

Mr. Scott Newark (Crown Prosecutor, Province of Alberta): That is correct, sir.

The Chairman: Mr. Newark, perhaps you would run through the pertinent sections you want to say something about.

Mr. Newark: Again, I would like to thank you for the opportunity to be here. It is almost exactly two years since I was before this committee on the same subject-matter of sentence administration. At the time, I remember that Premier Gorbachev was in Ottawa the morning I was. I presented a copy of the Weir report with all of the things edited out and made a joke about how Premier Gorbachev looked at it and said that they didn't do that any more and he was surprised we still did. I explained that we had the Privacy Act, and that was part of the problem. And of course, in the two years, many things have changed, although in one sense *plus ça change, plus c'est la même chose*, which I am afraid is my overriding view of Bill C-36.

• 1450

I have gone through the bill itself, and essentially analysed it clause by clause, pointing out some of the areas that I think are deficient in the sense of attempting to accomplish what they I believe are setting out, or at least trying to accomplish. I should mention at the outset a couple of observations.

If we acknowledge that the purpose of a criminal justice system is really to ensure protection of the public, it's probably a truism that the best way to ensure that protection is by not having people commit criminal, anti-social acts to begin with. The reality of that, in my opinion at least, is that it is a very complex question involving a great many issues of social justice in terms of poverty, equal opportunity and education, things that are essentially, I think, beyond the

[Translation]

Il ne s'agit pas de modifier tout ce que nous faisons, mais la façon dont nous le faisons. Vous avez cent fois raison, on ne peut pas retenir ce qui peut aller dans les Territoires du Nord-Ouest et l'appliquer ailleurs, et inversement. . . C'est ce qu'on a voulu faire dans le Nord et voilà pourquoi le quart de nos jeunes gens se retrouve derrière les barreaux un jour ou l'autre.

Le président: Merci beaucoup, madame Brooks. Votre mémoire et vos réponses concises aideront énormément les membres du comité. Nous vous remercions d'être venue aujourd'hui et nous espérons que ce que nous recommanderons pourra vous satisfaire.

Après une pause de cinq minutes, nous entendrons M. Scott Newark.

Le président: La séance est ouverte. Nous avons le très grand plaisir d'accueillir parmi nous encore une fois M. Scott Newark. Scott, je puis vous assurer d'une chose, c'est que vous n'allez pas nous lire ce mémoire.

M. Scott Newark (procureur de la Couronne, province de l'Alberta): Certainement pas.

Le président: Monsieur Newark, vous vous voudrez sans doute nous signaler les articles d'intérêt sur lesquels vous avez quelque chose à dire.

M. Newark: Encore une fois, je vous remercie de m'avoir invité. Il y a presque exactement deux ans, je comparaisais devant le comité sur le même sujet, celui de l'exécution des peines. À ce moment-là, je me souviens que le premier ministre Gorbatchev se trouvait à Ottawa en même temps que moi. J'ai présenté un exemplaire du rapport Weir complètement censuré et j'ai dit à la blague que le premier ministre Gorbatchev y avait jeté un coup d'oeil et avait dit qu'on ne s'embarrassait plus de censure chez lui et qu'il s'étonnait que nous le fassions encore. Cela s'explique du fait que nous avons la Loi sur la protection des renseignements personnels et de là vient la difficulté. Bien sûr, depuis deux ans, bien des choses ont changé même si l'on peut dire que *plus ça change, plus c'est la même chose*, et cela résume essentiellement mon opinion du projet de loi C-36.

J'ai parcouru le projet de loi, j'en ai fait pour ainsi dire une analyse article par article, en repérant les parties que je trouve faibles par rapport à ce que l'on veut réaliser, ou du moins tenter de réaliser. Au départ, je tiens à faire une ou deux remarques.

Si l'on admet que le but véritable d'un système de justice pénale est de garantir la protection du public, il va de soi dès lors que la meilleure façon de garantir cette protection est de faire en sorte que les gens ne commettent pas d'actes criminels ou anti-sociaux. À mon avis, cela pose une question fort complexe à laquelle se greffent un grand nombre de facettes de la justice sociale, sur le plan de la pauvreté, des chances égales et de l'instruction, toutes questions qui

[Texte]

scope of Bill C-36. It is, in essence, getting at what causes people to commit crimes in the first place. I say that even as someone who has worked as a prosecutor for about eleven years.

I should also mention that I'm here, as I have been in the past, as a private citizen. I'm a crown prosecutor, but all of my comments are my own. The work I have done is my own and in no way represents anything from the Attorney General's Department of Alberta. I'm here speaking as a private citizen.

Having said that one truism, I suppose the second one is that even of those people who are currently incarcerated, or currently convicted, the best protection we get is if we can rehabilitate them. The best protection society gets is if somebody no longer commits criminal offences. Again, I think that's something that's easily recognizable.

The problem, I think, in a system such as we now have is that it didn't just happen overnight; it has grown over years and evolved. We are not doing a very good job at differentiating between people to whom realistically we should be devoting the bulk of our resources in trying to rehabilitate them, and those people who have demonstrated to us by their past conduct that the message just isn't getting through. The end result is just not getting through.

I was talking to a friend who works with one of the newspapers. We were talking about the process of Bill C-36 and the ideas implicit in it. The idea of a cartoon that you see in the newspapers beside the editorial page sort of came out, and it was of a prison wall, if you will, with a new plaque being screwed onto the front of it that said "Bill C-36" and the officials from the bureaucracy shining it up and making sure that it was very nice and pretty. Meanwhile, around the corner, there was a huge, gaping hole in the wall and inmates coming out of the wall with the names Gingras, Takahashi, Legere, and Foulston and Crews and many, many other names were sort of pouring out of that while we devoted our attention at polishing up something on the front gate.

The point is, I think, that the focus to date, and I am afraid to say that in my opinion that would continue in this bill, is we're ignoring the problem that we can do something about. The other issues I have mentioned are obviously enormous social problems that one day we're going to have to come to grips with, but at least insofar as what this bill deals with, that's not the topic.

I went through the bill, and I've listened to some of the other speakers. I've followed the comments as closely as I could. I want to just go through some of the areas in the bill that have, in my opinion, some merit to them, but that don't go far enough.

I listened to the last lady speaking about victim's rights, and I read in the newspaper yesterday some comments of groups in relation to that. I agree in substance with what I believe was said yesterday, which is that in reality this bill doesn't change very much, because what is left is still a discretionary entitlement on the part of victims.

I know Mr. Rideout is familiar with the Thompson case and the family that was trying to find out information about the release of an individual who had killed their daughter. I'm sure you'll recall that the spectre of the Privacy Act

[Traduction]

débordent du cadre du projet de loi C-36. Il s'agirait en fait de déterminer ce qui pousse les gens à commettre des crimes. Je ne peux pas répondre à cette question même après onze années comme procureur.

Je tiens à signaler encore une fois que je témoigne aujourd'hui à titre privé comme d'habitude. Je suis procureur de la Couronne mais tout ce que j'ai à dire reflète mon opinion personnelle. Le travail que j'ai fait est de moi personnellement et ne reflète pas l'opinion du ministère du Procureur général de l'Alberta. Je suis ici à titre privé.

Permettez-moi maintenant d'énoncer un autre truisme. On peut supposer que la meilleure protection contre les gens qui sont à l'heure actuelle détenus ou déclarés coupables passe par leur réhabilitation. La meilleure protection de la société, c'est l'arrêt de la délinquance. Je pense que c'est facile à comprendre.

Dans le cas d'un système comme le nôtre, le problème vient du fait qu'il ne s'est pas fait du jour au lendemain, qu'il a progressé et évolué au fil des ans. Nous ne réussissons pas très bien à départager les gens à qui nous devrions consacrer l'essentiel des ressources, pour être réalistes, afin de les réhabiliter et les autres, dont nous savons à cause de leurs antécédents qu'ils sont irrécupérables. C'est peine perdue.

Cela me rappelle cet ami qui travaille dans la presse. Comme je m'entretenais avec lui du processus du projet de loi C-36 et des prémisses qu'il contient, il nous est venu l'idée d'un dessin humoristique qui aurait pu paraître sur la page éditoriale d'un journal: on y voit une nouvelle plaque qu'on fixe à un mur de prison et sur laquelle on peut lire «Projet de loi C-36». Les fonctionnaires sont en train de l'astiquer pour qu'elle soit bien propre et bien belle. Pendant ce temps, sur le côté, on peut voir une énorme brèche et des détenus qui s'échappent avec les noms suivants: Gingras, Takahashi, Legere, Foulston, Crews, et bien d'autres encore, alors que paisiblement les fonctionnaires continuent de polir la plaque fixée sur le mur avant.

Voici où je veux en venir. Jusqu'à présent, et je crains que les dispositions du projet de loi ne maintiennent la situation, nous laissons de côté le problème que nous pourrions résoudre. Les autres grandes questions dont je parlais sont manifestement d'énormes problèmes sociaux qu'il nous faudra un jour résoudre mais ce n'est certainement pas avec ce projet de loi que nous y parviendrons.

J'ai parcouru le projet de loi et j'ai écouté ce que d'autres témoins avaient à dire. J'ai essayé de suivre du mieux que j'ai pu et je voudrais simplement signaler les parties du projet de loi qui à mon avis sont prometteuses mais ne vont pas encore assez loin.

J'ai écouté le témoin précédent qui parlait des droits des victimes et j'ai lu dans la presse d'hier certaines remarques d'autres témoins concernant le même sujet. Moi aussi, comme le disaient certains témoins hier, je reconnais que ce projet de loi ne change pas grand chose dans les faits parce qu'au bout du compte les victimes ont encore des droits tout à fait alléatoires.

Je sais que M. Rideout connaît le cas Thompson et la famille qui a essayé de se renseigner sur la mise en liberté de celui qui avait tué leur fille. Rappelez-vous que le spectre de la Loi sur la protection des renseignements personnels

[Text]

loomed. Nobody could find out anything without the prisoner's consent because of the Privacy Act. That appears to have vanished somewhat. Now it is at the discretion of the parole authorities.

My personal opinion, sir, is that there should be victims' rights, and not simply the mention of the word "victim" in the bill. In my analysis, of which I have given a copy to Mr. Dupuis, it is contained in clause 2.1. It actually lists as a statutory right the fact that a victim or surviving family member, on notification to the commissioner of the Correctional Service of Canada, would thereafter be entitled, essentially, to information. My guess, in dealing in this area for years, is that most victims are not really going to really want to participate in that. They would really just as soon not know any more about it and deal with it as they can themselves. But that is not always the case.

• 1455

One of the worst things I have found in dealing with the victims groups and victims individually, especially in violent crime, is violent crime often produces a sense of helplessness in an individual after he or she has been victimized. What happens now and what could conceivably continue to happen with the discretionary power is the maintenance of that helplessness. In other words, the state has no interest in hearing what the victim's views are—the person who has been described before, who has been sentenced to a life sentence in the case of a death of a child.

We in law, in natural justice, simply call it *audi alteram partem*, hearing the other side, the balance that should be inherent in that. So I would introduce into that a process that is there now, making it mandatory, making it a right of victims, or through counsel, if they wish, that they be notified of decisions that affect the offender responsible for their victimization, and that also they be entitled as right, and not at the discretion of a parole authority, to attend and make representations at the parole hearing.

One of the most detrimental features of the current system, in my opinion, is its lack of openness and accountability on the officials themselves. My experience has always been that when more people know what you are doing, especially in a government institution, there is a greater likelihood that you are going to get greater responsibility and prudence in action.

I will digress for a second. Somebody had asked what was the most dangerous legislation that I had encountered in the work that I had done in parole reform and in the Daniel Gingras case. He was surprised when I did not answer the Parole Act or the Prisons and Reformatory Act or the Penitentiary Act. My opinion remains the same today: the most dangerous piece of legislation is the Privacy Act, because it is acting as a shield to make it such that individuals and, more important, MPs—although this committee learned through a long hard fight, and finally forced its position, that we need information to be able to have accountability. It is that simple. Allowing victims as a right to attend Parole

[Translation]

menaçait à l'époque. À cause de ses dispositions, personne ne pouvait obtenir quoi que ce soit sans le consentement du détenu. Il semble que les choses soient moins rigides et que ce soit désormais laissé au jugement des responsables de la mise en liberté sous condition.

À mon avis, on devrait définir les droits des victimes et ne pas se contenter de citer le mot «victimes» dans le projet de loi. Dans mon mémoire, que j'ai remis à M. Dupuis, j'en traite à l'article 2.1. Je propose qu'on inclue dans la liste des droits, celui d'une victime ou d'un membre de la famille d'obtenir essentiellement des renseignements après qu'avis aura été donné au commissaire du Service correctionnel du Canada. Selon moi, et je suis fort de l'expérience de plusieurs années, la plupart des victimes ne voudront pas se prévaloir de ce droit. En effet, pour la plupart, elles préfèrent ne plus rien savoir et consacrer leur énergie à oublier. Mais ce n'est pas toujours vrai.

L'une des pires tragédies que j'aie découvertes en travaillant avec des groupes de victimes ou avec des victimes individuelles, surtout dans le cas de crime avec violence, c'est que le crime violent produit souvent chez la victime un sentiment d'impuissance. Si la divulgation de renseignements est laissée à la discrétion des autorités, cette impuissance risque de se perpétuer. En d'autres termes, cela sera interprété comme signifiant que l'État n'a nulle envie de connaître le point de vue des victimes. . . et je pense ici au cas de la personne dont on parlait tout à l'heure, condamné à perpétuité pour la mort d'un enfant.

Les principes généraux du droit, la justice naturelle, appellent ça tout simplement *audi alteram partem*, c'est-à-dire écoutez l'autre côté, pour des raisons d'équilibre. J'ajouterais donc ici un processus qui existe déjà, mais qui deviendrait obligatoire, et donnerait aux victimes le droit d'être informées, directement ou par l'intermédiaire d'un avocat, des décisions concernant l'auteur du crime qui les a touchées. En outre, elles auraient le droit désormais, et ce ne serait plus laissé au jugement des responsables de la libération conditionnelle, d'être présenter et d'intervenir lors des auditions de libération conditionnelle.

A mon avis, un des éléments les plus regrettables du régime actuel est que les autorités ne sont pas assez ouvertes ni responsables. J'ai pu constater au fil des ans, et ce surtout dans les administrations, que plus les gens sont au courant de ce que vous faites, meilleures sont les chances que vous fassiez preuve de responsabilité et de prudence.

Permettez-moi une petite digression. Quelqu'un m'a demandé quelle était la loi la plus dangereuse que j'ai rencontrée en accomplissant le travail que j'ai fait sur la réforme de la libération conditionnelle est sur l'affaire Daniel Gingras. Quand je lui ai répondu que ce n'était pas la Loi sur la libération conditionnelle, la Loi sur les pénitenciers, ou la Loi sur les prisons et maisons de correction, il s'est étonné. Je suis toujours du même avis aujourd'hui: la loi la plus dangereuse est la Loi sur la protection des renseignements personnels parce qu'elle constitue un tel obstacle pour les particuliers, et, ce qui est encore plus important, les députés—sien que les membres du comité

[Texte]

Board hearings, in my opinion, would go a long way towards guaranteeing that.

Second, mentioned in Bill C-36 is a generalized purpose of sentence administration. It recognizes that protection of the public is now of primary importance. Well, I am very glad that they finally figured that out. It has taken a while, but at least it is in there. However, there is something that is not in any of the principles stated, which I think is important. I included it in a draft of one of the sections that you will see in there: that the administration of the sentence itself should not frustrate or contradict the purpose of the sentence as imposed at the time of sentencing.

I will give you an example, which I think makes the point. I thought I had learned a fair amount about the parole system and I was appalled to learn this when I was reviewing the bill. In 1985, with Bill C-19, Parliament introduced a number of changes to the drinking and driving legislation, one of which the courts had always been crying for in the sentencing of drinking and driving causing death; namely, the power to take away the offender's driver's licence. For years our appellate courts had said, if only we could do this. This is something that would express society's abhorrence of what you have done. Driving is a privilege and we would say, by your past conduct, including this offence, thou shalt no drive. Well, Parliament responded and gave that a section in the Criminal Code.

I was involved in the prosecution of a case—to my knowledge, it is still the only lifetime driving prohibition imposed by a criminal court. It was an individual with a terribly long bad driving record who had ignored everything. The individual was using phoney ID to get phoney licences, was out driving while intoxicated. This person killed a six-week-old infant and horribly maimed a little girl who remains alive in a physical sense, I suppose. The court took great pains in examining the sentence and prohibited this person for life from driving. It was a very real part of the sentence.

The sentence went to the Court of Appeal of our province, which reserved for almost a full year, including that point about whether the driving prohibition should be upheld, and in a written judgment upheld the driving prohibition as a part of the sentence.

What I found when I read this bill, and I had never known it before—the vice-chairman of the National Parole Board confirmed for me that it has been there all along—is the Parole Board can overturn that. It can simply say go ahead, you can drive. That is a frustration of an original sentence intent imposed, in my opinion.

[Traduction]

aient compris et finalement fait admettre grâce à un combat ardu qu'il nous faut des renseignements si nous voulons pouvoir exiger des comptes. C'est aussi simple que cela. Si l'on permettait aux victimes d'assister aux audiences de la Commission des libérations conditionnelles, ce serait un grand pas dans cette direction, à mon avis.

Deuxièmement, dans les dispositions du projet de loi C-36 figure un but général, celui de l'exécution des peines. Les dispositions du projet de loi reconnaissent que la protection du public est un élément majeur. Je suis ravi que l'on ait enfin compris cela. Il a fallu le temps mais désormais c'est acquis. Toutefois, on ne trouve pas dans la déclaration de principe une chose qui à mon avis est importante et que j'ai incluse dans un article que je propose dans mon mémoire, à savoir que l'exécution d'une peine ne devrait pas aller à l'encontre de l'objectif de cette peine au moment où la sentence a été prononcée.

Je vais vous donner un exemple qui illustre bien cela. Je pensais bien connaître le système des libérations conditionnelles mais en analysant ce projet de loi, j'ai appris quelque chose de renversant. En 1985, avec le projet de loi C-19, le Parlement a apporté une série de modifications à la Loi sur la conduite en état d'ébriété, et notamment les tribunaux ont obtenu une chose qu'ils réclamaient depuis longtemps dans les affaires de conduite en état d'ébriété où il y avait eu décès: le pouvoir de retirer son permis de conduire au délinquant. Depuis des années, nos cours d'appel le souhaitent. C'est une façon pour la société d'exprimer son horreur. Conduire est un privilège et on peut interdire à un délinquant de l'exercer en raison de sa conduite passée et de l'infraction qu'il a commise plus précisément. Donc, le Parlement adopte cet article du Code criminel.

A ce moment-là, j'étais procureur dans une affaire... à ma connaissance, c'est encore la seule ordonnance d'interdiction de conduire à vie imposée par un tribunal pénal. Il s'agissait d'une personne ayant depuis longtemps des antécédents lamentables sur le plan de la conduite automobile et qui avait fait fi de tout. Cet individu avait utilisé de faux papiers pour obtenir de faux permis et continuait de conduire en état d'ébriété. Voilà qu'il tue un enfant de six semaines et estropie une petite fille qui demeure vivante mais affreusement mutilée. Le tribunal a longuement réfléchi à la peine et il lui a interdit de conduire pour le restant de sa vie. Cette interdiction faisait partie intégrante de la peine.

Il y a eu renvoi à la Cour d'appel de notre province qui a gardé l'affaire en délibéré une année entière et réfléchi à cette interdiction de conduire; dans un jugement écrit, elle a finalement maintenu cette partie de la peine.

Quand j'ai lu ce projet de loi, j'ai découvert, ce que je ne savais pas auparavant—et le vice-président de la Commission nationale des libérations conditionnelles m'a confirmé que c'est ainsi depuis belle lurette—que la Commission des libérations conditionnelles peut changer cela. Autrement dit, la Commission peut dire à cette personne qu'elle peut recommencer à reconduire. À mon avis, c'est quelque chose qui contredit l'esprit de la sentence imposée au départ.

[Text]

[Translation]

• 1500

Mr. Blackburn: Where is that?

Mr. Newark: It's specifically in clause 109 of the bill, and says:

109. The Board may, on application, cancel or vary the unexpired portion of a prohibition order made under subsection 259(1) or (2) of the Criminal Code after a period of

(a) ten years after the commencement of the order, in the case of prohibition for life; or

(b) five years after the commencement of the order, in case of a prohibition for more than five years but less than life.

I can give you another example, specifically dealing with drinking and driving. Somebody asked earlier of the lady what she defined as a violent offence, and part of this deals with the topic of accelerated release which is a general principle I don't disagree with.

I think we should understand the ways that interpretation of a sentence could frustrate the intent of a sentence at the beginning.

The maximum offence for a simple drinking and driving offence is five years in a penitentiary, which is almost never imposed. However, if you repeat offend time and time again, the sentences generally go up, and ultimately you can graduate into a federal penitentiary.

Tragically, in the judicial district in which I work we have many repeat drunk drivers. Lest anybody think this is not a dangerous offence, the number of people killed on the highways in this country by drunken drivers is a scandal.

I remember one case dealing with an individual who had a dozen or 15 previous offences, and the judge said I'm going to sentence you to three years in a federal penitentiary; we've tried all of the other things—we tried probation and fines in the past, and literally the principle of sentencing involved was the protection of the public, sir, through your segregation away from the public; so at least the people in this community aren't going to have to face a drunken you driving down the highway. The judge gave him three years.

An accelerated review of that release to give him, for example, a six-month sentence—release at one-sixth means a six-month sentence—completely frustrates what the purpose of this sentence was in the first instance.

So I think it is important that be in the legislation as well as guidelines for people in making determinations about early release.

One of the most important principles referred to in the minister's original remarks about why this bill was a good idea was to some extent basing decisions on future release or early release on the past conduct of the offender. I for one have been recommending that for a long time. Back in 1988 when I appeared before this committee, somebody from the University of Calgary, I think his name was Professor Hudson, and every other social scientist I've ever heard of

M. Blackburn: Où est-ce?

M. Newark: C'est à l'article 109 du projet de loi:

109. La Commission peut, sur demande, annuler ou modifier en cours d'exécution toute ordonnance d'interdiction rendue aux termes du paragraphe 259(1) ou (2) du Code criminel, après une période:

a) de dix ans à compter du début de l'interdiction dans le cas où celle-ci est perpétuelle;

b) de cinq ans à compter du début de l'interdiction, dans le cas où celle-ci est imposée pour une période de plus de cinq ans sans être perpétuelle.

Je peux vous donner un autre exemple, lié à la conduite en état d'ébriété. Un peu plus tôt, quelqu'un a demandé à la dame ce qu'elle entendait par infraction violente, et c'est une question qui rejoint celle de la libération accélérée, à laquelle je ne suis pas opposé en principe.

Nous devrions quand même essayer de voir comment l'interprétation de la sentence en arriver à contredire l'objet de la sentence au départ.

La peine maximum pour une simple infraction de conduite en état d'ébriété est de cinq ans d'emprisonnement, mais elle n'est presque jamais imposée. Cependant, en cas de récidives répétées, les peines sont généralement plus longues, allant jusqu'à l'emprisonnement dans un pénitencier fédéral.

Malheureusement, dans le district judiciaire où je travaille, il y a beaucoup de conducteurs en état d'ébriété qui récidivent. Pour ceux qui pensent que ce n'est pas une infraction dangereuse, je rappelle que le nombre de personnes tuées par des conducteurs en état d'ébriété au pays est scandaleux.

Je me souviens d'un individu qui avait 12 ou 15 infractions précédentes à son dossier. Le juge a décidé de lui imposer une peine de trois ans dans un pénitencier fédéral en faisant valoir que toutes les autres mesures avaient été essayées—la probation et les amendes. Le but de la sentence était la protection du public, par la ségrégation. De cette façon, la collectivité n'aurait plus à craindre de voir l'individu conduire en état d'ébriété. Donc, le juge l'a condamné à une peine de trois ans.

Dans ce cas, une révision accélérée qui ramènerait la peine à six mois—un sixième signifierait six mois—irait totalement à l'encontre de l'objet de la sentence au départ.

Il est donc important, selon moi, que la loi contienne quelque chose à cet égard et qu'elle émette des directives à l'intention des responsables.

Un des principes les plus importants mis de l'avant par le ministre lorsqu'il présentait ce projet de loi avait trait au fait que les décisions concernant la libération ou la libération anticipée à l'avenir se fonderaient sur la conduite antérieure du délinquant. Je préconise la même chose moi-même depuis fort longtemps. En 1988, lorsque j'ai comparu devant le comité, un professeur de l'Université de Calgary, je pense qu'il s'agissait d'un certain professeur Hudson, a fait valoir,

[Texte]

has also confirmed that probably the most difficult thing to ever predict is future behaviour.

About the best indicator we have of it, however, is past behaviour. The recommendation I made in this bill, and it applies to all forms of the privilege of early release, is basing those decisions on somebody's past conduct.

For example, an individual by the name of Albert Foulston, who was involved in the killing of a police officer here in Edmonton a little while ago and who was on early release at the time, had been let go early on his earlier sentence and on his earlier criminal record many times in the past. Sometimes in groups of offences together, he committed 35 separate offences while on early release. Yet we decided this was another person who should be a good risk to be released.

With respect, all early release is a risk to some extent. Most of it is worth taking, because rehabilitation is still the best protection we get. These guys jump off the page at you, and those are the ones we should distinguish. We should say that based on their past conduct, they're not a good enough risk. We should not be doing it in some completely discretionary fashion. That's why I would suggest what's appropriate is statutory disqualification for some offenders based on their past conduct.

• 1505

In other words—and we pick whatever number we wish—we've let you go three times early in the past, or twice early the past, and on those times when we let you go early you've used that early portion of the release just as a head start to commit a new offence. If you've done it let's say twice, we've let you go early twice and you've reoffended twice, thereafter, if you commit other criminal offences, you will not be entitled to early release. You'll have to serve your full sentence. I think that is just simply logical. I don't see anything tremendously revolutionary or remarkable about it. I'm wrong, it would be revolutionary, but I don't think there's anything tremendously remarkable about it.

In fairness, there are a lot of successes about early release and rehabilitation. By lumping these individuals who are the bad risks in with the other ones, it tarnishes the whole system. It causes tremendous disrepute and loss of confidence by the public in the whole system. Indeed, in some of my conversations with parole officials—I was surprised at first because they were really quite frank and open conversations, and I suppose I had my suspicions—they felt the same way. I heard the same sentiment expressed that we should be able to differentiate between these groups. The problem is that we don't.

If you would ask me whether Bill C-36 really changed anything, I'm afraid I don't know. It depends on what you really want. If you want to stop the conditions leading to another Gingras or Legere' or Mailloux or Stanton or Bluehorn or Mowers or any of those, this bill does not do that.

[Traduction]

et c'est l'avis de presque tous les sociologues que j'ai entendus sur le sujet, que la chose la plus difficile à faire était de prédire le comportement futur d'un individu.

Le meilleur guide est le comportement antérieur. La recommandation que je fais dans le cadre du projet de loi, et qui s'applique à toutes les formes du privilège de la libération anticipée, est de fonder les décisions sur le comportement antérieur.

Par exemple, le dénommé Albert Foulston, qui a été impliqué dans le meurtre d'un policier ici à Edmonton il y a quelques temps alors qu'il bénéficiait d'une libération anticipée, avait déjà eu ce privilège à plusieurs reprises par le passé. Parfois, en série, il avait commis jusqu'à 35 infractions distinctes pendant qu'il bénéficiait d'une libération anticipée. Malgré tout, on avait décidé que c'était un bon candidat à la libération.

Il faut dire que toute libération anticipée présente un certain risque. Dans la plupart des cas, le jeu en vaut la chandelle parce que la réadaptation est toujours la meilleure protection possible. Il y a cependant des individus qui se démarquent des autres, et ce sont ceux qui doivent faire l'objet d'un traitement différent. Nous devrions pouvoir dire que compte tenu de leur comportement antérieur, ils ne justifient plus le risque. Nous ne devrions pas procéder d'une façon complètement discrétionnaire. C'est pourquoi je dis que certains délinquants, à cause de leur conduite antérieure, devraient être privés de certains droits prévus par la loi.

En d'autres termes—nous pourrions choisir n'importe quel chiffre—nous dirions à l'individu que nous l'avons libéré deux fois, trois fois de façon anticipée par le passé et qu'il en a profité pour commencer plus tôt ses activités criminelles. Nous lui dirions qu'après deux échecs, s'il commet une autre infraction criminelle, il n'aura plus droit à une libération anticipée. Il devra absolument purger sa peine en entier. Je pense que ce serait seulement logique. Je ne vois rien de révolutionnaire ou d'extraordinaire dans cette proposition. Ou plutôt, c'est peut-être révolutionnaire, mais certainement pas extraordinaire.

Il faut quand même admettre qu'il y a beaucoup de cas de libérations anticipées et d'adaptation qui sont des succès. En ne faisant pas la différence entre les bons et les mauvais, on jette le discrédit sur le système tout entier. Le public en vient à perdre toute confiance dans le système. Les représentants de la Commission des libérations conditionnelles, si j'en juge d'après les conversations que j'ai eues avec eux—j'ai été surpris parce que je ne m'attendais pas à qu'ils soient aussi francs et directs—pensent la même chose. Ils estiment également qu'on devrait pouvoir faire la différence entre les groupes. Le problème est qu'on ne la fait pas justement.

Pour ce qui est de savoir si le projet de loi C-36 y change quelque chose, je ne peux répondre. Tout dépend de ce que vous voulez vraiment accomplir. Si vous voulez mettre fin aux conditions qui ont permis à des cas comme ceux de Gingras, Legere, Mailloux, Stanton, Bluehorn, Mowers et d'autres de se produire, vous n'y arriverez pas avec ce projet de loi.

[Text]

There are specific drafts in the material that I've presented, which go through clause by clause to a way we could draft up clauses if we actually wish to disentitle certain groups of prisoners. In my opinion, we're probably talking about less than 15% of the total population of the prisons. What I'm talking about is the repeat offenders, the people you are simply giving a head start. That's all.

In one sense, Mr. Wappel, in answer to the question you asked the lady, whether there was no purpose whatsoever to have somebody who had broken into a home incarcerated, I can think of one. At least that person, if he has done it 15 times in the past, won't be breaking into somebody else's home. If they actually show a willingness and even an inclination toward doing something like proper supervision, by all means let's take it, but let's also have the honesty and the candor to recognize that as much as we wish it to be so, some people aren't interested in our best efforts at rehabilitation. The skill, I would suggest, is in differentiating and recognizing those people when you look at the records and you look at the offences.

One of the other features that's in the bill is something called work release. I personally think that's an excellent idea. Although I drafted it to try to make it specific for the younger offenders, and again this may sound strange considering the source, in many ways incarceration of people is failure. It is a society's failure to get a change in somebody's behaviour.

Where I would draw the line, however, or disagree with the last lady, is that I think there is a value and a purpose. Work release for younger offenders I think is an excellent idea because of the values that I think come from work. Something I have noticed over the years in dealing with younger offenders is that a lot of what's involved here is an absence of self-respect. Somebody who doesn't have an awful lot of self-respect or respect for his own property is not likely going to have any respect for anybody else or anybody else's property. There may be other ways. I don't profess to be a social scientist, but the value of work and seeing something accomplished from your efforts I think is still recognized as being something that does produce that.

I said it should be younger offenders, if at all possible, because that seems to be the most sensible place to devote our resources. Unfortunately, very often when younger offenders go into prison, in a federal setting as well, we end up bringing out simply more experienced and more capable criminals. I would even go further. Depending on the kinds of programs, if we took the legion of social workers who are currently in the federal correctional system inside the prisons, and took them outside the prisons to help with those people, I think we could go even further in the sense of helping them reintegrate into society.

[Translation]

Dans le mémoire que je vous ai présenté, et qui procède à une étude article par article du projet de loi, vous trouverez des propositions d'articles qui vous permettront d'enlever certains droits à des groupes de détenus, si vous le désirez. Il s'agit probablement de moins de 15 p. 100 de la population carcérale. Je parle seulement des récidivistes, des gens qui profitent simplement de leur libération pour recommencer plus tôt leurs activités criminelles.

Je peux vous dire, monsieur Wappel, en réponse à la question que vous avez posé à la dame, à savoir s'il y a des raisons d'emprisonner quelqu'un qui s'était introduit par infraction dans une maison, qu'il y a en au moins une. Si cette personne a déjà fait la même chose 15 fois auparavant, elle ne sera plus en mesure de le faire. Si quelqu'un fait preuve de bonne volonté et est prêt à se soumettre à une surveillance raisonnable, très bien, mais on doit être assez honnête pour reconnaître que même si on voudrait bien qu'il en soit autrement, il y a des gens qui résistent à toute tentative de réadaptation. L'objet de l'exercice, il me semble, doit être de différencier les uns des autres à partir de leurs dossiers et de leurs antécédents.

Une autre particularité de ce projet de loi tient à ce qu'on appelle les placements à l'extérieur. Je pense que c'est une excellente idée, même si j'ai rédigé une proposition visant à rendre la mesure plus précise pour les jeunes contrevenants. Vous trouverez peut-être ceci étrange de ma part, mais l'incarcération à bien des égards est un échec. La société a échoué dans sa tentative de modifier le comportement d'un individu.

Je m'éloigne cependant, de la position adoptée par la dame qui a comparu précédemment en disant que l'incarcération a une valeur et un but. Les placements à l'extérieur pour les jeunes contrevenants sont une excellente idée parce que le travail fait prendre conscience de certaines valeurs. Mes années de travail auprès des jeunes contrevenants m'ont appris que le problème est essentiellement dû au manque de respect de soi-même. Ceux qui ne se respectent pas ou qui ne respectent pas leurs propres biens auront probablement la même attitude vis-à-vis des autres ou des biens des autres. Il y a peut-être d'autres solutions. Je ne prétends pas être sociologue, mais je pense qu'il y a une certaine valeur attachée au travail et au sentiment du devoir accompli. Je crois que c'est encore généralement admis.

Je songe d'abord aux plus jeunes des contrevenants, si c'est possible, parce qu'il me semble que c'est à ce niveau qu'il est le plus logique d'investir. Très souvent, lorsque de jeunes contrevenants sont envoyés en prison, surtout en prison fédérale, ils ne font qu'y apprendre à être des criminels plus dangereux et plus expérimentés. J'irais même plus loin. Il peut y avoir des différences selon les programmes, mais si nous prenions la légion des travailleurs sociaux qui s'activent actuellement à l'intérieur des prisons fédérales et les envoyions à l'extérieur aider ces gens-là, nous ferions bien plus pour faciliter leur réintégration.

[Texte]

[Traduction]

• 1510

The trick is, of course, in differentiating between the two groups. As it's drafted, simply applying it across the board to everybody is a terrible mistake, I think. We're going to end up making it just another program that's ineffective.

I also included a section in the bill about civil consequences. It comes, I believe, in the context of accountability, which I personally think is lacking in the system. The case I originally became involved in that got me into this area was involving Daniel Gingras, and there is an ongoing lawsuit about that. As I believe was once discussed at your committee when Mr. Cadieux was here—and Mr. Nunziata raised it—he was provided with a statement of defence that was filed by the Government of Canada. One of the most amazing things the document claimed was that the defendant, the Government of Canada, did not owe a duty of care to the plaintiff. Well, the plaintiff is an ordinary citizen of Canada. It's the family of one of the people who was murdered.

I don't think this was intended as a political statement. I think it was simply a boiler-plate statement of defence that was churned out, but it certainly is an insight, with the greatest of respect, into some lack of reality and arrogance inherent in the executive branch of government. So you will see that there are sections included in here that specifically say that the authorities in Correctional Service of Canada and National Parole Board owe a duty of care to the public at large.

In terms of the Foulston and Crews case, both are on early release. I would go so far as to say that it's unimaginable how Foulston in particular could have been granted the early release, and even more so why he wasn't brought back in, in details that you'll hear. I was asked if I thought that those people in the National Parole Board were responsible for the death of the police officer. I said no, I didn't think they actually were responsible for the death of the police officer. Albert Foulston and Gerry Crews obviously intervened, but they couldn't have done it without the assistance of the National Parole Board. They could not have been in the position. The phrase we use in autopsies or fatality inquiries is how the means of death came to be in a position to inflict death.

One other important thing that I think is at least referred to in the bill but is woefully lacking in its actual structure is information exchange. My experience has been—in part because of the Privacy Act, but also because of the reactions of the bodies involved—that when something goes wrong, when an inmate on early release in some form commits a serious offence, trying to get answers from the National Parole Board and the Correctional Service of Canada to figure out what happened is like dealing with the Romulans. The cloaking device goes up and all of a sudden, where did they go? You can't find them any more. We've learned from many cases of mistakes that information exchange is at the root of a lot of problems.

La clé, comme je le disais, est de pouvoir différencier les deux groupes. C'est une grave erreur que d'appliquer la mesure à tout le monde comme c'est prévu actuellement. Nous allons simplement nous retrouver avec un autre programme inefficace.

J'ai également inclus un article portant sur les conséquences sur le plan civil. Je l'ai fait dans le contexte de l'imputabilité, qui selon moi est trop faible à l'intérieur du système actuellement. L'affaire qui m'a poussé à examiner de plus près cette question a été l'affaire Daniel Gingras, elle n'est d'ailleurs toujours pas réglée. Comme il en a déjà été discuté à votre comité lors de comparution de M. Cadieux—je pense que c'est M. Nunziata qui avait soulevé la question—il s'est vu présenter une défense au nom du gouvernement du Canada. Ce qu'il y a d'extraordinaire au sujet de ce document, c'est que le défendeur, le gouvernement du Canada, prétend ne pas avoir d'obligation de prendre soin du plaignant. Or, le plaignant est un simple citoyen du Canada. C'est la famille d'une des personnes qui ont été tuées.

Ce document ne se voulait pas un énoncé de politique. C'était une déclaration de défense passe-partout, mais elle illustre bien, selon moi, l'éloignement de la réalité et l'arrogance de l'organe exécutif du gouvernement. Vous constaterez donc que certains de ces articles proposés mentionnent précisément le fait que les autorités du Service correctionnel du Canada et de la Commission des libérations conditionnelles ont une obligation de prendre soin vis-à-vis du public de façon générale.

En ce qui concerne les cas Foulston et Crews, les deux ont été libérés de façon anticipée. Je trouve inimaginable que Foulston, en particulier, ait pu faire l'objet d'une telle mesure, et encore plus inimaginable qu'il n'ait pas été repris tout de suite. On m'a demandé si selon moi les gens de la Commission des libérations conditionnelles étaient responsables de la mort du policier. J'ai répondu qu'ils ne l'étaient pas vraiment. Albert Foulston et Gerry Crews ont été impliqués, c'est certain, mais ils n'auraient pas eu l'occasion de le faire sans l'aide de la Commission des libérations conditionnelles. Lors des autopsies et des enquêtes sur les décès, on parle de la façon dont l'instrument de mort s'est trouvé en position pour causer la mort.

Une autre question qui est mentionnée dans le projet de loi mais sur laquelle on n'insiste pas suffisamment, selon moi, est la structure qui doit servir à l'échange d'information. J'ai constaté—en partie à cause de la Loi sur la protection des renseignements personnels, mais également à cause de la réaction des organismes impliqués—que lorsqu'il se présente un pépin, lorsqu'un détenu qui a été libéré de façon anticipée commet un crime grave, essayer d'obtenir des réponses de la Commission des libérations conditionnelles et du Service correctionnel du Canada est comme traiter avec les Romuliens. Le rideau tombe et les gens disparaissent. Il n'y a plus personne à qui s'adresser. Or, nous savons que les échecs du passé ont souvent été liés à un manque d'information.

[Text]

In the amendments, I've suggested putting right in the legislation that thou shalt consider this. These are not just general statements. For example, clause 25 is about the material it would be necessary for them to have. My material outlines what they must consider:

including, without restricting the generality of the above,

- (a) previous criminal records, including special notification of any offences committed while previously on any form of early release from custody either in a penitentiary or prison;
- (b) any information concerning previous violation of any terms or previous forms of early release either from a penitentiary or prison;
- (c) all security classification information, including appropriate case management reports which pertain to the offender;
- (d) any information which demonstrates the possibility that the inmate has been actively involved in planning or assisting others to plan an escape from custody.

Those didn't come from my just sitting and thinking what would be a good idea. Those all came from individual cases of people who were in jail, who were let out—I think in defiance of common sense—and who went on to kill. Those were part of the response back that we learned from the National Parole Board and the Correctional Service Canada, that they were missing.

• 1515

I want to be very candid about it as well. I'm not suggesting that it should simply be in there as a guide for people. If things do go wrong in the future with this legislation in place, in my opinion it will be much easier to hold people accountable if they have not followed what's in the law. To put it bluntly, I prefer the protection of law to the protection of the discretion afforded by the chairman of the National Parole Board or the commissioner of Correctional Service Canada.

I also make a suggestion in terms of appointments to some of the offices created here, which includes permanent members of the parole board and also the Correctional Service investigator. I don't pretend to be a constitutional lawyer, but I suspect this might raise the odd eyebrow. It strikes me as a very good idea that all of those types of appointments, including the chairman of the National Parole Board and the Office of the Commissioner of Correctional Service Canada, be required to be approved by the legislative body of government—namely, this committee.

The current practice of executive appointment, in my opinion, leaves us sadly lacking in terms of accountability.

As well, they have changed the label, if I can put it this way. It is no longer going to be called "mandatory supervision" but "statutory release". That may have been because of the number of times people made jokes about it. It was said that it was partially true: there was no real "supervision" but it was "mandatory". It's tougher to come up with a sarcastic line about statutory release.

[Translation]

Dans mes amendements, je propose que l'obligation de procéder à un échange d'informations soit indiquée clairement. Ce ne sont pas simplement des généralités. Par exemple, l'article 25 porte sur les documents qui doivent être remis. Mais mes amendements précisent ce qui suit:

y compris, sans restreindre la portée de ce qui précède,

- a) les casiers judiciaires précédents, y comprise la mention précise des infractions commises lors de libérations anticipées antérieures de pénitenciers ou de prisons sous quelque forme que ce soit;
- b) toute information relative à une violation antérieure des conditions ou formes de libération anticipée de pénitenciers ou de prisons;
- c) toute information sur la cote de sécurité, y compris les rapports de gestion des cas appropriés relatifs aux délinquants;
- d) toute information sur la possibilité que le détenu ait participé activement à la planification ou aidé d'autres dans la planification d'une évasion.

Ces suggestions ne me sont pas venues par hasard. Elles résultent de cas individuels de gens qui se trouvaient en prison, qui ont été libérés—contrairement aux règles du bon sens—et en ont profité pour tuer. Ce sont des informations qui, nous l'avons appris par la commission des libérations conditionnelles et le service correctionnel du Canada, n'avaient pas été communiquées.

Je veux être très direct à ce sujet. Il ne doit pas s'agir seulement d'une indication de marche à suivre. S'il y a des problèmes une fois que cette loi sera en place, à mon avis il serait beaucoup plus facile de demander des comptes aux personnes responsables si elles n'ont pas suivi la loi. En clair, je préfère la protection de la loi au pouvoir discrétionnaire accordé au président de la Commission des libérations conditionnelles et au commissaire du Service correctionnel du Canada.

Je fais également des suggestions sur les nominations à certains des postes créés ici, y compris ceux des membres permanents de la Commission des libérations conditionnelles et de l'enquêteur correctionnel. Je me prétends pas être juriste constitutionnel, mais cette proposition pourrait surprendre. Il serait bon, selon moi, que toutes ces nominations, y compris celle du président de la Commission des libérations conditionnelles et celle du commissaire du Service correctionnel du Canada, soient approuvées par l'organe législatif du gouvernement—c'est à dire ce comité.

La procédure qui entoure actuellement les nominations par le Gouverneur en conseil laisse beaucoup à désirer sur le plan de l'imputabilité, à mon humble avis.

On a également changé l'étiquette, si je puis dire. On ne parle plus de «libération sous surveillance obligatoire», mais bien de «libération d'office». C'est peut-être du au fait que c'était devenu un sujet de plaisanterie. Les gens disaient qu'il n'y avait pas de surveillance, mais qu'elle était obligatoire. «Libération d'office» prête moins le flan à la raillerie.

[Texte]

In the minister's comments in the briefing paper to this bill, a quotation included in the executive summary of the report I have is basically the recognition that this mandatory one-third off really didn't work in getting people to behave in prison. It really didn't work.

Many of us had been suggesting that for years. With this admission, we then have to look at what is the point of the mandatory nature, the automatic nature, of the last one-third release.

In commenting on it, Mr. Justice Scollin of the Manitoba Court of Appeal once said, somewhat sarcastically, that you get one-third off just for having had a grandmother. With the exception of the Bill C-67 provisions, that's true. That's the most difficult thing about it—it's true.

Bill C-67 is in effect already a discretionary intervention into the mandatory release. Well, that's what we call parole, a discretionary review of whether this person should be released.

Looking at those two factors in combination, I don't think it makes any sense whatsoever to continue to have statutory, automatic release. I will give you one example, if I may, of a horrendous case. His name was Joseph Fredericks, from the Metro Toronto area. He was a homosexual child rapist with a long history. Forced by the provisions of mandatory release—at least, Bill C-67 did not kick in, they did not hold him that way—he was released, with horrific consequences.

I met the Stephenson family when I was in Toronto recently. I must admit, it always amazes me to see the strength of some of the people who have undergone what that family has undergone. But there is an example of where, in those circumstances, Mr. Fredericks would not have been released into the community.

Secondly, about supervision itself, in the sense that it was called mandatory supervision—and the comment they always used to make was that it was "mandatory" but there was no "supervision"—

Mr. Blackburn: Was he killed?

Mr. Newark: Yes, sir, he was killed in jail. I think the Foulston case demonstrates it better than anything else. Here was a guy who had committed 35 offences while on early release. He had a much longer record than that. This individual had been released originally on day parole, and he offended by a drunk driving charge.

The importance about the drunk driving charge lies in two areas. One, almost all of us go through life without ever getting a charge such as that. So it's significant. Two, Foulston had a long history of substance abuse. He had a long history of doing armed robberies and break and enters too, but very often it's linked to substance abuse. It's a warning sign that something is wrong and that something about being outside the prison is wrong.

[Traduction]

Dans le document d'information faisant part des observations du ministre au sujet du projet de loi, il est indiqué, et c'est repris dans le résumé du rapport que j'ai sous la main, que la réduction obligatoire d'un tiers de la peine n'avait nullement amélioré le comportement des détenus. La mesure n'a pas eu de succès.

Beaucoup d'entre nous le disent depuis des années. Après cet aveu, nous devons nous interroger sur le bien-fondé du caractère obligatoire ou automatique de cette remise du dernier tiers de la peine.

À ce sujet, le juge Scollin de la cour d'appel du Manitoba notait sur un ton sarcastique que l'on avait droit à une remise d'un tiers simplement parce qu'on avait eu une grand-mère. Sauf pour les dispositions du projet de loi C-67, c'est malheureusement vrai. C'est la triste vérité.

Le projet de loi C-67 est déjà une intervention discrétionnaire dans le processus de libération obligatoire. Ce qu'on appelle libération conditionnelle, c'est un examen discrétionnaire de la possibilité de libérer la personne.

Compte tenu de la combinaison de ces deux facteurs, il n'est plus nécessaire, selon moi, de prévoir une libération d'office, automatique. Je vais vous donner comme exemple un cas horrible. Il s'agissait d'un dénommé Joseph Fredericks, de la région métropolitaine de Toronto. Il avait un long passé d'homosexuel et de violeur d'enfants. Sous le régime de la libération obligatoire—le projet de loi C-67 ne s'appliquait pas, on n'avait pas cela pour le retenir—il a été libéré, avec des conséquences épouvantables.

J'ai rencontré la famille Stephenson à Toronto récemment. Je suis toujours sidéré par la force de caractère de certaines familles victimes de tels drames. Si la loi avait été différente, M. Fredericks n'aurait pas été relâché dans la collectivité.

En ce qui concerne la surveillance, au sens de surveillance obligatoire—et les gens s'amuse toujours à dire qu'il y a «surveillance», mais qu'elle n'est pas «obligatoire»...

M. Blackburn: N'a-t-il pas été tué?

M. Newark: Si, en prison. Le cas Foulston est typique. Il avait commis 35 infractions alors qu'il était en libération anticipée. Et son casier était beaucoup plus chargé encore. Alors qu'il était en semi-liberté, il avait été trouvé coupable de conduite en état d'ivresse.

L'importance de cette dernière accusation était double. Premièrement, c'est le genre d'infraction que la plupart d'entre nous ne commettent jamais. Deuxièmement, Foulston avait déjà de longs antécédents de toxicomane. Il avait commis de nombreux vols à main armée et vols avec effraction, souvent liés à la toxicomanie. Cela montrait que quelque chose n'allait pas et qu'il n'aurait pas dû être en liberté.

[Text]

[Translation]

• 1520

This guy has been picked up for impaired driving, so he is in a situation of drinking and driving. His parole was originally suspended. He was brought back to the institution, let go again, was convicted of stealing a car, was sentenced on that offence, his parole was revoked, and he was brought back in. I am not making this up.

He was then released early on the auto theft charge, which was itself committed while he was on early release after the original charge for which he was in jail. He then went out and got picked up again for impaired driving. It was at this time that the National Parole Board deemed the charge to be "insufficiently serious", in their words, so he wasn't returned to custody.

About 20 days after his last court appearance on that charge, Ezio Faraone was murdered. Foulston had been charged with the drunk driving offence and had to begin going to court. Well, nobody bothered to suspend him and he was in court during a number of appearances, reserving his plea. About 20 days after one of his last court appearances he and another fellow committed an armed robbery. The police went in pursuit and the police officer was murdered.

The point of this sequence of events is simply that had they recognized the obvious signs they should have pulled Foulston back in.

I see two points, I must admit. Number one, is this supervision? I would think that most Canadians would think supervision means at least that if you are charged with an indictable offence while on early release we will pull you in. Supervision must at least mean that.

Number two, what has happened to the parole authorities who either made that original decision or failed to make the decision? I am not particularly interested in pointing fingers at individuals, but we have the capacity to learn from mistakes. Are these individuals who were on the board the same individuals who made the decisions on Daniel Gingras? Are they the same people who were involved in the original decisions on Larry Takahashi? We don't know.

I was speaking with a reporter this morning and trying to explain the Privacy Act and some of its arcane provisions. I suggested that he try to get the information and to find out if the officials are the same people.

With the greatest of respect to Mr. Gibson and to his ability to monitor the performance of his officials, Canadians have a right to know who the individuals are, as they are holders of public office, to know what their performance has been or not been, and to be aware of whether anything has occurred with regard to them. That is currently not the case.

One amendment to the legislation that I suggest is first to make it mandatory, by force of law, that if an individual is on any form of early release and is charged with an indictable offence, he shall have that release suspended. Secondly, if anyone is on any form of early release and is, to the knowledge of the supervising authority, in violation of the conditions of their early release he shall have that release suspended.

Cet individu avait été trouvé coupable de conduite avec facultés affaiblies. Sa libération conditionnelle avait d'abord été suspendue. Il avait été repris, relâché; ensuite il avait été trouvé coupable de vol d'auto, il avait reçu une nouvelle peine pour cette infraction, sa libération conditionnelle avait été révoquée et il était retourné en prison. Je n'invente rien, je vous assure.

C'est alors qu'il a été libéré de façon anticipée, à la suite de sa condamnation pour vol d'auto, laquelle infraction avait été elle-même commise alors qu'il se trouvait en libération anticipée résultant d'une condamnation antérieure. Il est sorti et s'est fait arrêter de nouveau pour conduite avec facultés affaiblies. Et c'est à ce moment que la Commission des libérations conditionnelles a jugé que l'accusation «n'était pas suffisamment sérieuse», selon ses termes, pour justifier la réincarcération.

Environ 20 jours après sa dernière comparution en cour sous cette accusation, survenait le meurtre d'Ezio Faraone. Foulston avait été accusé de conduite avec facultés affaiblies et avait commencé à comparaître au tribunal. Personne n'a jugé bon de suspendre sa comparution; il a comparu un certain nombre de fois, retardant son plaidoyer. Environ 20 jours après l'une de ses dernières comparutions, il a commis, avec un complice, un vol à main armée. La police l'a pris en chasse et un policier a été tué.

Ce qui ressort de ces événements, c'est que si l'on avait reconnu les signes évidents que Foulston manifestait, on aurait dû le remettre derrière les barreaux.

Ma préoccupation est de deux ordres. D'abord, y avait-il vraiment surveillance? Pour la plupart des Canadiens, surveillance signifie au moins que si on est trouvé coupable d'un acte criminel alors qu'on est en libération anticipée, on est renvoyé en prison. Surveillance devrait signifier au moins cela.

Deuxièmement, qu'est-il advenu des gens des libérations conditionnelles qui ont pris la première décision ou qui n'ont pas pris de décision? Je ne veux pas accuser qui que ce soit, mais on peut tirer la leçon de ses erreurs. Est-ce que ce sont les mêmes personnes qui ont pris les décisions dans le cas de Daniel Gingras? Est-ce que ce sont les mêmes personnes qui ont décidé dans le cas de Larry Takahashi? Je me pose la question.

Ce matin, j'essayais d'expliquer à un journaliste les arcanes de la Loi sur la protection des renseignements personnels. Je lui ai suggéré d'essayer de savoir si les gens étaient les mêmes.

En toute déférence pour M. Gibson et sa capacité de surveiller la conduite de ses fonctionnaires, les Canadiens ont le droit de savoir qui sont ces personnes, puisqu'elles travaillent dans la fonction publique, quel a été leur rendement et quel sort elles ont subi. Actuellement, ils l'ignorent.

Je propose comme amendement à la loi premièrement que, si un individu en libération anticipée sous une forme ou une autre est accusé d'un acte criminel, sa libération soit obligatoirement, de par la loi, suspendue. Je propose également que, si les responsables de la surveillance apprennent qu'un individu viole les conditions de sa libération anticipée, quelle qu'elle soit, cette libération soit suspendue.

[Texte]

That proposed amendment has a twofold purpose. One, the person will hopefully follow the law, and hopefully this person will be brought back in, although we learned from Gingras, Legere, and other cases that instances of the regulations were not being followed. This time there will be a bit more of an unpleasant consequence. Disobedience of a specified section of a federal statute or a mission to complete a duty imposed is of itself a crime. So in those circumstances, for somebody who just said something is not very serious, it would be serious.

On another area, about which most people are unaware, I was involved in a sentencing case a couple of months ago and there must have been approximately 150 years of criminal justice experience in the courtroom during that one sentencing—not an old boy, but a cumulative group of lawyers and a judge.

An individual was on early release for a sentence of say four years and was honourably released, having gone through three years of that sentence. In other words, he had one year left to go, in theory. He committed an offence while on early release and the judge felt it was appropriate to give him a two-year sentence. So he gave him a two-year sentence from that day thinking that he would have one year left to serve and the sentence would have a net effect of one more year following that final year.

• 1525

No, I call it "corrections math". In fact, that would be a freebie. For that type of offender, for some reason I have never been able to figure out, if it's a concurrent sentence, which that one would be, the start date for the new sentence goes back to the start date of his original sentence. I don't know why. We would have to say that the sentence must be consecutive. Then and only then would the sentence have meaning.

I think we can do much better than that. That is misleading—in fact, I would go further than just calling it misleading—and it is virtually unknown.

I also suggested that there be greater accountability in the board itself. There is a suggestion of that, and it's a very laudable idea. I'd just like to take it a tad further in what it actually means. I'm afraid that I think Bill C-36, to use an old historical analogy, reads something like the Soviet constitution. It sounds great on paper, but in practice it didn't work very well. That is true, I believe, of this bill.

What I would suggest as being appropriate here are two specific areas. Number one, it flows from the premiss that the public has a right to know about the decisions of the appointments of the executive branch of government, especially those people on whom those decisions impact, specifically victims.

I suggested that in the area in the bill where it includes the idea of registry of decisions, where an individual who was released on any form of release, by whatever label we put on it, temporary absence, day parole or full parole, and that individual commits an indictable offence, then the basis or the reasons for that decision subject to—and there are some exceptions for security reasons—should be publicly available, including the names of the individuals on the parole board who made that decision.

[Traduction]

Le but de cet amendement proposé est double. Ou l'individu respectera la loi, ou il sera repris, même si les cas Gingras, Legere et d'autres nous ont appris que les règlements ne sont pas toujours suivis. Cette fois les conséquences seront peut-être un peu plus désagréables. Le non-respect de dispositions précises d'une loi fédérale ou le défaut d'accomplir son devoir est en soi un crime. Dans ces conditions, décréter qu'un événement est sans gravité pourrait avoir de lourdes conséquences.

À propos d'autre chose, que la plupart des gens ignorent, j'ai assisté il y a deux mois à une décision d'un tribunal dont les avocats et le juge devaient bien représenter ensemble 150 ans d'expérience en justice pénale.

Un individu avait eu une libération anticipée à la suite d'une peine de quatre ans; il avait été libéré honorablement après avoir purgé trois ans de sa peine. En d'autres termes, il ne lui restait théoriquement qu'un an à purger. Il avait alors commis une infraction et le juge a décidé de lui imposer une nouvelle peine de deux ans. Il s'est dit que l'individu avait encore un an à purger et, que l'imposition de la nouvelle peine signifierait un an de plus de détention.

Eh bien non. On a utilisé «les mathématiques correctives», comme je les appelle. Cela n'a pas dompté. Dans ce genre de circonstances, pour une raison que je n'arrive pas à trouver, si on donne une peine concurrente, le début de la nouvelle peine coïncide avec le début de la peine initiale. Je ne vois pas pourquoi la nouvelle peine n'est pas consécutive. Autrement, elle ne signifie rien.

On peut sûrement trouver mieux. C'est un procédé fallacieux—j'irais même plus loin—et généralement méconnu.

Il devrait y avoir une plus grande imputabilité à l'intérieur de la Commission elle-même. Il y a un effort en ce sens, lequel est fort louable. J'irais quand même un peu plus loin en ce qui concerne. Je crains que le projet de loi C-36 ne ressemble un peu à la constitution soviétique. Il a l'air impressionnant sur papier, mais il risque de ne pas fonctionner très bien dans la pratique.

Je proposerais donc deux amendements à ce niveau. D'abord, le principe énoncé plus haut veut que le public, surtout les gens qui sont touchés directement, c'est-à-dire les victimes, ait le droit d'être tenu au courant des nominations de l'organe exécutif du gouvernement.

De même, à l'endroit du projet de loi où il est question d'un registre des décisions, pour les situations où il y a libération conditionnelle sous une forme ou une autre, quelle que soit la formule employée, absence temporaire, semi-liberté, libération conditionnelle totale, et où l'individu en cause commet un acte criminel, il devrait être prévu que les raisons des décisions, sous réserve de considérations relatives à la sécurité—il pourrait y en avoir—soient rendues publiques, de même que les noms des auteurs des décisions à la Commission des libérations conditionnelles.

[Text]

In a different section I also suggested what is, in effect, the reverse of a situation we have now. Right now, if an offender dies in custody, it's mandatory—for example, in Alberta, and I believe all provinces—that there be an inquest into that. The idea there is that the individual was in the custody of the state, and therefore we should have an inquest. We call it a fatality inquiry here. I think that makes very good sense.

But I also thinks it makes very good sense the other way. If an individual who is in the custody of the state is granted early release on some form or other, and causes the death of another individual, then I think it's also appropriate that we have the same type of inquiry into how the means of death came to be in a position to inflict death. I recommended that in one of the amendments.

In a similar vein, the office of the Correctional Investigator is a wonderful office. I must admit, if they make the changes I suggest, I would like to put in my application for it. But it's a one-way street right now. All the office can investigate is complaints from inmates.

Well, let's broaden the scope a little bit, including complaints from employees of Correctional Service Canada. To be perfectly honest with you, I'm tired of getting brown envelopes at my home or in my office from people or from victims who don't feel that they can take up complaints themselves within the system. The powers of that office are enormous, and appropriately so. But we should expand the scope so that it can include all of that.

I'll relate a personal experience, what I ended up going through in the time and money spent in trying to drag out the truth about Daniel Gingras. In my opinion, it's a disgrace for a country such as this, with our resources and our claim to sophistication and democracy and accountability. It shouldn't rest on private citizens.

This power in an office would be a large step in that direction. You will also notice from my earlier remarks that I suggested that this office should also be subject to confirmation by this committee.

My personal opinion is that this would also endow all component parts with a much greater enhancement of public confidence. People, in my opinion, are a little tired of appointments simply being made in circumstances where they don't know how it came to be. They have the perception that there's nothing they can do about it. At least a legislative check on that makes a more direct link with the population at large.

Finally, the bill includes some comments about judicial intervention, if I can put it that way. I think that is a very good idea and a very positive step forward. I would simply expand it, take it away from the restrictions of category 1 offences, category 2 offences. It makes sense that a sentencing judge should have that ability. In my opinion it should apply to all indictable offences over which the individual is being sentenced to a federal institution.

[Translation]

Ailleurs, je propose l'inverse de ce que nous avons actuellement. Lorsqu'un délinquant meurt en détention, une enquête doit avoir lieu—c'est le cas en Alberta et dans toutes les provinces, je pense. On considère que, puisque l'individu était détenu par l'État, il doit y avoir enquête. C'est ce qu'on appelle l'enquête en cas de décès ici. Je pense que c'est une très bonne idée.

Je voudrais voir la même chose dans la situation opposée. Lorsqu'un individu détenu par l'État serait libéré de façon anticipée sous une forme ou une autre et qu'il causerait la mort d'une autre personne, il devrait y avoir le même genre d'enquête pour déterminer comment le criminel a pu en arriver là. Je propose un amendement en ce sens.

Dans la même veine, le Bureau de l'enquêteur correctionnel est une très bonne idée. Si l'on y apporte les changements que je propose, je serais même prêt à solliciter le poste. Cependant, le Bureau ne peut agir que dans un sens actuellement. Tout ce qu'il peut faire, c'est enquêter sur les plaintes des détenus.

Il n'y a qu'à élargir le concept quelque peu, de façon à permettre au Bureau d'examiner également les plaintes des employés du Service correctionnel du Canada. Pour être franc, je dois vous dire que je suis fatigué de recevoir des enveloppes brunes à la maison ou à mon bureau de gens ou de victimes qui n'estiment pas avoir d'autres recours à l'intérieur du système. Les pouvoirs de ce Bureau, à juste titre, sont énormes. Ils devraient être élargis de façon à faire une place à ces gens.

Permettez-moi de vous relater mon expérience, de vous dire tout le temps et tout l'argent que j'ai dû dépenser pour faire la lumière dans l'affaire Daniel Gingras. À mon avis, ce qui s'est passé a été une honte pour notre pays, compte tenu de toutes les ressources dont nous disposons, compte tenu également du fait que nous prétendons être évolués, démocratiques et responsables. Les simples citoyens ne devraient pas avoir à faire toutes les démarches.

Si un seul bureau pouvait avoir tous les pouvoirs nécessaires, ce serait un très grand pas dans la bonne direction. De plus, comme je l'indiquais plus tôt, les personnes qui y seraient nommées devraient être confirmées par le Comité.

Les divers éléments qui composent le système seraient bien mieux vus du public. À mon avis, les gens commencent à être fatigués des nominations qui surviennent à brûle-pourpoint. Ils ont l'impression que les jeux sont faits d'avance. Un contre-poids législatif permettrait d'impliquer la population dans le processus.

Enfin, le projet de loi fait allusion à l'intervention judiciaire, si je puis utiliser l'expression. Je pense que c'est une très bonne idée également. Encore une fois, j'en étendrais la portée, je supprimerais les restrictions concernant les infractions de la catégorie 1, les infractions de la catégorie 2. Le juge qui prononce la sentence devrait avoir cette marge de manoeuvre. La mesure devrait s'appliquer à tous les actes criminels pour lesquels un individu est condamné à être détenu dans un établissement fédéral.

[Texte]

[Traduction]

• 1530

Ultimately, if that is the case, I think you will see it applied to all offences, period. Secondly, I would expand the scope of it to allow it, instead of being up to one-half, all the way up to two-thirds of the sentence. A sentencing judge is in a unique position in the sense of determining the remorse of the individual and the impact on all the component parts. . . other than simply the offender three years down the road and his advocates who come before the parole board. The current practice pretty much makes it a one-way street.

Mr. Chairman, I would like to close with an update on material I presented to your committee two years ago. I was actually supposed to be at the committee meeting in Ottawa to talk about the Gingras case but I figured that I probably wouldn't get many opportunities to talk about parole reform in general, so I wrote this report and included a list of people's criminal records.

Interestingly, when I was in Ottawa a couple of weeks ago on the same topic, I had occasion to talk with the parole authorities. They had heard about the report I wrote and gave to some MPs and they were very interested in seeing it. I gave them a copy but I explained that it needed to be updated because it was two years old. I said, this guy you guys let go early and he's under arrest again for another offence, and this guy was released early and he's back in jail, too.

I had to update the record. I don't propose to do that here, but I have to tell you that in this city there are many updates of criminal records because of the early release and continued crime from those individuals.

Thank you. Those are my opening remarks.

The Chairman: Thank you, Mr. Newark. You've been very explicit so I would be surprised if there were many questions.

I have a question. These three categories of offences, are these violent offences where you would like to see an extension of parole eligibility to two-thirds from one-half?

Mr. Newark: In the material that I've submitted?

The Chairman: Yes.

Mr. Newark: In the material that I've submitted, they are my own category 1, category 2 and category 3 offences. They would have to be read in conjunction with the specific sections that I've drafted. Generally, there is a difference because I was suggesting that somebody should be disentitled to parole if, for example, they had committed category 3 offences on three separate occasions, so I ended up making my own category 3.

The Chairman: Okay, so it's entirely different from what we have done with schedule 1 and schedule 2 and the drug offences that we put in there.

La mesure en viendrait à être appliquée pour toutes les infractions. Je modifierais également la période; plutôt que d'être la moitié de la peine, ce serait jusqu'aux deux tiers de la peine. Le juge qui prononce la sentence est très bien placé pour évaluer les remords que ressent l'individu et l'impact de la situation sur tous les intéressés. . . il est préférable de faire appel à ce juge plutôt que de laisser le délinquant et ses avocats se présenter simplement devant la Commission des libérations conditionnelles trois ans plus tard. Le système actuel est plutôt à sens unique.

Monsieur le président, j'aimerais terminer par une mise à jour de la documentation que j'ai présentée à votre comité il y a deux ans. J'étais censé rencontrer votre comité à Ottawa pour parler de l'affaire Gingras, mais je me suis dit que je n'aurais probablement pas beaucoup d'occasions de témoigner sur la réforme du système de libérations conditionnelles de façon générale. J'ai donc rédigé ce rapport et j'y ai inclus une liste de casiers judiciaires.

Il y a quelques semaines, lorsque j'étais à Ottawa pour discuter de ce même sujet j'ai eu l'occasion de rencontrer les gens de la Commission des libérations conditionnelles. Ils avaient eu vent du rapport que j'avais préparé et que j'avais fait parvenir à certains députés; ils désiraient en prendre connaissance. Je leur en ai remis un exemplaire, en expliquant que la liste devait être mise à jour parce qu'elle datait de deux ans. Je leur ai dit que telle ou telle personne qui avait bénéficié d'une libération anticipée avait été arrêtée de nouveau pour une autre infraction.

Je dois donc procéder à une certaine mise à jour. Je n'entends pas le faire maintenant, mais je dois vous dire que dans cette ville il y a beaucoup de casiers judiciaires qui doivent être revus à la suite de libérations anticipées et de nouveaux crimes commis par les individus qui en ont bénéficié.

Merci. J'ai terminé mes observations préliminaires.

Le président: Merci, monsieur Newark. Comme vous avez été très explicite et très précis, je serais surpris qu'il y ait beaucoup de questions.

J'aimerais quand même savoir quelque chose. Les trois catégories que vous mentionnez, et pour lesquelles vous voudriez que l'admissibilité de la libération conditionnelle survienne aux deux tiers plutôt qu'à la moitié de la peine, correspondent à des infractions avec violence?

M. Newark: Dans le mémoire?

Le président: Oui.

M. Newark: Dans le mémoire que je vous ai présenté, j'ai établi mes propres catégories, un, deux et trois d'infractions. Elles correspondent à des articles bien précis que je propose. Il y a des différences par rapport aux autres catégories en ce sens que je propose que quelqu'un qui a commis une infraction de la catégorie trois en trois occasions distinctes perde le droit à la libération conditionnelle. J'établis ma propre catégorie trois.

Le président: Donc, vos catégories sont tout à fait différentes de celles que nous prévoyons à l'annexe I et à l'annexe II, et pour les infractions liées à la drogue.

[Text]

Mr. Newark: Yes, there is some overlap but—

The Chairman: There is some overlap, but are you in favour of including serious drug offences?

Mr. Newark: Federal prosecutors always handle drug offences. I don't in any sense consider myself as having the same expertise. I understand the principle involved in major trafficking cases and the danger that poses to society. On that same principle, yes, I agree with that.

The Chairman: Thank you.

Mr. Blackburn: For clarification, this is your category 3, is it?

Mr. Newark: If you have a copy of my material, yes.

Mr. Blackburn: And you would include these where they could serve up to two-thirds of their sentence at the discretion of the sentencing judge?

Mr. Newark: Yes, but the difference is that... As you'll see when you go through it—I'm afraid you will have to read through it where it refers to category 3. For example, if someone had a long record and on two separate occasions they had committed a category 3 offence, and they were up on a new offence for a third time, I think that not only their past conduct in committing earlier offences but their track record should disentitle them from early release.

One thing I learned when I did this was that I never want to be a legislative draftsman, and I don't think I'm very good at it either. I'm afraid it can be very confusing at times.

Mr. Wappel: Mr. Newark, I've not had the pleasure of meeting you before. I want to let you know a couple of points. I'm very impressed with your presentation and paper and I'm going to read then extremely carefully, but I wanted to mention a couple of points.

• 1535

I share your concern with respect to accountability. I want you to know that other people who have appeared before the committee also share that concern. I think it's very important and we have to deal with the concern in some way. I couldn't agree with you more with regard to your comments on the Privacy Act. I've said that before.

Statutory release: If we set aside for a moment the question of why it is in there—and let's assume it's in there and that there have to be some compromises in life—would it be satisfactory to you if that clause related only to first offenders?

Mr. Newark: Obviously that clause is better than what is currently in place now. Yes, it's better. I suppose the illogic is what I don't understand, especially when we already have a process in place by which we can release people under supervision. Making it mandatory in some way sends the wrong message.

Perhaps a little story might make the point. One of the first things that happens when you go to jail, at least in this province, is that you walk in the door. We sometimes say that the most important two days in a jail sentence are the first

[Translation]

M. Newark: Il y en a qui se recouper, mais...

Le président: Il y en a qui se recouper, mais êtes-vous en faveur d'inclure les infractions graves liées à la drogue?

M. Newark: Ce sont les procureurs fédéraux qui s'occupent des infractions liées à la drogue. Je ne prétends pas avoir leurs connaissances en la matière. Je crois comprendre que le principe en jeu dans les affaires importantes de trafic et le danger subi par la société. Selon ce principe, je suis d'accord.

Le président: Merci.

M. Blackburn: Ceci est bien votre catégorie trois, n'est-ce pas?

M. Newark: Si c'est mon mémoire que vous avez là.

M. Blackburn: Et pour ces infractions, les délinquants pourraient purger jusqu'aux deux tiers de leurs peines à la discrétion du juge qui prononcerait la sentence?

M. Newark: Il y a une différence en ce sens... Vous comprendrez lorsque vous lirez cette partie—j'ai bien peur que vous n'avez à lire le tout. Par exemple, quelqu'un qui aurait un casier judiciaire chargé et qui commettrait une infraction de la catégorie trois en deux occasions distinctes, perdrait, à la troisième occasion, le droit à la libération anticipée. Le nombre d'infractions comme les antécédents de façon générale seraient pris en compte.

En préparant ce mémoire, je me suis aperçu que je n'aimerais pas être rédacteur législatif; je ne pense pas avoir grand talent pour ce métier. Je trouve que les choses peuvent être très compliquées à certains moments.

M. Wappel: Monsieur Newark, je n'ai pas eu l'occasion de vous rencontrer auparavant. J'aimerais vous dire une ou deux choses. Je suis très impressionné par votre exposé et votre document que je vais le lire soigneusement, mais je voulais faire deux remarques.

Je comprends votre souci de l'imputabilité. Sachez que vous n'êtes pas le premier à le dire à notre comité. Je pense que c'est très important et que nous devons en tenir compte d'une façon ou d'une autre. Je suis entièrement d'accord avec ce que vous avez dit au sujet de la Loi sur la Protection des renseignements personnels. Je l'ai déjà dit.

La libération d'office: si nous laissons de côté pour l'instant les raisons pour lesquelles nous avons cela ici, et partant du principe que c'est là et qu'il faut bien faire des compromis quelquefois, accepteriez-vous cette clause si elle ne concernait que les délinquants ayant commis une première infraction?

M. Newark: Cette disposition est manifestement plus satisfaisante que celle qui existe actuellement. Elle est meilleure. Ce que je ne comprends pas, c'est son illogisme étant donné que nous avons déjà un mécanisme permettant de mettre des gens en liberté sous surveillance. Parler de libération d'office, c'est fausser le message.

Je pourrais peut-être vous expliquer cela par une petite anecdote. L'une des premières choses qui se passe quand vous allez en prison, en tout cas dans cette province, c'est que vous en franchissez la porte. Quelquefois, nous disons

[Texte]

day in and the last day out. In less humane times, that none of us want to harken back to and I don't want to harken back to, they administered the lash on the first day in and the last day out. There was a psychological reason for doing so. But in this system we have a situation, with the automatic release, that when you walk into a jail the first thing you're required to do is fill out a form and if you fill out the form you get one-third off your sentence.

Part of the message we're trying to send, even from the inside of a courtroom, when the penny drops for someone about what they've done—and I'm thinking, again, of a drunk driver situation, in which someone finally realizes as a repeat offender that these people are taking this matter seriously and the person is going to jail, then they walk in the door. That has a very powerful effect and I believe it's what is meant, in the philosophy of punishment—and is one of the only values of punishment in that sense—by getting the point across that he can't do this. But the first thing we do contradicts that effect by telling the person to sign that form and he will get out of prison early.

But the suggestion you made, sir, would be preferable to what exists now, in my opinion.

Mr. Wappel: I want to thank you for bringing clause 109 to my personal attention. Are there any other clauses you're aware of in this bill or in present law that would permit the board to unilaterally change the sentence of a sentencing judge?

Mr. Newark: The entire parole system can do so; everything. They can—

Mr. Wappel: No, just a minute. Can they overturn a prohibition from owning firearms for life, for example?

Mr. Newark: No, not to my knowledge, although we don't prohibit people from owning firearms for life; we prohibit them for five or ten years. I can see the logic of someone saying we're going to have this clause that allows the National Parole Board to overturn a decision and give someone their licence back because they want them to get on with their life, be able to get a job, and to go out and do that. In one sense that does not make bad sense.

My only point is that I wish we were given notice of it, so that perhaps with someone such as Kevin Konkolus, who is the guy I'm thinking of, we could say they are seeing only one side of the picture because this guy is telling them he's decided to change and everything else, but he said that in the courtroom the last five times he was up in court.

I did that once when I knew what the guy was going to say during his sentencing hearing. He addressed the judge and said he'd seen the error of his ways, understood that now, and was going to be better because it had finally dawned on him. I went back and obtained transcripts of the last four times he was in court and told them he says the same thing every time.

[Traduction]

que les deux jours les plus importants de la vie d'un détenu sont le premier et le dernier jour qu'il passe en prison. À une époque moins tendre que ni vous ni moi n'avons envie de retrouver, on administrait le fouet au prisonnier le premier et le dernier jour. Il y avait une raison psychologique à cela. Mais dans notre régime, nous avons un dispositif de libération d'office, c'est-à-dire que quand vous entrez en prison la première chose qu'on vous demande c'est de remplir un formulaire, et si vous le faites votre peine est réduite d'un tiers.

Ce que nous essayons de faire comprendre, même à l'intérieur du tribunal, quand les gens réalisent ce qu'ils ont fait—et je pense là encore au cas de la conduite en état d'ivresse, ce que nous essayons de faire comprendre au récidiviste, c'est qu'il y a des gens qui prennent la question au sérieux et qui vont l'envoyer en prison, qu'il va vraiment franchir la porte de cette prison. Cette prise de conscience a un effet très fort et je crois que ce qu'on recherche avec le châtiment—c'est d'ailleurs une de ses seules valeurs—c'est faire comprendre à l'individu qu'il n'a pas le droit de faire ce qu'il a fait. Mais la première chose que nous faisons, c'est prendre le contre-pied de cet effet psychologique en disant au condamné de signer un formulaire qui lui permettra de sortir de prison plus rapidement.

Cependant, je pense que ce que vous proposez vaudrait mieux que ce que nous avons actuellement.

M. Wappel: Je vous remercie de m'avoir signalé l'article 109. Y a-t-il à votre connaissance d'autres articles de ce projet de loi ou de la loi actuelle qui permettraient à la Commission de modifier unilatéralement la peine imposée par le juge?

M. Newark: Les gens des libérations conditionnelles peuvent le faire; ils peuvent tout. Ils peuvent. . .

M. Wappel: Non, un instant. Peuvent-ils renverser une interdiction de posséder des armes à feu à vie par exemple?

M. Newark: Non, pas à ma connaissance, mais on n'interdit pas aux gens de posséder des armes à feu à vie; on leur interdit seulement pour cinq ou 10 ans. Je comprends la logique d'un article autorisant la Commission nationale des libérations conditionnelles à renverser une décision et à rendre un permis à quelqu'un pour lui permettre de continuer sa vie, d'avoir du travail etc. En un sens, ce n'est pas absurde.

La seule chose que je dirais, c'est que j'aimerais en être averti, de sorte qu'il serait peut-être possible de dire dans le cas de quelqu'un comme Kevin Konkolus, puisque c'est à lui que je pense, qu'on ne voit qu'un côté de la médaille puisqu'il s'agit d'un individu qui prétend avoir décidé de changer d'attitude etc., mais qu'il l'a déjà dit au moins cinq fois auparavant au tribunal.

Je l'ai fait une fois où je savais ce que le type allait dire lors de son audience de condamnation. Il a dit au juge qu'il se rendait compte qu'il avait mal agi, qu'il le comprenait et qu'il allait réformer sa conduite parce qu'il avait enfin compris les choses. Je suis allé chercher le procès-verbal des déclarations qu'il avait faites les quatre dernières fois où il était passé en justice, et j'ai montré qu'il avait raconté la même histoire à chaque fois.

[Text]

Mr. Wappel: But, you see, I don't see the logic in allowing the National Parole Board to overturn a prohibition. I see the logic of the offender going back to the sentencing judge or the sentencing judge's successor and requesting that the original order be changed because of changed circumstances.

Mr. Newark: Administrative convenience, rather than trooping people back into courtrooms, is probably the reason that power for a parole board was thought of in the first instance.

Mr. Wappel: But if you troop them back to court you've got the openness that you don't have otherwise.

Mr. Newark: True. I would like to have openness in the parole hearings because there's a legitimate place for parole hearings, for rehabilitation, and for recognizing that circumstances change.

My only point is that, frankly—if I could put it this way—I'm sick and tired of tripping over the mistakes of the National Parole Board and well-meaning people in my courtroom and of seeing people reoffending again, when I haven't even been given the opportunity to at least say to the people making decisions that I think they are making a mistake. I would like the opportunity to at least be able to say, I think you are making a mistake. Did you know this and this and this and this? Right now we are in a vacuum. It is secrecy. That is what I abhor about it.

• 1540

Mr. Wappel: I will close with that secrecy part. You made some suggestions with respect to the office of the Correctional Investigator. If I understand it, you want to broaden it to employees and victims as well as offenders.

Mr. Newark: Yes, sir.

Mr. Wappel: In the course of your remarks in that regard, you also mentioned brown envelopes.

Mr. Newark: Yes, sir.

Mr. Wappel: Do you think there should be something in this bill or somewhere else about whistle-blowing legislation for employees, for example, without ramifications?

Mr. Newark: That is probably beyond the scope of my expertise. I still find it amazing, and in one sense disturbing, that I am the recipient of the information. I have some expertise, obviously, in criminal justice from working there for a number of years and I have expressed some interest in trying to reform the parole system, but that is a sentiment that always struck me.

I have some material here on Crews and Folston, which I have given to some individual MPs, and I would be happy, sir, to make sure you have a copy of it. Attached to it is a note. I am on a circuit; I travel all around the place. I was not in the office one day, and somebody phoned up from the Edmonton institution and relayed a whole series of information about one of these two guys who was out on an early release and who had just killed a police officer. My

[Translation]

M. Wappel: Mais, voyez-vous, je ne comprends pas ce qui justifie de permettre à la Commission nationale de libération conditionnelle de renverser une interdiction. Je comprends que le délinquant puisse s'adresser au juge qui a prononcé la peine ou à son successeur et lui demander de modifier l'ordonnance initiale en raison d'un changement de circonstances.

M. Newark: C'est probablement pour des raisons de facilité administrative, pour éviter d'avoir à ramener ces gens-là au tribunal, qu'on a au départ donné ce pouvoir à la Commission des libérations conditionnelles.

M. Wappel: Mais si on les ramène au tribunal, on a cette transparence qui n'existe pas autrement.

M. Newark: C'est vrai. J'aimerais que ces audiences de libérations conditionnelles soient transparentes, car il y a une place légitime pour les audiences de libérations conditionnelles, la réadaptation et la reconnaissance d'une évolution de la situation.

La seule chose que je dirais, franchement—si vous me permettez de m'exprimer ainsi—c'est que j'en ai assez de me heurter aux bourdes de la Commission nationale des libérations conditionnelles et des gens bien intentionnés de mon tribunal, et de voir des délinquants récidiver sans avoir au moins la possibilité de dire aux gens qui prennent ces décisions qu'à mon avis ils commettent une erreur. J'aimerais au moins pouvoir leur dire: je crois que vous faites une erreur. Saviez-vous telle et telle chose? Mais pour l'instant nous sommes dans le vide. C'est le secret absolu. C'est ce qui me révolte.

M. Wappel: Je vais terminer sur cette question du secret. Vous faites certaines suggestions concernant l'enquêteur correctionnel. Si je comprends bien, vous voulez étendre son champ d'action aux employés et victimes en plus des délinquants.

M. Newark: Oui.

M. Wappel: À ce sujet, vous avez aussi parlé des enveloppes brunes.

M. Newark: Oui monsieur.

M. Wappel: Pensez-vous qu'il faudrait prévoir dans ce projet de loi ou ailleurs un mécanisme permettant aux employés par exemple de dénoncer directement certaines choses?

M. Newark: Cela sort probablement de mon domaine de compétence. Je suis tout de même sidéré et d'une certaine manière troublé de recevoir certaines informations. Je suis évidemment un expert en justice pénale puisque j'ai des années d'expérience et je m'intéresse à une réforme du régime de libération conditionnelle, mais c'est quelque chose qui m'a toujours frappé.

J'ai ici des documents sur Crews and Folston, que j'ai communiqués à certains députés, et je serais heureux de veiller à ce que vous en receviez un exemplaire vous-mêmes. Il y a une note jointe à ces documents. J'ai un circuit; j'ai une activité itinérante. Un jour où je n'étais pas au bureau, quelqu'un a téléphoné de l'établissement d'Edmonton pour transmettre toute une série d'informations sur l'un de ces deux types libérés par anticipation qui venaient de tuer un

[Texte]

secretary frantically took notes about it. I got back to the office and I read it.

I thought it was very interesting, but what does this say about the system itself, that somebody who works there is afraid to be seen as a person making that public, but instead feels he needs the cloak of passing it on—by the way, it is accurate—in some kind of secrecy. That bothers me.

Mr. Wappel: That is exactly the point. There is the fear of reprisal from your bosses, if you will, if you—

Mr. Newark: I know a little something about that.

Mr. Wappel: —bring to the attention of people their errors, and that just perpetuates errors, in my view.

Mr. Newark: My opinion, sir—and I have tried to explain this as best I can, I think, to a number of people—is that the greatest protection for people who have information about that is being public about it. If you are wrong about your facts, then you take the consequences—it is a credo I have sort of lived by—but if you are right about your facts and you say it publicly and somebody wants to do something to you, then I think to some extent they take the consequences for doing that.

That may be a naïve view of the world, but the last bill, sir, that I was aware of that was proposed in terms of a whistle-blowing, I think, might have been something that came out of *Yes, Minister*. It was suggested that there should be a government board that you could report it to, if they were to pass the law. This is the last thing in the world you would want to do.

Mr. Blackburn: You would never be able to hire a deputy minister. You would eliminate the top four categories of the federal civil service.

Mr. Newark: I don't have an answer, Mr. Wappel.

Mr. Blackburn: I am only being half facetious there. Obviously I want to spend a lot more time quietly going over your paper. It is an excellent and very detailed brief. I just have one or two points, though, that I would like to raise at this time.

You mentioned that the office of the Correctional Investigator should also investigate complaints by staff and, certainly, victims. I was wondering if that would not create quite a serious conflict of interest. Would it not be better to have a Correctional Investigator and another office for victims—an ombudsman. I think it might be quite difficult for one person to fully represent both interests.

Mr. Newark: I would agree with that as long as that person had all the powers the Correctional Investigator has for production of documents, subpoenas, everything else—

Mr. Blackburn: Yes, that is right.

Mr. Newark: Yes, sir, that would pose no problem for me whatsoever.

[Traduction]

policier. Ma secrétaire a frénétiquement pris cela en note et j'ai lu ces notes à mon retour au bureau.

J'ai trouvé cela très intéressant, mais ce que ce genre de chose dit du système lui-même, c'est qu'il y a quelqu'un qui a peur d'être vu comme le dénonciateur, et qui estime avoir besoin de se protéger derrière une certaine forme de secret pour transmettre cette information, exacte d'ailleurs. Cela me dérange.

M. Wappel: C'est exactement ce que je voulais dire. Il y a en quelque sorte cette peur des représailles de vos patrons si vous...

M. Newark: J'en connais un bout sur la question.

M. Wappel: ...leur mettez le nez sur leurs erreurs, et cela ne fait à mon avis que perpétuer ces erreurs.

M. Newark: Ce que je pense, et j'ai essayé de l'expliquer du mieux possible je crois à bien des gens, c'est que la meilleure protection pour les gens qui disposent de ce genre d'informations, c'est d'agir publiquement. Si vous avez tort, vous en assumez les conséquences, c'est la règle à laquelle je me tiens, mais si vous avez raison et si vous le dites publiquement et que quelqu'un veut s'en prendre à vous, cela risque dans une certaine mesure de lui retomber sur le nez.

C'est peut-être une vision naïve du monde, mais le dernier projet de loi dont j'ai entendu parler à propos de la dénonciation, je crois, aurait très bien pu sortir tout droit de *Yes, Minister*. Si cette loi avait été adoptée, il y aurait eu une commission gouvernementale à laquelle on aurait pu signaler certaines choses. C'est la dernière chose au monde que l'on souhaiterait.

M. Blackburn: On ne pourrait plus jamais engager un sous-ministre. On supprimerait les quatre niveaux supérieurs de la fonction publique fédérale.

M. Newark: Je n'ai pas de réponse, monsieur Wappel.

M. Blackburn: Je ne plaisante qu'à demi. Je veux évidemment passer beaucoup plus de temps à réfléchir tranquillement à votre document. C'est un mémoire excellent et très détaillé. J'aimerais cependant vous poser une ou deux questions.

Vous dites que le bureau de l'enquêteur correctionnel devrait aussi enquêter sur les plaintes du personnel et en tout cas des victimes. Je me demandais si cela ne risquait pas de créer un grave conflit d'intérêt. Ne serait-il pas préférable d'avoir un enquêteur correctionnel et un autre bureau pour les victimes, un ombudsman? Il me semble qu'il serait très difficile de demander à la même personne de représenter pleinement les deux intérêts.

M. Newark: Je serais d'accord à condition que cette personne ait les mêmes pouvoirs que l'enquêteur correctionnel pour émettre des documents, des sommations et tout le reste...

M. Blackburn: Oui, c'est exact.

M. Newark: Dans ce cas, je n'aurais aucune objection.

[Text]

[Translation]

• 1545

Mr. Blackburn: I know it creates another job, but I think you are—

The Chairman: When have you ever objected to that?

Mr. Blackburn: I'm all for employment. One of the problems is that certain government departments at the present time don't. In this case I think we're asking too much of one person to wear two hats that may be in conflict at times.

Mr. Newark: Except perhaps with one exception, I'm not sure he's really required to wear two hats. It's still my belief, perhaps naïvely, that the Correctional Service system and the National Parole Board system itself should benefit from learning from the mistakes they make. It was one of the things out the Gingras case. There was a great temptation, and sometimes I get quite angry as I read through some of this. More than anything, if we can learn from it and correct it so it doesn't happen again, that has always been my experience of what victims really want. I had lots of people ask what the victims really want. My real opinion is they don't want bushel-loads of money, they don't want to be victimized again, and they don't want to see other people who are loved ones or family of friends victimized again.

I'm not sure there's something inherent in there that is necessarily contradictory. If I'm wrong about this, though, as long as the powers contained on the one side are contained on the other, I think it'll be just fine.

Mr. Blackburn: I've put this question to several witnesses, and you made reference to sentencing quite a bit in your verbal presentation. Would you agree we should be dealing with the sentencing legislation first and Bill C-36 second or at least both together? Here we are wandering around with Bill C-36 and we don't know how the new sentencing legislation is going to impact on it, particularly its parole provisions.

Mr. Newark: Mr. Lee and I also had this discussion before. He makes a very good point in talking about determinate and indeterminate sentences. For example, we're going to have indeterminate sentences that may mean a lot of this is redundant. I think it would be helpful if we knew what the whole package was. My experience has been that when something is presented and there's an opportunity to make a change in something that needs to be changed, you'd better take the opportunity because you don't know—and I'm certainly not privy to it—how long it's going to be until the sentencing amendments or proposals are there or what they contain. This current system in place is, in my opinion, absolutely destructive of the overall morale or ethic of people who work in the criminal justice system.

There is a terrible sentiment amongst police officers, crown attorneys, probation officers, judges, that what they're doing in some sense seems not to make any difference at all. I just think it's a sufficiently serious problem that we should

M. Blackburn: Je sais que cela entraîne la création d'un emploi supplémentaire, mais je crois. . .

Le président: Vous y êtes vous jamais opposé?

M. Blackburn: Je n'ai rien contre la création d'emplois. Le problème, c'est que ce n'est pas le cas de certains ministères actuellement. En l'occurrence, je crois qu'on en demande trop en chargeant cette personne d'assumer deux responsabilités qui peuvent à l'occasion entrer en conflit.

M. Newark: À l'exception d'un seul cas, je ne pense pas qu'il doive porter deux chapeaux. Je suis peut-être naïf, mais je crois toujours que le Service correctionnel et la Commission nationale des libérations conditionnelles devraient pouvoir tirer la leçon de leurs erreurs. C'est une des grandes conclusions de l'affaire Gingras. Il y a eu là une grande tentation et quelquefois la lecture de ce genre de chose me rend furieux. Plus que tout, si nous pouvions en tirer la leçon et rectifier les choses de façon à ce que cela ne se reproduise plus jamais, je crois que nous ferions ce que souhaitent vraiment les victimes. J'ai entendu des tas de gens demander ce que souhaitaient véritablement les victimes. J'estime personnellement qu'elles ne réclament pas des montceaux d'argent, qu'elles veulent simplement ne plus être des victimes à l'avenir, qu'elles veulent éviter à d'autres personnes, des proches, des parents ou des amis, de subir le même sort.

Je ne suis pas certain que cela soit nécessairement contradictoire. De toute façon, même si je me trompe, dans la mesure où il y aura les mêmes pouvoirs d'un côté que de l'autre, il n'y aura pas de problème.

M. Blackburn: J'ai posé cette question à plusieurs témoins, et vous avez vous-même abondamment parlé de la détermination de la peine dans votre exposé oral. À votre avis, devrions-nous commencer par la Loi sur la détermination de la peine avant de passer au projet de loi C-36, ou tout au moins examiner les deux en même temps? Nous sommes en train d'échafauder toutes sortes de choses sur le projet de loi C-36 alors que nous ne savons même pas les répercussions que la nouvelle Loi sur la détermination de la peine aura sur ce projet de loi, notamment les dispositions en matière de libération conditionnelle.

M. Newark: J'en avais déjà discuté avec M. Lee. Il a fait une remarque très judicieuse au sujet des peines déterminées et indéterminées. Nous allons par exemple avoir des peines indéterminées dans le cas desquelles une bonne partie de tout ceci sera parfaitement superflu. Je pense qu'il serait utile de savoir ce que contiendra ce projet de loi. L'expérience m'a toutefois appris que, quand on nous présente quelque chose et qu'on nous donne l'occasion d'y modifier quelque chose qui doit l'être, il vaut mieux en profiter car on ne sait pas, et personnellement en tout cas, je l'ignore totalement, dans combien de temps ces modifications ou ces propositions nous seront présentées ni en quoi elles consisteront. Mais à mon avis, le régime actuel est absolument catastrophique pour le moral ou l'éthique des agents de la justice pénale.

Les policiers, les procureurs, les agents de probation, les juges ont le sentiment tragique que ce qu'ils font n'a strictement aucune importance. Je crois que c'est déjà un problème suffisamment grave pour que nous nous en

[Texte]

address it this way. I agree with your premiss, however, that the best of all worlds would be if we knew what the whole scope was going to be—in other words, the whole continuum—because sentence administration is only one component part of the whole process.

Mr. Blackburn: The other question also arises from what you just referred to, and that's this impact of this confusion about sentencing. You can imagine how the general public feel when they read in the paper where somebody has been sentenced to ten years and he's seen on the street in two years. He may only be out on a temporary absence for one day but he's seen. If somebody's sentenced to ten years, it doesn't mean ten years, it means seven years or three years, or whatever it happens to be. It's this mathematics that has become so complicated.

Have you done any studies yourself on how this could be improved upon?

Mr. Newark: Yes, and it gives me an opportunity to mention something about statistics and the care you have to take in using the statistics provided by the institutions themselves, not exclusively the National Parole Board or the Correctional Service of Canada. I think many institutions have inherent in them an interest in protecting what they do by not acknowledging there may be a problem.

It is very true most people are extremely confused. I think we have gotten past the point that people think six years means six years. Most people know it doesn't mean this. In my experience, most prosecutors, defence counsel and judges aren't really sure what six years mean. There's a very good reason for that because it's not up to them, it's up to the Parole Board authorities or under the suggestion of the Correctional Service of Canada. We could streamline an awful lot of what we do. We could call it early release as opposed to the various labels on there right now. It's part of what I would recommend about eliminating statutory release, this automatic one-third. Simply call it parole. That's in effect what it is.

• 1550

I just wanted to relate one circumstance that I think is an illustration of how dangerous it is to listen to statistics from the institutions about success rates. When I was before the committee two years ago, I gave an example of an individual named Dennis Bluehorn, who was on a provincial sentence of less than two years. He was released early and ended up as a drunk driver, killing two senior citizens in the town I work in. Yet because of current methods of keeping statistics, he was deemed to be a success. I am fairly sceptical about statistics, but this seemed to me to be beyond belief.

[Traduction]

occupions tout de suite. Je suis cependant bien d'accord avec vous, idéalement il vaudrait mieux avoir un aperçu complet de la situation, c'est-à-dire de tout l'éventail du système, car l'administration de la peine n'est qu'un élément de l'ensemble.

M. Blackburn: Ma seconde question découle de ce que vous venez de dire et concerne les répercussions de cette confusion sur la peine. Vous imaginez ce que pense le grand public quand il lit dans le journal qu'un individu condamné à 10 ans se balade dans la rue au bout de deux ans. Même si c'est une sortie temporaire d'un jour, on le voit. Si quelqu'un est condamné à 10 ans, cela ne veut pas dire 10 ans mais sept ou trois ou je ne sais quoi. C'est tout ce calcul qui est devenu tellement complexe.

Avez-vous fait vous-même des recherches sur les possibilités d'améliorer ce système?

M. Newark: Oui, et vous me donnez justement l'occasion de vous parler des statistiques et de la prudence dont il faut faire preuve à l'égard de ces statistiques fournies par les établissements eux-mêmes, et pas seulement la Commission nationale des libérations conditionnelles ou le Service correctionnel du Canada. Je pense que de nombreux établissements cachent l'existence d'un problème essentiellement pour se protéger.

La plupart des gens sont effectivement plongés dans la plus grande confusion. Je pense que les gens ne croient plus que six ans signifient six ans. La plupart savent très bien que cela signifie autre chose. D'après mon expérience, la plupart des procureurs, des avocats de la défense et des juges ne savent pas vraiment ce que signifie une peine de six ans, et à juste titre car ce ne sont pas eux qui en décident, c'est la Commission nationale des libérations conditionnelles ou le Service correctionnel du Canada. Nous pourrions énormément rationaliser ce que nous faisons. Nous pourrions parler de libération anticipée au lieu d'utiliser les diverses étiquettes que nous avons actuellement. Je recommanderais notamment cela, qu'on supprime cette libération d'office, cette réduction automatique d'un tiers de la peine. Qu'on parle simplement de libération conditionnelle, car c'est vraiment de cela qu'il s'agit.

J'aimerais vous donner un exemple des risques qu'il y a à croire les statistiques publiées par les établissements sur leur taux de succès. Quand j'ai comparu au comité il y a deux ans, j'ai cité l'exemple d'un certain Dennis Bluehorn, qui purgait une peine provinciale de moins de deux ans. Il a été mis en liberté par anticipation et a fini par tuer deux personnes âgées en conduisant en état d'ivresse dans la ville où je travaille. Pourtant, d'après les statistiques telles qu'on les compile actuellement, on l'a présenté comme un exemple de succès. Je suis déjà assez sceptique face aux statistiques, mais dans ce cas là je n'en suis vraiment pas revenu.

[Text]

What I learned was that the National Parole Board monitors statistics only for offenders for offences of two years and more. They don't pay any attention to anything less than two years, even though federal legislation—the Prisons and Reformatory Act—mandates that the last one-third applies to a provincial sentence. The province has its own early release programs. In this province they are called temporary absences.

Heed this individual, for example. The one I am referring to now was yesterday. An individual by the name of Atkinson was yesterday convicted of second degree murder. He was sentenced in February 1990 on a provincial offence to a sentence of six months. He was released early by the province, before the four-month period; probably it would have been at about two months, but one-third of the sentence. From that one-third point up until the two-thirds point, he is monitored and supervised to some extent by a probation officer, a parole officer. He is on our computer screens and on our system. When he hits the two-thirds point—that is, at four months of the six-month sentence—he drops off. There is no more supervision because it's the federally mandated portion. There is no more supervision, plus he is not even on the computer screens any more.

If he commits an offence, as Atkinson did with the murder, in that last one-third of the provincial sentence, the National Parole Board doesn't even bother keeping the statistics. The only statistics that are kept are by the province, and, because he completed the provincial portion, the only statistic kept is that he is a successful completion of early release.

When I learned this a number of years ago from a person within the provincial Solicitor General's department, it sort of dawned on him at the same time and he said that this is kind of insane. I say it's not insane; it's dishonest.

Mr. Blackburn: How common would that be? Is it fairly common or is it difficult to tell?

Mr. Newark: It's difficult to tell. I recommended to the committee when I appeared that the most pressing need of all, if we were talking about how to change things, was an honest statistical study, not done by a Solicitor General's department or somebody with a vested interest in it, to get at what the real performance rates are.

Maybe I can just relate a comment given to be by somebody from the National Parole Board on one of my recent trips there. I was asked about all these cases out in Alberta—whether I thought such cases were happening just in Alberta. The media out there are very attentive to all this, but does it only occur in Alberta? I don't think it only occurs in Alberta. The problem is that a lot of times in government, to get the right answer you have to ask the right question. Having the information is essential to asking the right question.

[Translation]

J'ai appris que la Commission nationale des libérations conditionnelles ne suivait que les statistiques concernant les délinquants ayant fait l'objet de peine de deux ans et plus. Tout ce qui est inférieur à deux ans n'est pas comptabilisé, même si la loi fédérale, la Loi sur les prisons et les maisons de correction, stipule que ces dispositions s'appliquent au dernier tiers d'une peine provinciale. La province a son propre programme de mise en liberté par anticipation. Dans cette province-ci, c'est ce qu'on appelle les absences temporaires.

Prenez par exemple ce cas, qui date d'hier. Un certain Atkinson a été condamné hier pour meurtre au second degré. En février 1990, il avait été condamné à six mois pour une infraction provinciale. Les autorités de la province l'ont remis en liberté par anticipation, avant qu'il ait purgé quatre mois; c'était probablement après environ deux mois, enfin après avoir purgé un tiers de sa peine. Entre ce premier tiers et le deuxième tiers, il est surveillé dans une certaine mesure par un agent de probation, un agent des libérations conditionnelles. Nous le suivons sur nos écrans d'ordinateur et dans nos fichiers. Une fois arrivé au troisième tiers, c'est à dire au bout de quatre mois dans le cas de cette peine de six mois, il disparaît. Il n'y a plus de surveillance puisque c'est la portion correspondant au fédéral. Il n'est plus surveillé, et il ne figure même plus sur nos ordinateurs.

S'il commet une infraction, comme l'a fait Atkinson en commettant son meurtre, au cours du dernier tiers de la peine provinciale, la Commission nationale des libérations conditionnelles ne prend même pas la peine d'en tenir compte dans ses statistiques. Seule la province tient des statistiques, et comme l'individu a été jusqu'au bout de la portion provinciale de sa peine, les statistiques disent simplement qu'il a rempli toutes les conditions pour obtenir une libération anticipée.

Quand quelqu'un des services provinciaux du Solliciteur général m'a appris cela il y a des années, il a eu comme une sorte de révélation et dit que c'était complètement fou. À mon avis, ce n'est pas fou, c'est malhonnête.

M. Blackburn: Est-ce fréquent? C'est fréquent, ou c'est difficile à dire?

M. Newark: C'est difficile à dire. Lorsque j'ai comparu devant le comité, j'ai dit que le plus urgent, si l'on voulait apporter des changements, c'était de faire une étude statistique honnête, pas une étude du ministère du Solliciteur général ni de quelqu'un de directement intéressé, pour connaître véritablement le taux de succès.

Je pourrais peut-être vous faire part d'une remarque que m'a faite quelqu'un de la Commission nationale des libérations conditionnelles lors d'un de mes récents voyages. On me parlait de toutes ces affaires en Alberta et on me demandait si à mon avis ce genre de chose ne se produisait qu'en Alberta. Les médias faisaient beaucoup de battage autour de cela et on me demandait si c'était particulier à l'Alberta. Je ne crois pas que ce soit particulier à l'Alberta. Le problème, c'est que bien souvent, pour obtenir la bonne réponse du gouvernement, il faut poser la bonne question. Pour poser la bonne question, il faut être informé.

[Texte]

Mr. Fee (Red Deer): One of the advantages of following the chairman and two other questioners is that most of the questions have been asked. The chairman has been doing a good job today of jumping in and getting the good questions in by himself.

I just want to comment on some of your last ones here. You are even talking about success stories. It gets depressing. Unfortunately, we have had too many depressing examples. I'm glad you commented that you don't think they are all happening in Alberta, but we have certainly had more than our share of them here in the last couple of years.

Mr. Newark: Yes, sir.

Mr. Fee: That's the shortest answer you've given today.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Fee: One thing I really want to do is to thank you for bringing clause 109 to our attention, because I have read through this a number of times and I didn't catch that. I think that is an important principle, as Mr. Wappel mentioned, and it's something we are going to have to address.

• 1555

I'd like you to educate me on two issues. One is my "corrections math". I want you to expand upon that example. I didn't exactly catch what happened in the end. Someone had one year left to serve. They were then sentenced to two years plus one. Corrections math made the whole thing concurrent with the original sentence.

Mr. Newark: Yes.

Mr. Fee: So they served three months and they were gone.

Mr. Newark: They served nothing. It goes back; they'd already served it. He's on a four-year sentence. Three of those years are gone. There's only one year left on it. The judge says that he's going to sentence him to two years, thinking that they'll blend into one so that he serves one more year. But he doesn't understand that the two years go back and starts over here, so there's nothing left.

Mr. Fee: I was depressed thinking that he had only served three or four months.

Mr. Newark: I was listening to this case in court, sitting there thinking there was a problem there. It seemed to me that I'd read somewhere that it was going to end up being nothing. I went and checked it out, and that was so.

Mr. Blackburn: The judge couldn't change it after he realized what was wrong.

The Chairman: Excuse me, Mr. Blackburn, we don't allow any cutting in on questioning.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Fee: Mr. Newark, is there no way the judge can go back and reconsider?

[Traduction]

M. Fee (Red Deer): L'un des avantages, quand on suit les président et deux autres interrogateurs, c'est qu'ils ont déjà posé pratiquement toutes les questions. Le président aujourd'hui a fait de remarquables interventions en posant lui-même les bonnes questions.

J'aimerais simplement revenir sur vos dernières remarques. Vous dites que même les cas de réussite n'échappent pas à la règle. Cela devient déprimant. Malheureusement, nous n'avons que trop de cas déprimants. Je suis heureux que vous ayez dit que ce n'était pas seulement en Alberta, mais il est certain que nous avons eu plus que notre dose de ce genre d'affaires ici depuis deux ans.

M. Newark: Parfaitement.

M. Fee: C'est la réponse la plus brève que vous nous ayez donnée aujourd'hui.

Des voix: Oh, oh!

M. Fee: Je tiens à vous remercier d'avoir attiré notre attention sur l'article 109, car j'avais lu plusieurs fois le texte sans m'en rendre compte. Je crois que c'est un principe important, comme l'a dit M. Wappel, et que nous allons devoir nous en occuper.

Je vais vous demander d'éclairer ma lanterne sur deux choses. Tout d'abord, je ne suis pas très fort en «calcul correctionnel». Je vais vous demander de développer cet exemple. Je n'ai pas très bien compris ce qui s'était passé. Quelqu'un devait encore purger un an de prison. On l'a alors condamné à deux ans plus un. Mais, dans le calcul correctionnel, cette peine a été confondue avec la peine initiale.

M. Newark: Oui.

M. Fee: Donc, il a purgé trois mois et on l'a libéré.

M. Newark: Il n'a rien purgé du tout. C'était rétroactif, il avait déjà purgé ses deux ans. Il avait été condamné à quatre ans et il avait fait trois ans. Il ne lui restait plus qu'une année à purger. Le juge a décidé de le condamner à deux ans, en pensant que cette peine allait être fusionnée avec la peine en cours et qu'il allait donc faire une année supplémentaire. Il ne se rendait pas compte que la peine était fusionnée avec l'autre et partait du même point, de sorte que l'individu n'avait plus rien à purger.

M. Fee: Je trouve déprimant de penser qu'il n'a purgé que trois ou quatre mois.

M. Newark: J'ai assisté à cette affaire au tribunal, et je me suis dit que quelque chose clochait là-dedans. Il me semblait bien que j'avais lu quelque part que cela allait revenir finalement à zéro. Je suis allé vérifier, et c'était exact.

M. Blackburn: Le juge n'a pas pu revenir sur sa décision quand il s'est rendu compte de son erreur.

Le président: Excusez-moi monsieur Blackburn, vous n'avez pas le droit d'interrompre quelqu'un qui pose des questions.

Des voix: Oh, oh!

M. Fee: Monsieur Newark, le juge ne pouvait pas revenir sur sa décision?

[Text]

Mr. Blackburn: Thank you, Doug.

Mr. Newark: No, sir. To be honest, I thought about it, and it wasn't until about a month later, when I had the time and the bill and the other stuff in front of me, that I sat and tracked it down. We now know. I circulated a memo in the office. When we face those situations we now know that we stand up and explain in court what's going on.

I'll give you one other example, though, on how that can work and how it leads to such frustration in the system. Intermittent sentences are sentences of 90 days or less that are allowed to be served on weekends. The idea is that you don't want somebody to lose their job. It's a good idea. It's a very good idea.

But it was always the case that you weren't entitled to any early release if it was an intermittent sentence. In other words, you got 90 days straight time; let's say you served a third of it, you served 30 days. If you got 90 days, that meant 30 weekends. A weekend, by the way, is where one minute of a day counts for the day.

So we got to the point of changing the orders. Let's say it was a weekend sentence. Somebody shows up Friday night at 7 p.m., or from Friday until Saturday at 12.01 a.m.; that's one day, even though it's five hours. That's one day. All day Saturday would constitute another day. If the person was released at two minutes after midnight on Sunday, that's a third day, two minutes of the third day.

So we adapt as prosecutors. We'd say that the start time was Friday at 7 p.m. and release time was Sunday at 7 p.m. It's built in there.

I had developed a number of contacts within the sentencing administration locally. One of the things they asked me was whether I, in what I did, could make the point to have them stop sending all those impaired drivers on intermittent sentences. They were crowded, and it was terrible. I've learned that they had changed the policy. They were now releasing people on intermittent sentences early. They had never done that before.

I had a case a week or so later where somebody was being sentenced. The lawyer was asking for intermittent time. Often what would happen is that there'd be a little discussion back and forth with the judge asking if he was sure he really wanted that, because he may have to serve more time. They'd say that they were sure they wanted this. Well, nobody had told the judge that the policy had changed. Nobody had told the Crown that the policy had changed. Poof—the policy had changed.

I don't think that's a very good way. . . Private citizen or not, I should recognize what I'm talking about. It's a principle that applies to this bill as well, that exchange of information, knowing what the right hand is doing in relation to the left hand, is a good idea. That one example, at least, was not the case. The one you just raised is another example of where we didn't even know that.

[Translation]

M. Blackburn: Merci, Doug.

M. Newark: Non monsieur. A vrai dire, j'y ai réfléchi pendant un certain temps et ce n'est qu'au bout d'un mois, quand j'ai eu le temps, quand j'ai eu sous les yeux le texte de loi et d'autres documents, que j'ai pu faire cette vérification. Maintenant, nous sommes prévenus. J'ai fait distribuer une note au bureau. Quand ce genre de situations se présente, nous prenons la parole pour expliquer ce qu'il en est au tribunal.

J'aimerais cependant vous donner un autre exemple de la façon dont ce système fonctionne et des frustrations que cela entraîne. Les peines discontinues sont des peines de 90 jours ou moins qui peuvent être purgées en fin de semaine. Cela évite à la personne de perdre son travail. C'est une bonne idée, c'est une excellente idée.

Mais il avait toujours été convenu qu'on ne pouvait pas obtenir de mise en liberté anticipée dans le cas d'une peine discontinue. Autrement dit, vous étiez condamné à 90 jours ferme; en supposant que vous purgiez un tiers de cette peine, vous aviez 30 jours. Si vous étiez condamné à 90 jours, cela voulait dire 30 fins de semaine. Soit dit en passant, quand on parle de fin de semaine, cela veut dire qu'une minute d'une journée compte pour la journée.

Nous en sommes donc arrivés à changer les instructions. Prenons le cas d'une peine à purger en fin de semaine. L'individu se présente le vendredi soir à 7 heures, et reste du vendredi au samedi à minuit une; cela représente une journée, même si en réalité ce n'est que cinq heures. Ça fait une journée. La journée du samedi compte pour un autre jour. Si l'individu sort à deux minutes après minuit le dimanche, c'est une troisième journée, même si cela ne fait que deux minutes.

Donc, en tant que procureurs, nous sommes souples. Nous disons que la fin de semaine commence à 7 heures du soir le vendredi et se termine le dimanche à 7 heures du soir. C'est organisé comme cela.

J'avais établi divers contacts avec les personnes chargées d'administrer localement les peines. Ils m'ont demandé si je ne pouvais faire quelque chose pour qu'on arrête de leur envoyer tous ces gens accusés de conduite en état d'ivresse pour purger des peines discontinues. Ils étaient complètement débordés. J'ai appris que la politique avait changé. Maintenant, on accorde des libérations anticipées même à des gens qui ont une peine discontinue. Jamais on ne le faisait auparavant.

Environ une semaine plus tard, j'ai assisté à un procès. L'avocat demandait une peine discontinue. Souvent, il y a une petite discussion avec le juge qui lui demande s'il est certain de bien vouloir cette peine, parce que son client risque de faire plus de temps. L'avocat répond qu'il en est certain. Il se trouve que personne n'avait prévenu le juge que la politique avait changé. Personne n'avait dit à la Couronne que la politique avait été modifiée. Pouf, changement de politique.

Je ne trouve pas que ce soit une très bonne façon. . . Simple citoyen ou non, je devrais savoir de quoi je parle. C'est un principe qui s'applique aussi à ce projet de loi, cet échange d'information, savoir ce que fait la main gauche en même temps que la main droite. Là, ce n'était pas le cas. L'exemple que vous venez de mentionner était aussi typique de cette ignorance.

[Texte]

Mr. Fee: This is something I hope the same committee is looking at, the sentencing aspect, because that can be extremely relevant at that time. We had another gentleman before us yesterday—

Mr. Lee: Please bring us a bill.

Mr. Rideout: It's incumbent upon you—

Mr. Fee: I'm sorry, Mr. Chairman, I'll try to keep control of my own time here.

Mr. Blackburn: It's your civic responsibility.

Mr. Fee: Mr. Newark, you mentioned in the front of this that it was prepared by you for Victims of Violence.

Mr. Newark: Yes, sir.

Mr. Fee: Is it endorsed by the organization or just yourself at this point?

Mr. Newark: I believe it's their submission. I assisted them in the material. They are people I've known for a number of years. They asked my help in preparing some material. I asked for their permission when I was going to be here in advance of them. They're coming before your committee in a couple of weeks. I just asked their permission so that I could have the discussion with you about the suggestions I've made.

• 1600

Mr. Fee: One last bit of education I would like to have is with respect to the Privacy Act. Of your recommendations, which takes primacy once we get them into the bill? If we get changes made that you have recommended to the bill, would they take preference over the Privacy Act?

Mr. Newark: Yes. The legislation would dictate what was available, and the Privacy Act has, in the exceptions to it, things that you are lawfully entitled to see. Rather than relying—as we learned and this committee learned when it found out that it wasn't the Privacy Commissioner who had edited the Weir report, but the head of the institution, on which the whole independent inquiry was—if these changes were made, we would not have to rely on someone else's discretion. For example, if something else goes wrong, the next time Mr. Gibson is saying he thinks it is not a good idea that you should have access to seeing how they screwed something up, the clause would have the force of law and you wouldn't have to rely on somebody's discretion.

Mr. Fee: Thank you. I remember the frustration that we, as a committee, and you went through to try to see that information. I don't want to inflict that frustration on everyone who wants to obtain information resulting from a parole hearing.

Mr. Newark: I am actually speaking at a university on Monday about the Privacy Act, and the fellow who asked me to speak asked if I could tell them whether I think the legislation is effective, coupled with the Access to Information

[Traduction]

M. Fee: J'espère que c'est le même comité qui va se pencher là-dessus, sur la question de la peine, car tout ceci pourrait être très utile à ce moment-là. Nous avons entendu hier quelqu'un. . .

M. Lee: Présentez-nous un projet de loi.

M. Rideout: C'est à vous. . .

M. Fee: Excusez-moi, monsieur le président, j'aimerais pouvoir contrôler mon temps de parole.

M. Blackburn: C'est votre responsabilité civique.

M. Fee: Monsieur Newark, vous avez dit au début que vous aviez préparé ceci pour Victims of Violence.

M. Newark: En effet.

M. Fee: Est-ce que ce document est approuvé par l'organisation ou seulement par vous pour l'instant?

M. Newark: Je crois que c'est son mémoire. J'ai aidé les membres de l'organisation. Ce sont des gens que je connais depuis des années. Ils m'ont demandé de les aider à préparer une documentation. Je leur ai demandé l'autorisation de l'utiliser ici où j'allais comparaître avant eux. Vous allez les rencontrer dans une quinzaine de jours. Je leur ai simplement demandé cette autorisation pour pouvoir discuter avec vous des suggestions que j'ai faites.

M. Fee: J'aimerais avoir un dernier renseignement au sujet de la Loi sur la protection des renseignements personnels. Laquelle de vos recommandations aura la priorité une fois qu'elles seront incorporées au projet de loi? Si nous apportons au projet de loi les modifications que vous recommandez, auront-elles préséance sur la Loi sur la protection des renseignements personnels?

M. Newark: Oui. La loi dirait ce qui est disponible, et la Loi sur la protection des renseignements personnels précise, dans les exceptions, ce que l'on a légalement le droit de voir. Au lieu de devoir s'en remettre à quelqu'un d'autre—comme le comité et nous-mêmes l'avons constaté en apprenant que ce n'était pas le commissaire à la protection de la vie privée qui avait corrigé le rapport Weir, mais le directeur de l'établissement sur lequel portait toute cette enquête indépendante—si ces modifications étaient réalisées, nous ne serions plus obligés de nous en remettre à la discrétion de quelqu'un d'autre. Par exemple, si quelque chose ne va pas, la prochaine fois que M. Gibson dira qu'à son avis ce n'est pas une bonne chose que vous puissiez savoir exactement pourquoi les choses ont mal tournées, c'est l'article qui aura force de loi, et vous ne serez plus obligés de vous en remettre à la discrétion de quelqu'un d'autre.

M. Fee: Merci. Je me souviens de notre frustration et de la vôtre quand nous avons essayé d'obtenir ces renseignements. Je ne souhaite à personne d'avoir autant de difficulté à obtenir des renseignements consécutifs à une audience de libération conditionnelle.

M. Newark: Je dois faire lundi prochain dans une université une allocution sur la Loi sur la protection des renseignements personnels et la personne qui m'a invité m'a demandé d'expliquer à mon auditoire si la loi me semblait

[Text]

Act; i.e., the whole scheme. I responded that it depends on a person's perspective. If you are trying to obtain information about how government works, no, it is not effective. On the other hand, if you are trying to conceal information about how government works, it is a marvellously effective piece of legislation.

In the long run, if any legacy actually comes out of the Gingras case, my personal opinion is that it will be about the power of committees to demand and enforce their right to access information so that they, as MPs, can do their jobs. That is more important than anything in terms of corrections or criminal justice.

Mr. Fee: The chairman has made his place in history and will no doubt take all the credit for the work of this committee in establishing that.

The Chairman: No, I will not take all the credit. Thank you very much. The time is up.

Mr. Rideout: We had before us a fellow by the name of William Adams yesterday morning, who is with the Victims of Crime organization. He came to the meeting as an average Canadian and, in some capacity, with Victims of Crime, but I wondered whether his brief had been vetted through that organization or whether—

Mr. Newark: I don't know.

Mr. Rideout: Did you not know anything about it?

Mr. Newark: No, I have never met him. I'm not sure it was from him, but I received a telephone message from somebody who I was never able to track down. It was somebody who is appearing before the committee, but I am not sure it is him.

Mr. Rideout: So you are not familiar with him.

Mr. Newark: No, sir. The people I know—and they used to be here in Edmonton—are Mr. and Mrs. Rosenfeldt and, actually, Mr. Bears, who is living in my basement.

Mr. Rideout: I wondered where George got to. That's a mistake, getting involved in these charitable organizations.

But this guy had a very clear and concise position and I just wondered whether he was speaking on behalf of your organization or—

Mr. Newark: I don't actually have an organization.

Mr. Rideout: —as associated with Victims of Crime. So he must have been speaking only as an average Canadian.

Mr. Thorkelson: I want to thank you for your brief. It is quite comprehensive and has certainly met large parts of the brief, such as some of my views.

I wanted to ask you about your recommendation that the office of the Correctional Investigator be charged with handling the victims' complaints.

We have heard from other groups that have advocated a survivors' or victims' officer or branch. Do you have any comment on that suggestion? Would that be a good idea? Or do you think it would be a good idea to encompass both positions in that Correctional Service investigative unit? What about the balance between the potential conflict?

[Translation]

efficace, en association avec la Loi sur l'accès à l'information, c'est à dire tout le mécanisme. J'ai répondu que c'était une question de perspective. Si l'on essaye d'obtenir des renseignements sur le fonctionnement du gouvernement, non, cela ne marche pas. D'un autre côté, si l'on essaye de cacher des informations sur le fonctionnement du gouvernement c'est une loi d'une efficacité stupéfiante.

À long terme, si l'affaire Gingras aboutit à quelque chose, je pense personnellement que ce sera à renforcer le pouvoir des comités d'exiger et d'utiliser leur droit d'accès à l'information pour que les députés puissent faire leur travail. C'est plus important que tout le reste pour le système correctionnel et la justice pénale.

M. Fee: Le président s'est taillé une place dans l'histoire et s'attribuera certainement tout le mérite du comité s'il obtient cela.

Le président: Non, je ne m'en attribuerai pas tout le mérite. Merci beaucoup. Votre temps est expiré.

M. Rideout: Nous avons entendu hier matin un certain William Adams, de l'organisation Victims of Crime. Il s'est présenté comme simple Canadien et dans une certaine mesure comme représentant de Victims of Crime, mais je me demandais si son mémoire avait été sanctionné par cette organisation ou si...

M. Newark: Je ne sais pas.

M. Rideout: Vous n'en savez rien?

M. Newark: Non, je ne l'ai jamais rencontré. Je ne sais pas s'il s'agissait de lui, mais j'ai reçu un message téléphonique de quelqu'un que je n'ai jamais pu retracer. Il s'agit de quelqu'un qui comparaisait ici, mais je ne suis pas certain que ce soit lui.

M. Rideout: Donc, vous ne le connaissez pas.

M. Newark: Non. Les gens que je connais, et ils étaient autrefois ici à Edmonton, sont M. et M^{me} Rosenfeldt et, en fait, M. Bears, qui habite dans mon sous-sol.

M. Rideout: Je me demandais où était passé George. C'est une erreur de se mettre à travailler avec ces organisations de charité.

Mais il s'agit de quelqu'un qui avait une position très claire et concise, et je me demandais s'il parlait au nom de votre organisation ou...

M. Newark: Je n'ai pas d'organisation.

M. Rideout: ...en association avec Victims of Crime. Je suppose donc qu'il parlait à titre de simple Canadien.

M. Thorkelson: Je vous remercie de votre mémoire qui est très complet et correspond en grande partie à mon point de vue.

J'aimerais vous poser une question sur votre recommandation de confier au bureau de l'enquêteur correctionnel les plaintes des victimes.

D'autres groupes ont suggéré la création d'un agent ou d'une direction des survivants ou des victimes. Qu'en pensez-vous? Serait-ce une bonne idée? Ou pensez-vous qu'il serait préférable de réunir ces deux activités dans la section des enquêtes du service correctionnel? Que pensez-vous des risques de conflit?

[Texte]

Mr. Newark: Taking up Mr. Blackburn's earlier point, that conflict of the offices is potentially combined. Another job I would also line up to apply for, if it was structured in the right way, is essentially having a clearing centre or advocacy office for victims and victim survivors. I actually assist probably 15 or 20 or so families or people in writing or in dealing with the National Parole Board, just in helping them to explain what they're entitled to, helping them draft a letter, telling them who it should be drafted to, the different dates when somebody could up and knowing to ask the right question to get the right answer.

• 1605

I think there is a tremendous need. I appreciate the times of financial restraint that we operate under, but I think there is a tremendous need for something like a victims' resource centre. I'd be one of the first people to line up to apply for it, and in some sense it might actually save money. We hear about how expensive it is to keep people in jail, and it is, but you also have to appreciate how expensive it is to prosecute people. The Folstons, the Gingras, the repeat offenders, the people who we know from their past behaviour are not good risks—yet we continue to let them loose.

For example, another one was convicted of manslaughter just this week. His name is Fengstad, and he is one of the people on the list I gave the committee two years ago. He was again released early. On three separate occasions he committed offences while on mandatory supervision, then he was again released on mandatory supervision and was just convicted of manslaughter.

It's expensive to prosecute those people, and the ones we actually decide to keep for their full sentence we may not be rehabilitating in that last one-third, but we might be saving somebody's life and saving an awful lot of money and human cost as well. So I think that office, financial restraint in mind, is something that is very necessary. It's long overdue, and in the long run it might save us money instead of costing us money.

Mr. Lee: Mr. Newark, I'd like to pursue a concept referred to earlier. It has to do with the alleged or the relative alleged ignorance of the judicial side. That's a no-fault ignorance because the judge does not necessarily know what CSC or the Parole Board will do. Right now our sentencing regime is divided into three parts of one-third each.

In the second third of a sentence, when an early release might take place, do you think that the public, the judicial side or the police authorities really know who makes the decision on the early release, whether it will be the Parole Board or CSC? Is there a clear picture of who that is at the present time?

Mr. Newark: I have some hesitation about speaking for the courts. Frankly, I wish they'd come here and speak for themselves. I don't think it is that important that they don't know which hat is doing it. What they do know is that it's

[Traduction]

M. Newark: Pour reprendre ce que disait tout à l'heure M. Blackburn, il y a un conflit potentiel. Je suggérerais aussi la création d'un autre poste, si les choses sont correctement structurées, qui serait une sorte de centre d'information ou de conseil aux victimes et aux survivants. J'aide en fait probablement 15 ou 20 familles à écrire à la Commission nationale des libérations conditionnelles. J'explique à ces gens-là leurs droits, je les aide à rédiger une lettre, je leur dis à qui l'adresser, à quelle date ils peuvent contacter quelqu'un et comment poser la bonne question pour avoir la bonne réponse.

Je pense qu'il y a un besoin énorme. Je sais bien que nous sommes en période de restrictions financières, mais je pense que nous avons terriblement besoin d'un genre de centre de ressources pour les victimes. Je serais l'un des premiers candidats à m'y présenter, et d'une certaine façon cela pourrait permettre une économie. On dit sans arrêt que l'incarcération coûte cher, et c'est vrai, mais il faut aussi se rendre compte que cela coûte cher de poursuivre les gens. Pourtant, on continue à remettre en liberté des Folstons, des Gingras, des récidivistes, alors qu'on sait très bien d'après leurs antécédants que c'est une erreur.

Il y en a un autre par exemple qui a été condamné pour homicide involontaire cette semaine. Il s'appelle Fengstad, et c'est un de ceux qui figuraient sur la liste que j'ai donnée au comité il y a deux ans. Lui aussi a été libéré par anticipation. À trois reprises il a commis des infractions alors qu'il était sous surveillance obligatoire, mais on l'a à nouveau relâché sous surveillance obligatoire et il vient d'être condamné pour homicide involontaire.

Les procès de ces gens-là coûtent cher, et si nous décidions de leur faire purger la totalité de leur peine, ils n'auraient sans doute pas plus de chance de se réadapter durant le dernier tiers de cette peine, mais cela nous permettrait peut-être de sauver la vie de quelqu'un et de faire des économies financières et humaines immenses. Je pense donc que ce bureau, même dans un esprit de restrictions financières, s'impose. Il s'impose depuis longtemps, et à long terme il pourrait nous permettre de faire des économies.

M. Lee: Monsieur Newark, j'aimerais revenir sur une notion abordée tout à l'heure. Il s'agit de l'ignorance ou de l'ignorance relative des juges. Ce n'est pas de leur faute, puisqu'ils ne savent pas nécessairement ce que feront le SCC ou la Commission des libérations conditionnelles. Actuellement, les peines sont divisées en trois tiers.

Au cours du second tiers, quand le condamné peut être libéré par anticipation, pensez-vous que le public, les autorités judiciaires ou la police savent vraiment qui prend la décision, si c'est la Commission des libérations conditionnelles ou le SCC? Est-ce clair actuellement?

M. Newark: J'hésite à parler au nom des tribunaux. Franchement, j'aimerais que ces gens-là viennent vous répondre eux-mêmes. À mon avis, le fait qu'ils ne sachent pas qui prend la décision n'a pas tellement d'importance. Ce

[Text]

somebody else. If what you are asking is whether they are aware of the process involved in that decision making, to a certain extent they are. In my opinion, anybody in the system is aware of the fact that it's a one-sided process. I don't necessarily—

Mr. Lee: I ask that question because I've never been entirely clear on that second third of the sentence. You have two categories of offenders incarcerated, those who have been convicted of violent offences and those who have not been. Do you think it would be simpler and more useful if we removed from the institution head all authority for making decisions about early release in that second third for those who were convicted of violent offences? Would it be better to put that in the Parole Board, so that when a violent offender was released, everyone would know that it was the Parole Board and not an institution head who made the decision?

• 1610

Mr. Newark: I had a fascinating discussion with somebody from the Parole Board who made somewhat the same point you are making: that they're the ones to take the blame, but in reality they act on information provided to them by Correctional Service of Canada officials. One of the disturbing things about Gingras was that if we're going to have a National Parole Board, it should be more than a rubber stamp. It should actually be doing something and reviewing material placed before it. Certainty always provides some greater ability or maybe some greater comfort or confidence.

However, these are human beings we're dealing with. The offenders are human beings. The people who run the prisons have a very difficult job. Circumstances arise, if you're talking about institutional Correctional Service of Canada authority, the warden of an institution, where they require pretty quick decisions in some cases—funerals and things like that. I would actually not advocate taking away something like humanitarian; however, I would define humanitarian not to include going out to the West Edmonton Mall, which was the case in Gingras. I would leave that authority with the warden of an institution. I don't envy them their job. I'm sure it's a terribly difficult one, and I think they need some degree of hands-on control.

However, having said all that, I think we are capable of much greater sophistication in how we build into the process of early release the checks and balances along the way. Some of it is in the supply of information I referred to. Some of it is in knowing that if you make a really dumb decision and screw up, there's a good chance that people are going to know who you are and that you made this dumb decision—accountability. I don't know that for the courts or the people who participate—police, prosecutors—it's that big a deal for them that it's the National Parole Board as opposed to Correctional Service of Canada. What is important is the fact that nobody's asking our opinion.

[Translation]

qu'ils savent, c'est que c'est quelqu'un d'autre. Si votre question est de savoir s'ils sont au courant du processus de la décision, oui ils le sont, dans une certaine mesure. À mon avis, tout le monde dans le système se rend compte que la décision est prise d'un seul côté. Je ne suis pas nécessairement . . .

M. Lee: Je vous pose la question car je n'ai jamais eu une idée très précise de ce deuxième tiers de la peine. On incarcère deux types de délinquants, ceux qui sont accusés d'infraction violente et les autres. Pensez-vous qu'il serait plus simple et plus utile de retirer au directeur de l'établissement tout pouvoir de décision sur la libération anticipée au cours de ce second tiers de la peine des accusés condamnés pour infraction violente? Vaudrait-il mieux confier cela à la Commission des libérations conditionnelles, de sorte que quand un délinquant violent serait remis en liberté, tout le monde saurait que la décision a été prise par la Commission des libérations conditionnelles et non par le directeur de l'établissement?

M. Newark: J'ai eu un entretien fascinant avec quelqu'un de la Commission des libérations conditionnelles qui a fait plus ou moins la même remarque que vous: on met la faute sur leur dos, mais en réalité, ils basent leur décision sur des renseignements qu'ils reçoivent des fonctionnaires du Service correctionnel du Canada. Dans le cas de Gingras, je me suis dit que si nous avions une Commission nationale des libérations conditionnelles, elle ne devrait pas se borner à donner des approbations automatiques. En effet, elle devrait agir et examiner les renseignements qui lui sont soumis. La certitude donne toujours plus de compétence ou peut-être plus de tranquillité ou de confiance.

Cependant, ce sont des êtres humains qui sont en cause. Les contrevenants sont des êtres humains. Les autorités carcérales ont un travail très difficile. Pour ce qui est des pouvoirs institutionnels du Service correctionnel du Canada, parfois certaines circonstances se présentent et le directeur de l'établissement doit prendre une décision très rapidement—des funérailles, par exemple, ou des choses semblables. En effet, je ne préconise pas la suppression des privilèges humanitaires, mais je ne crois pas qu'une visite au centre commercial de West Edmonton soit un geste humanitaire, comme c'était le cas pour Gingras. Je confierais ce pouvoir au directeur de l'établissement. Je ne lui envie pas son travail. Je suis certain qu'il est drôlement difficile, et j'estime qu'il a besoin d'une certaine mesure de contrôle direct.

Cependant, tout cela étant dit, je pense que nous pourrions incorporer des freins et contrepois au processus de libération anticipée d'une façon beaucoup plus raffinée. Par exemple, nous pourrions fournir les renseignements dont j'ai parlé. Les intervenants devraient se rendre compte que s'ils prennent une décision idiote et se plantent, les gens vont le savoir—vous voyez, l'obligation de rendre compte. Selon moi, les tribunaux et les intervenants—la police, les procureurs—n'attachent pas une grande importance au fait que ce soit la Commission nationale des libérations conditionnelles qui prend ces décisions et non le Service correctionnel du Canada. Ce qui est important, c'est que personne ne nous demande notre avis.

[Texte]

Mr. Lee: And we don't know who to look to for accountability.

Mr. Newark: The Romulans again.

Mr. Lee: You have two players over on the other side of the wall and you don't know who's making the decisions.

Let me move from there. Sentencing is an item you have a fair bit of experience with.

Mr. Newark: Yes.

Mr. Lee: Would it improve the public perception if the sentencing procedure involved the judge? Let's take a hypothetical three-year sentence. It's an appropriate three-year sentence. When the judge delivers his or her sentence, when it's pronounced, the judge will state that the sentence is a total of three years, two years of which are a detention portion and one year of which is conditional release.

Mr. Newark: Indeterminate sentencing.

Mr. Lee: Well, if you want to call it indeterminate. . . It is determined that the conditional release portion is one year. That way the offender would know, the judge would know, the public would know. There would certainly be a lot better understanding.

Mr. Newark: I don't have a problem with that at all. I put two provisos on it. Number one, behave yourself in prison while you're in there to get the one-third out on the end. Number two, when we have you out there, we make sure we allocate enough resources so that the people trying to supervise these people don't have 800 case files. Some of the hardest-working people I know and have met throughout all of this are parole officers and probation officers. Mr. Fee and I had this discussion a couple of years ago, when I made the point that the cut-backs often come to people who aren't allowed to say there's a danger to the public.

We were at a function in Burlington a little while ago where I tried to make the point to an audience that the protection of society is not simply something for federal MPs. You deal with legislative aspects, but at a municipal level it's a decision we all have to make. How much do we wish to have safety and protection in our communities? How high a priority are we willing to put on that? Then we have to take the money. It has to come from somewhere.

I personally like the idea of community supervision when, number one, it's done for the people it makes sense to do it for and, number two, when it means something. I think the current practice in relation to the Folston example is disgraceful. Again, most Canadians would be appalled to realize that supervision didn't even mean if you are charged with an indictable criminal offence—and he was openly convicted of it, by the way—then it's okay, you can stay out on the street. That's stupid.

[Traduction]

M. Lee: Et nous ne savons pas qui a des comptes à rendre.

M. Newark: Les Romuliens encore une fois.

M. Lee: On est confronté à deux joueurs de l'autre côté du mur, et on ne sait pas qui prend les décisions.

Permettez-moi de continuer. Je crois comprendre que vous connaissez bien la question de la détermination de la peine.

M. Newark: Oui.

M. Lee: Est-ce que le public aurait une meilleure opinion de cette question si le juge jouait un plus grand rôle dans l'imposition de la peine? Prenons comme exemple une peine de trois ans. La peine est appropriée. Au moment de prononcer la sentence, le juge va déclarer que la peine totale est de trois ans, deux ans en prison et un an de liberté sous condition.

M. Newark: L'imposition d'une peine d'une durée indéterminée.

M. Lee: Eh bien, si vous voulez. . . On décide que la mise en liberté conditionnelle est d'un an. De cette façon, le contrevenant le sait, le juge le sait, et le public le sait. Il ne fait aucun doute que les gens comprendraient mieux l'imposition de la peine.

M. Newark: Je ne m'y oppose pas du tout. Mais j'ai deux réserves. D'abord, le délinquant doit se comporter correctement en prison s'il veut être libéré après avoir purgé deux tiers de sa peine. Deuxièmement, une fois que nous l'aurons libéré, nous devrions allouer suffisamment de ressources pour nous assurer que les surveillants des personnes en libération conditionnelle ne soient pas obligés de s'occuper de 800 personnes. Dans tout ce domaine, j'ai connu des agents de liberté conditionnelle et des agents de probation qui travaillent extrêmement fort. M. Fee et moi en avons parlé il y a quelques années, et je lui faisais remarquer que souvent les postes qui sont coupés sont ceux de personnes qui ne sont pas autorisées à dire que le public est en danger.

Il y a quelque temps, nous étions à une réception à Burlington, où j'ai essayé d'expliquer à l'assistance que la protection de la société ne relève pas simplement des députés fédéraux. Vous vous occupez des questions législatives, mais au palier municipal, nous devons tous prendre les décisions qui s'imposent. Quel degré de sécurité et de protection voulons-nous avoir dans nos communautés? Quelle priorité voulons-nous y attacher? Ensuite nous devons chercher les fonds nécessaires. Le financement doit venir de quelque part.

L'idée de la surveillance dans la collectivité me plaît à condition que, premièrement, cette surveillance soit bien ciblée, et deuxièmement, qu'elle ait un sens. À la lumière de l'affaire Fulton, j'estime que la pratique actuelle est honteuse. Encore une fois, la majorité des Canadiens seraient scandalisés de savoir que la surveillance ne signifie même pas que si on est accusé d'un acte criminel—d'ailleurs, on l'a trouvé coupable de l'acte en question—que c'est acceptable, qu'on peut rester en liberté. C'est idiot.

[Text]

[Translation]

• 1615

Mr. Lee: I certainly can't let the occasion go by without thanking you for your submission and recognizing that it is crisp, direct comprehensive and concise. I'm certainly grateful for all the effort you put into this in your private capacity. You lend to those submissions the experience you gained in your other career endeavours. So I sincerely extend my gratitude to you for that.

Mr. Newark: Thank you very much.

M. Tétreault (Laval-Centre): J'ai un commentaire à faire, monsieur le président.

J'ai été profondément impressionné par notre présentation.

M. Newark: Merci.

M. Tétreault: Cette présentation m'incite à lire avec attention, de la première à la dernière ligne, l'analyse que vous faites du projet de loi C-36. Elle m'incite également à étudier en profondeur la portée de cette analyse. Soyez certain que je vais en tenir compte dans mes recommandations au Comité.

Le but premier de ce projet de loi est de protéger la société. C'est le critère prépondérant. Tout le long du projet de loi, on parle aussi de la protection des droits du délinquant. La grande oubliée, c'est la victime. Vous avez parlé de l'attention qu'on devrait accorder à la protection des droits de la victime. Je vais étudier cela avec attention. Je vous remercie de Notre excellent travail.

J'aimerais faire une autre remarque, monsieur le président, pour le Comité. Vous faites mention de l'article 109. Dans les notes explicatives sur l'article 109, on dit en anglais:

Prohibition orders re vehicles, etc.

On ne retrouve pas le même texte en français. Je ne sais pas si le texte anglais est plus limitatif que le texte français. Je ne sais pas si c'est parce qu'en français, la définition est différente, mais je ne vois pas dans l'explication française la même limitation qu'en anglais. Je fais cette remarque pour le Comité également. En anglais, on a:

Prohibition orders re vehicles, etc.

En français, c'est:

Annulation ou modification d'une ordonnance

Je vous signale qu'il y a une différence et qu'il faudrait peut-être passer la remarque. Je sais que cela ne fait pas partie du texte, mais j'aimerais avoir une explication.

• 1620

M. Newark: Les paragraphes 259(1) et (2) du

Criminal Code of Canada are, in fact, about driving prohibitions for motor vehicles. I don't know what the explanatory notes say, but that's what the law says. It's about motor vehicles.

Encore une fois merci pour Notre remarque.

M. Lee: Je me dois de saisir l'occasion de vous remercier de votre mémoire, que je trouve tranchant, direct, détaillé et concis. Je suis très reconnaissant de tout le travail que vous y avez consacré à titre personnel. Vos positions sont le fruit de l'expérience que vous avez acquise dans vos occupations antérieures. Je tiens donc à vous faire part de ma reconnaissance la plus profonde.

M. Newark: Merci beaucoup.

Mr. Tétreault (Laval-Centre): Mr. Chairman, I have one comment to make.

I was very much impressed by your presentation.

Mr. Newark: Thank you.

Mr. Tétreault: This presentation has convinced me to carefully read your analysis of Bill C-36, from beginning to end. It also leads me to believe that I should carefully study the full implications of this analysis. Rest assured that I will take your analysis into account when I make my recommendations to the committee.

The most important goal of this Bill is to protect society. That is the paramount consideration. Protecting the offender's rights is also mentioned throughout the Bill. But the glaring omission is the victim. You said that we have to pay attention to protecting the victim's rights. I will study this point carefully. Thank you very much for your excellent work.

Mr. Chairman, I would like to make one another point for the committee's benefit. You refer to section 109 of the Bill. The English version of the explanatory notes for section 109 reads:

Prohibition orders re vehicles, etc.

The French version reads differently. I do not know whether the English version is more restrictive than the French version. I do not know if it because the French definition is different, but I do not think that the French explanatory note is as restrictive as the English. I am making this point for the committee as well. The English version reads:

Prohibition orders re vehicles, etc.

And the French version reads:

Annulation ou modification d'une ordonnance.

I would like to point out that there is a difference here, and that perhaps we should pass this on. I know that the explanatory notes are not part of the legislation itself, but I would like to have an explanation for this.

Mr. Newark: Subsections 259(1) and (2) of . . .

Le Code criminel du Canada comporte des dispositions, effectivement, qui interdisent la conduite d'un véhicule automobile dans certaines circonstances. J'ignore ce que disent les notes explicatives, mais voilà ce que dit la loi. Il s'agit des véhicules à automobiles.

Once again, thank you for making that point.

[Texte]

Mr. Tétreault: In French, that's not the indication.

The Chairman: Thank you very much for pointing that out. In the interests of time, since we're running late and have many people, I will endorse Mr. Lee's thanks to you, sir.

Mr. Newark: Thank you very much.

The Chairman: We'll have a five-minute break. Mr. Voogd will please come to the table.

• 1621

• 1629

The Chairman: We're resuming this meeting. Mr. Voogd, you've been most patient. Will you be patient for a couple of minutes more, sir. We have a short discussion among members.

This committee as a whole will work as a steering committee. What are our thoughts, from anyone who is interested, on media going with us tomorrow to the Edmonton Institution?

Mr. Wappel: Mr. Chairman, from my perspective, I think it would be inappropriate. I would prefer to go there privately to meet with the inmates and prison officials without the media, without worrying about tape recorders, television cameras, security or any problems with security. I do not want to see it degenerate into a show. I think we are there to find out some things, to learn some things, to hear directly from the inmates and the officials, and I do not think that would be best served if the media were there.

• 1630

The Chairman: Are you speaking for...?

Mr. Wappel: I speak only for myself in open committee.

Mr. Blackburn: Mr. Chairman, I agree with Mr. Wappel but I want to add one more argument. My experience is that one of the main reasons the electronic media want in is not necessarily to do a story—although they probably will want to on that specific event—but they want it as part of their library footage for all subsequent incidents, problems or events that may occur in that institution. You can rest assured that they will not be taking our mug shots all the time, they will be taking as many pictures of the inside of that institution as they possible can.

Mr. Lee: I want to make a distinction between the live media and the print media. I do not have any objection to being accompanied by print media, but with the live media, however, as soon as they arrive the event becomes a show. You never know what will be on the screen later on, and we are all compelled to act out for the balance of the day with the cameras there. In my view, the print media have a broader perspective on the issue and it would be useful for the community to have a good print media review of the event.

However, I am not going to push it aggressively. That is my view.

[Traduction]

M. Tétreault: La note française ne dit pas cela.

Le président: Merci d'avoir souligné la chose. Pour gagner du temps—car nous sommes en retard et plusieurs personnes doivent comparaître—j'aimerais me joindre à M. Lee pour vous remercier, monsieur.

M. Newark: Merci beaucoup.

Le président: Nous allons faire une pause de cinq minutes. Monsieur Voogd, veuillez prendre place à la table.

Le président: La séance reprend. Monsieur Voogd, vous avez été très patient. Pourriez-vous patienter encore pendant quelques instants? Les députés ont à discuter brièvement entre eux.

Le comité plénier va faire office de comité de direction. Que pensez-vous d'emmener les journalistes avec nous demain à l'établissement à sécurité maximale d'Edmonton ouest?

M. Wappel: Monsieur le président, je crois qu'il ne serait pas opportun de les emmener. Je préférerais que nous y allions seuls pour rencontrer les détenus et les responsables du pénitencier sans médias, sans avoir à nous inquiéter des magnétophones, des caméras ou des problèmes de sécurité. Je ne veux pas que la visite dégénère en spectacle. À mon avis, nous y allons pour apprendre des choses, pour écouter les détenus et les responsables, et je ne pense que la présence des médias nous y aiderait.

Le président: Vous parlez au nom de...?

M. Wappel: En réunion publique, je parle uniquement en mon nom personnel.

M. Blackburn: Je suis d'accord avec M. Wappel, monsieur le président, mais je tiens à ajouter une chose. D'après mon expérience, l'une des raisons principales pour lesquelles les médias électroniques veulent y être—même s'ils voudront sûrement présenter un reportage sur la visite—c'est pour avoir des images d'archives qu'ils pourront utiliser en cas d'incident futur dans cet établissement. Nous savons très bien qu'ils ne vont pas nous suivre tout le temps. Ils vont tourner autant que possible à l'intérieur de l'établissement.

M. Lee: Je tiens à faire une distinction entre les journalistes de la presse électronique et ceux de la presse écrite. Je n'ai rien contre le fait d'être accompagné par la presse écrite, mais avec la télévision, cela vire immédiatement au spectacle. On ne sait jamais ce qui sera présenté au petit écran plus tard, et nous sommes tous obligés à jouer la comédie tant que les caméras seront présentes. À mon avis, les journalistes de la presse écrite ont un point de vue plus large, et il serait utile d'avoir un bon article sur notre visite dans la presse écrite.

Mais je n'y tiens pas mordicus. C'est mon avis.

[Text]

Mr. Thorkelson: I concur with Mr. Lee. The reason this issue is before us is that we have had one and only one request from a print media reporter.

Mr. Rideout: We are being half pregnant, Mr. Chairman. We should either have all of the media in or all of it out. We cannot start segregating and checking.

Mr. Thorkelson: None of them has made a request except the one print reporter.

The Chairman: I am sorry to be cutting into Mr. Voogd's time, but having heard somewhat of a consensus. . . Mr. Wappel, Mr. Blackburn and Mr. Tétreault believe it is not in the best interests of the investigation of this committee to have the media there, but I have a couple of people who want one person there and I have Mr. Rideout who says that if we bar anyone, we should bar them all.

Mr. Rideout: Or let them all in.

The Chairman: Yes, or let them all in. And you have no problem either way?

Mr. Rideout: None.

The Chairman: Is it up to me to make a decision?

Mr. Fee: I don't want to turn it into a circus. Initially I agreed that there was no problem with the print media coming in. I think it would detract from what we are trying to do to have a bunch of cameras following us around, but I think the principle of all or none should really hold.

The Chairman: In that case, the chairman rules that we will be proceeding to the Edmonton Institution tomorrow without benefit of the media of any type and we will meet with them afterwards if necessary.

• 1635

I apologize once again, Mr. Voogd, for the delay. Mr. Voogd is from the Mennonite Central Committee, Alberta Chapter. Do you have an opening statement you wish to make about Bill C-36, sir?

Mr. Harvey Voogd (M2/W2 Alberta Prisoner Visitation and Family Support Program, Mennonite Central Committee, Alberta Chapter): With the committee's indulgence, I will just highlight the brief. I should point out that I am not chair of the Mennonite Central Committee of Alberta. I am with M2/W2 Alberta Prisoner Visitation and Family Support program, which is a program of MCC Alberta.

The Chairman: How did we get the wrong information? Are you not with the Mennonite Central Committee?

Mr. Voogd: No, the M2/W2 program is the program of the Mennonite Central Committee of Alberta but I am not the chair of MCC Alberta.

For your information, as the the name suggests, M2W2 works with prisoners. We do prisoner visitation and we work with the families of prisoners. We have also worked with victims and offenders in face-to-face mediation at the John

[Translation]

M. Thorkelson: Je suis d'accord avec M. Lee. Si on discute de cette question, c'est parce qu'on a reçu une seule demande d'un journaliste de la presse écrite.

M. Rideout: Il faut trancher, monsieur le président. Il faut soit permettre à tous les journalistes d'être présents, soit les exclure tous. Nous ne pouvons pas faire de la ségrégation.

M. Thorkelson: Il n'y a qu'un journaliste de la presse écrite qui ait fait la demande.

Le président: Je m'excuse d'empiéter sur le temps de M. Voogd, mais étant donné qu'il y a un consensus qui se dégage. . . M. Wappel, M. Blackburn et M. Tétreault estiment que la présence des journalistes ne facilitera pas le travail du comité. Cependant, il y a quelques personnes qui veulent qu'un journaliste soit présent. Et il y a M. Rideout qui dit que si nous excluons certains journalistes, il faut les exclure tous.

M. Rideout: Ou bien permettre à tous de nous accompagner.

Le président: Oui. Et vous n'avez pas d'objection dans l'un ou l'autre cas?

M. Rideout: Aucune.

Le président: C'est à moi de prendre la décision?

M. Fee: Je ne veux pas que la visite dégénère en cirque. Au début j'ai dit que je ne m'opposais pas à la présence des journalistes de la presse écrite. Cependant, je pense que la présence de beaucoup de caméras nous empêcherait d'accomplir notre tâche. D'un autre côté, je pense que la même règle devrait s'appliquer à tous les journalistes.

Le président: Dans ce cas, le président décide que nous allons nous rendre à l'établissement de sécurité maximum d'Edmonton ouest demain sans aucun journaliste. Si nécessaire, nous rencontrerons les journalistes après notre visite.

Je m'excuse à nouveau du retard, monsieur Voogd. M. Voogd représente le Comité central mennonite, section Alberta. Avez-vous des remarques liminaires à faire au sujet du projet de loi C-36, monsieur?

M. Harvey Voogd (M2/W2 Alberta Prisoner Visitation and Family Support Program, Comité central mennonite, section Alberta): Avec la permission du comité, je vais me contenter de parler des faits saillants du mémoire. Je devrais signaler que je ne suis pas le président du Comité central mennonite de l'Alberta. Je travaille pour le M2/W2 Alberta Prisoner Visitation Family Support Program, qui est un programme du CCM de l'Alberta.

Le président: Comment se fait-il qu'on a eu de mauvais renseignements? Vous appartenez pas au Comité central mennonite?

M. Voogd: Non, il s'agit d'un programme du Comité central mennonite de l'Alberta, mais je n'en suis pas le président.

Pour votre gouverne, comme le nom l'indique, notre programme s'adresse aux détenus. Nous leur rendons visite et nous travaillons auprès de leur famille. Nous avons également travaillé avec les victimes et les délinquants lors

[Texte]

Howard institution. Where we come from, our understanding of justice is a restorative rather than a retributive approach, and we believe crime is harm done to people and that justice means addressing this harm.

We believe crime must be understood as an offence against the person, not against the state, and that imprisonment as the accepted form of punishment for offenders in our society does little or nothing to instil a sense of responsibility on the part of the offender for his or her actions.

The ultimate goal of justice is to restore victims, the community and the offender to their full potential. This requires a refocusing on the reparation of damage and harm caused by the criminal act. It cannot be accomplished by focusing primarily on the act of the crime itself, nor on the punishment due to the offender.

Our concern with Bill C-36 is that it seems to entrench a retributive model of justice. We believe the impact will be that more people will serve longer sentences and there still will be no significant attempt to address basic issues of victimization and the causes of criminal behaviour.

So I want to expand this issue of concern by looking at three specific points. One is the role of victims. Bill C-36 will not change significantly the role of victim. The focus of the bill continues to be on the offender and his and her punishment, and this suggests the primary needs of victims are for revenge and retribution. In our experience that is not the case.

Victims have a broad range of concerns, and their grieving, pain, fear and loss need to be acknowledged and addressed. It is not sufficient to simply allow victims a say in the sentencing and parole process. This bill gives victims the role, albeit superficial, in determining the degree of punishment.

Secondly, I want to address the reliance on incarcerations. I addressed a comment earlier that in our experience prisons don't really hold prisoners responsible for their actions. Prisons also represent a great myth. This myth is that they protect society. The truth is that the vast majority of prisoners will one day return to the society that once rejected them. They face a very difficult challenge in seeking to reintegrate to a society that once rejected them. They are not being equipped in prison to deal with further rejection and with a disadvantaged position they will be in following their release. Rather, prison contributes directly to their alienation and increases the risk of further offences. We have concerns about a move toward a greater reliance on incarceration, even if it is only for those categorized as violent offenders.

Third, in relation to alternatives and intermediate sanctions, incarceration as a primary measure in responding to criminal behaviour has proven to be ineffective. It does not effectively meet the needs of either the offender or the victim. We think the community needs to be empowered in dealing with and responding to crime. Particularly, the community needs to be entrusted with a much greater and more direct role in responding to this issue of crime. Here

[Traduction]

des séances de médiation de la Société John Howard. Nos traditions nous amènent à voir la justice comme une réadaptation plutôt qu'un châtement, et nous estimons que le crime est un préjudice causé à quelqu'un, et que la justice a pour mission de réparer ce préjudice.

À notre avis, il faut voir l'acte criminel comme une atteinte à la personne, plutôt qu'à l'État, et que l'emprisonnement, châtement en usage dans notre société, est peu à même de donner au délinquant un sens de responsabilité vis-à-vis de ses actes, voire pas du tout.

Le but ultime de la justice est de remettre en l'état le plus normal possible la victime, la communauté et le délinquant. Il faut pour cela accorder une nouvelle importance aux préjudices causés par l'acte criminel. On ne peut pas y arriver en n'insistant que sur l'acte criminel ou le châtement du délinquant.

Ce qui nous inquiète dans le projet de loi C-36, c'est qu'il semble consacrer un modèle de justice fondé sur le châtement. Nous estimons que le résultat sera des peines plus longues pour un plus grand nombre de détenus qu'on n'essaiera toujours pas de s'attaquer aux problèmes de base des victimes, ni aux causes de la criminalité.

J'aimerais parler de trois points précis. D'abord, le rôle de la victime. Le projet de loi C-36 ne va pas modifier sensiblement le rôle de la victime. L'optique du projet de loi continue d'être le délinquant et son châtement. Cela laisse entendre que la victime éprouve surtout le besoin de se venger et de châtier. Or, notre expérience nous apprend que ce n'est pas le cas.

Quantité de choses préoccupent la victime: chagrin, peine, peur, vide. Il faut s'occuper de tout cela. Il ne suffit pas de lui laisser voix au chapitre dans la détermination de la peine et la libération conditionnelle. Le projet de loi lui donne un rôle, mais un rôle superficiel, dans la détermination du châtement.

Deuxièmement, je veux parler du recours à l'incarcération. Comme je l'ai déjà dit, selon notre expérience, les prisonniers ne sont pas vraiment tenus responsables de leurs actes en prison. La prison, c'est aussi un grand mythe, celui qui veut qu'elle protège la société. En réalité, la vaste majorité des prisonniers vont un jour se trouver dans la société qui les a rejetés. Ils ont beaucoup de mal à réintégrer la société qui les a bannis. En prison, ils n'apprennent pas à faire face au rejet ou à la situation difficile qui les attendent après leur libération. Au contraire, la prison contribue directement à leur désaffection et accroît le risque de récidive. Le recours accru à l'incarcération nous préoccupe, même si cela ne s'applique qu'à ceux qu'on qualifie de délinquants violents.

Troisièmement, par rapport aux solutions de rechange et aux punitions intermédiaires, l'incarcération comme action privilégiée à la criminalité s'est avérée inefficace. Elle ne répond efficacement ni aux besoins du délinquant ni à ceux de la victime. À notre avis, il faut donner à la collectivité la capacité de réagir à la criminalité. En particulier, il faut confier à la communauté un rôle beaucoup plus important et direct face au problème de la criminalité. Je parle de la

[Text]

I'm talking about community mediation, face-to-face mediation, which we have attempted in Drumheller, victim-offender reconciliation programs, those sorts of directions.

• 1640

We are concerned that Bill C-36 categorically calls for longer periods of incarceration for a predetermined set of offenders without taking into consideration other factors that may affect change in the offender. The assumption is that the longer periods of incarceration will result in greater protection for the community and greater potential for change in the offender. The core of our program is the belief that offenders can change.

Just to wrap up, we are saddened by the perpetuation of the myth that prisons and incarceration represent an effective response to crime and violence. Our experience shows that this is not true. It is our belief that hope lies in the development of alternative measures based on an understanding of crime as harm done to people, and justice as a reparation of this harm. Offenders must be held accountable for their actions. Victims deserve to have their needs addressed. Prison does neither.

That's our key point. Bill C-36 does not effectively address the needs of victims. We don't believe longer incarceration serves a long-term value to society. Alternative measures, intermediate sanctions—we need to put our focus those areas. Thank you, that's all I have.

Le vice-président: Questions et commentaires? Monsieur Rideout, non? monsieur Lee?

M. Lee: Merci, monsieur le président.

You have suggested that conviction and incarceration do not have any impact on crime and violence. I will accept that for purposes of discussion. I may not have quoted you specifically, but that was the thrust of your remarks.

I want you to go back a half-step—a whole step. In fact, I want you to go to a society where moral codes may not exist. The Ten Commandments aren't there, the Islamic Koran is not there. All we have are state laws that indicate what people may not do. That would include such things as are now in our Criminal Code. What you have is people who will break those laws. Some of these offences are more serious than others. You have common assaults and you have killings.

I want to ask you whether you believe sentencing has a role to play for society in dealing with those two extremes, the assault and the killing, before you get to the other side of the wall, which is the area where you work, the other side of the wall.

Mr. Voogd: No, I really believe that at the point when a crime happens, when the offender is identified, victims also need to be involved in determining what happens to that offender.

I will share very briefly an experience I had. In the fall of 1984, I began to visit a fellow in the remand centre in Edmonton. He was arrested on a murder charge. He eventually went to trial and was convicted of second-degree murder. I am still visiting him eight years later.

[Translation]

médiation communautaire, c'est-à-dire de la médiation directe, celle que nous avons mise à l'essai à Drumheller, les programmes de réconciliation entre la victime et le délinquant, ce genre de choses.

Nous estimons que, dans le projet de loi C-36, on préconise catégoriquement des peines de prison plus longues pour un type de délinquant défini d'avance, sans tenir compte d'autres facteurs qui pourraient l'amener à changer. On suppose qu'en allongeant la période d'incarcération, on protégera mieux la collectivité et on donnera au délinquant de meilleures chances de se réformer. Dans notre programme, nous tenons pour acquis que le délinquant peut changer.

Pour terminer, nous sommes déçus que l'on veuille perpétuer le mythe selon lequel les prisons et l'incarcération constituent un moyen efficace de combattre le crime et la violence. D'après notre expérience, tel n'est pas le cas. Nous croyons que l'espoir réside dans la recherche de solutions de rechange fondées sur la définition du crime comme préjudice causé à la personne, et de la justice comme réparation de ce préjudice. Le contrevenant doit répondre de ses actes. La victime mérite qu'on réponde à ses besoins. La prison ne permet d'atteindre ni l'un ni l'autre de ces objectifs.

Voilà donc ce que nous pensons. Le projet de loi C-36 ne permet pas de répondre efficacement aux besoins de la victime. À long terme, les peines de prison plus lourdes ne profitent pas à la société. Il faut privilégier les solutions de rechange et les sanctions intermédiaires. C'est tout ce que j'avais à dire. Merci.

The Vice-Chairman: Questions? Comments? Mr. Rideout? Mr. Lee?

Mr. Lee: Thank you Mr. Chairman.

Vous avez dit que la condamnation et l'incarcération n'ont pas d'incidence sur la criminalité et la violence. Supposons que cela soit vrai. Je n'ai peut-être pas repris intégralement vos propos, mais c'est à peu près ce que vous avez dit.

Revenons un peu en arrière. Imaginez un peu une société où il n'existe pas de code moral. Les dix commandements n'existent pas, le Coran non plus. Il n'y a que le droit positif qui impose des proscriptions, semblables aux dispositions du Code criminel. Il y a des gens qui enfreignent les lois. Certaines de ces infractions sont plus graves que d'autres. Certains commettent des voies de fait simples et d'autres des meurtres.

Ma question est la suivante. À votre avis, l'imposition d'une peine est-elle un moyen de faire face à ces deux extrêmes, c'est-à-dire les voies de fait et le meurtre, avant que l'on ne se retrouve de l'autre côté du mur, c'est-à-dire le domaine qui vous intéresse?

M. Voogd: Non. Je crois sincèrement que quand un crime est commis, à partir du moment où on trouve le coupable, la victime doit aussi contribuer à décider du sort du délinquant.

Je vais vous raconter brièvement une expérience personnelle. En automne 1984, j'ai commencé à rendre visite à un type au centre de détention d'Edmonton. Il avait été arrêté pour meurtre. Plus tard, il a été jugé et reconnu coupable de meurtre au deuxième degré. Huit ans plus tard, je continue à lui rendre visite.

[Texte]

On the last day of his trial, it was low-key, not sensational, and very few people were in the courtroom. I and another guy got together once the jury left; they took about five hours. It turns out that the other fellow was a brother of the victim. He had just learned the night before that the trial was occurring. He rushed up to Edmonton to see what was happening. He's meeting with a friend of the murderer.

That man shared his grief and his pain with me for five hours that afternoon. His basic question was why it happened. He wanted to talk to the offender, to find out why he murdered his brother. He wanted to hear that story and for him to hear his story of the pain it caused his family, his children, etc.

I sat there hearing all that. I was wondering to myself why my friend wasn't hearing that. But this guy was not important to the trial because he was not a witness, so there was no interaction.

• 1645

Shortly afterwards my friend was sent to the Edmonton institution. I was working for M2/W2 at that time, so I had access to the institution all the time. He was incarcerated and, shortly afterwards, started feeling sorry for himself about being in jail and about life being so difficult. I was sitting there in the court, asking myself what was going on.

The victim's brother was not being addressed at all by our system. The offender was in jail and was thinking what a bad state he was in, what a terrible place he was in, and what a bad life he had. There was no sense of the relationship between the act and his responsibility. He was doing life-10 in jail, but had no personal sense of his own responsibility. I think that fact and the sentencing need to be addressed.

Mr. Lee: Okay, but you are still on the other side of the wall. I want you to go back to the other side.

How does society distinguish between a punch in the mouth and a bullet in the brain when it comes to showing society what is right and wrong, if not through sentencing? In other words, if we are not going to have a differential between a six-month sentence or no sentence and a life or 20-year sentence, and if we do not have that scale, how does society reflect its value or sanction with respect to the offences committed? Do you not see a role for sentencing in that regard?

Mr. Voogd: Obviously, the state and society have a role when a crime occurs, but the primary actors are the victims and the victims' families and the offender.

If a crime has broken something, it is in our community. Let us say there is still water and suddenly the stillness is broken. What we want is still water again. The primary actors involved in restoring that state of stillness would be the victim and the offender. That is what needs to be addressed. At this point that situation does not seem to happen much, and that is where victims are particularly left out.

I may not be addressing your question. Perhaps I am misunderstanding it.

Mr. Lee: No, I do not think you have addressed my question, but you have certainly made a noble effort to do so. I am trying to get you to address the problem society has before the individual is convicted and sentenced. You are, in

[Traduction]

Le dernier jour de son procès, tout était très calme et il y avait très peu de gens dans la salle. Après le départ du jury, qui a délibéré pendant près de cinq heures, j'ai rencontré un autre spectateur. Je me suis rendu compte qu'il était le frère de la victime. Ce n'est que la veille qu'il avait appris que le procès allait avoir lieu. Il s'est précipité à Edmonton pour voir ce qui se passait. Et il a rencontré un ami du meurtrier.

Cet après-midi là, pendant cinq heures, cet homme m'a confié son chagrin et sa douleur. La grande question pour lui, c'était: pourquoi? Il voulait parler au meurtrier, lui demander pourquoi il avait tué son autre frère. Il voulait que le meurtrier le lui dise, et qu'il sache quel chagrin il avait causé à sa famille, ses enfants, etc.

J'étais assis là, et je l'écoutais. Je regrettais que mon ami ne soit pas là pour entendre tout cela. Mais il ne comptait pas dans le procès; il n'était pas un témoin.

Peu après, mon ami a été envoyé à la prison d'Edmonton. Je travaillais pour M2/W2 à l'époque et j'avais accès au pénitencier en tout temps. Peu de temps après son incarcération il a commencé à s'apitoyer sur lui-même et à trouver que la vie était très difficile. Au tribunal, je me demandais ce qui se passait.

Notre système judiciaire ne s'occupait pas du tout du frère de la victime. Le coupable était en prison et se morfondait sur son sort, sans aucun sentiment de responsabilité face à l'acte qu'il avait commis. Il était écroué pour 10 ans au minimum, mais ne mettait pas en question sa responsabilité. Je crois qu'il faudrait étudier cet aspect de la question aussi bien que la peine.

M. Lee: Très bien, mais vous êtes toujours de l'autre côté du mur, j'aimerais que vous changiez de côté.

Comment peut-on faire comprendre ce qui est bien ou mal, la différence entre un coup de poing dans la figure et une balle dans le crâne, si ce n'est en établissant des peines différentes? Si l'on ne distingue pas une peine de six mois d'une peine de 20 ans de prison, s'il n'existe pas d'échelle en la matière, comment la société pourra-t-elle faire respecter les valeurs qu'elle tient à véhiculer? Quel est le rôle de la peine?

M. Voogd: L'État et la société ont certainement un rôle à jouer quand un crime est commis, mais les acteurs principaux sont d'un côté la victime et sa famille et de l'autre le délinquant.

C'est la société qui souffre quand un crime est commis. C'est comme la surface d'un lac qui est brisée. Ce qu'on veut, c'est rétablir le calme. Ça n'est possible qu'avec la participation de la victime et du délinquant. C'est cela qu'il faut étudier. Or, ce n'est pas ce que l'on fait à l'heure actuelle, et c'est pour cela que les victimes sont perdantes.

Je ne réponds peut-être pas à votre question parce que je ne la comprends peut-être pas très bien.

M. Lee: Non, je ne crois pas que vous y avez répondu, mais vous avez fait un vaillant effort. J'aimerais que vous réfléchissiez aux problèmes auxquels est confrontée la société avant que le délinquant ne soit condamné et ne reçoive sa

[Text]

a sense, suggesting to me that it does not matter whether a person receives a six-month sentence or a 10-year sentence. It would perhaps be okay with you if the courts simply told the offender he has done a bad thing, then asked him and the victim to please reconcile the matter for society and themselves and make the waters peaceful and still again. That is your focus.

But before you get there, how do you and I signal to everyone else out there that it is rather a bad thing to kill somebody? Even more serious than just punching somebody in the mouth.

Mr. Voogd: I am not convinced that life-10, life-15, or life-20, which are various degrees of seriousness of sentencing, are indications that the crime is more serious or less serious.

Mr. Wappel: What is an indication?

Mr. Voogd: We have a moral code that says that murder is wrong. Nobody disputes that fact.

Mr. Lee: I asked you not to deal with a moral code but to work with the Criminal Code, which happens to say it is wrong to assault and to kill. If you do not vary the sentencing and do not permit society to appropriately label or sanction the various degrees of evil—

Mr. Voogd: Yes, I am not disputing that premise. I would agree.

Mr. Lee: Having done so—I am sorry to prolong this discussion—and having decided that we will attach differing degrees of sanction to the offence, how do we then bring that decision through to the other side of the wall?

You are suggesting that once you reach the other side of the wall, it does not matter whether the sentence is one month or 10 years. We should just reconcile the matter and make the waters peaceful again. I am saying that in doing so, you have not given any recognition to the element of what is sometimes called the denunciation factor, which is a very important part of sentencing. Would you agree?

Mr. Voogd: Denunciation is a part of sentencing, yes. The fact that the crime or offence is identified and is held to be unacceptable is denunciation, yes. All victims I've met who have been involved and have had an opportunity to meet their offenders have demanded at least an apology. That's the bottom line, as well as a whole bunch of other things that are appropriate. Yes, there's denunciation, saying that it was wrong and that he accepts his guilt.

• 1650

Mr. Lee: I thank you very much.

Mr. Blackburn: I agree with the general thrust of your paper in that we should put the emphasis on restorative rather than retributive as an approach to incarceration. Perhaps incarceration and restorative are in opposition to one another.

I probably can't think of a worse place, for at least a certain percentage of the prison population, to try to heal and restore themselves, perhaps the first time in their lives to learn how to live a decent, law-abiding, non-violent lifestyle. Most of the violent criminals who end up in our federal penitentiaries come from a violent background. It's true that prison is probably the last place they should be in terms of healing and restoring and learning how to live a non-violent life.

[Translation]

peine. Vous me dites en fait que peu importe la longueur de la peine, qu'elle soit de six mois ou de dix ans. Ce que vous voulez, c'est que les tribunaux disent aux délinquants qu'ils ont commis une faute et puis qu'ils lui demandent à lui et à la victime de faire en sorte que l'eau du lac redevienne étale. C'est comme cela que vous voyez les choses.

Cependant, avant d'en arriver là, comment peut-on faire comprendre à la société qu'il est interdit de tuer? Comment faire comprendre que dans ce cas il ne s'agit pas simplement d'un simple coup de poing dans la figure.

M. Voogd: Je ne suis pas sûr qu'une peine de 10, 15 ou 20 ans de prison au minimum reflète la gravité du crime.

M. Wappel: Et qu'est-ce qui pourrait le refléter?

M. Voogd: Notre code moral nous dit que commettre un meurtre, c'est mal. Tout le monde est d'accord avec cela.

M. Lee: Je ne vous demande pas de parler du code moral, mais du Code criminel, qui proscrit les voies de fait et le meurtre. Si la peine est la même dans les deux cas, si la société ne peut pas établir différents degrés. . .

M. Voogd: Je suis d'accord avec vous, je ne mets certainement pas en doute cette prémisse.

M. Lee: Très bien. Je regrette de prolonger la discussion. Si l'on est d'accord pour établir différentes peines, proportionnelles au délit, comment pouvons-nous nous assurer que cela aura un effet derrière les murs de la prison?

Vous semblez dire qu'en prison, peu importe si la peine est d'un mois ou de dix ans. Il suffirait de réparer les choses, refaire la surface du lac. Personnellement j'estime qu'en procédant de la sorte, vous ne tenez pas compte de ce que l'on appelle parfois la réprobation, qui est un élément important de la peine. N'êtes-vous pas d'accord?

M. Voogd: La réprobation fait effectivement partie de la peine. Le crime ou le délit jugé inacceptable est une réprobation, oui. Toutes les victimes que j'ai connues, qui ont participé au programme, et qui ont pu rencontrer leur agresseur ont demandé au moins des excuses. C'est le minimum, à quoi viennent se greffer toutes sortes d'éléments pertinents. Oui, on lui demande aussi de réprouver son crime, d'accepter que c'était mal et d'accepter sa culpabilité.

M. Lee: Je vous remercie beaucoup.

M. Blackburn: Je suis d'accord avec les grandes lignes de votre document. Il faut en effet insister sur l'aspect réadaptation de l'incarcération, plutôt que sur l'aspect châiment. Il y a peut-être une opposition entre incarceration et réadaptation.

Pour une partie au moins de la population carcérale, il n'y a sans doute pas le pire endroit que la prison pour essayer de se réadapter et de s'amender: apprendre à vivre décemment, dans le respect des lois et sans violence. La plupart des auteurs d'infractions commises avec violence dans nos pénitenciers fédéraux viennent eux-mêmes d'un milieu violent. La prison est probablement le dernier endroit au monde où réapprendre à vivre sans violence.

[Texte]

In saying that, as we all know, this bill doesn't address the causes of crime. That's another vast field that we always mention as a footnote and then forget about and go on to the technicalities of a bill such as Bill C-36. But it is poverty, it is violence in the home, it is sexual abuse at a young age, etc., that leads most of our worst criminals into a life of crime.

At this point, at least, what bothers me is how we use the restorative or healing or rehabilitation approach to cases that we've heard from. Maybe you were not in the room when Mr. Newark was here. He talked about those who reoffend or recommit a crime, not after the expiry of sentence but when they're out on early release. It's not once or twice but a half-dozen times. How do we try to rehabilitate them or restore them or heal them if they have that cycle of behaviour?

Mr. Voogd: I'm not saying that there is no need for any prisons.

Mr. Blackburn: I'm not saying that either. I don't like them, but I see the reality here.

Mr. Voogd: Certainly in other jurisdictions. . . I don't know if you know about the Genesee County model in the state of New York, where in their sentencing—and this is talking about the sentencing side—they have done a victim-offender reconciliation approach in homicide cases.

In terms of the repeat offender, yes, most offenders are repeat offenders. Very few people in prison are on their first time.

Mr. Blackburn: Certainly at the federal jails.

Mr. Voogd: Yes, certainly at the federal level. Everybody's been convicted many times.

Mr. Blackburn: Except murder two.

Mr. Voogd: Yes, you're right. The repeat scenario—I guess there's the danger to society; I don't know how you judge that. But in terms of each individual offence, the goal would be to make things right between the offender and whoever was the victim. I think that's what we'd be driving at. For those who are psychopaths—

Mr. Blackburn: I'm sorry to interrupt, but here we're dealing with a mental illness. To treat mental illness, again, a prison is the last place where you should try to heal a person. Yet what alternatives do we have?

In Holland, for example, those who are deemed mentally ill are removed from prisons. They're treated in hospitals in a hospital setting. But we haven't yet reached that stage in this country.

Mr. Voogd: I guess our general thrust is that victims need to be more involved. We're talking about sentencing, but also in terms of when offenders are coming out. The vast majority of offences happen between people who know each other, victims and offenders. So where are they going? They're going back to their home community, be it their family, their neighbours, or whatever. If the victim is not involved at both ends in that process, how are they going to live beside each other when there is no trust or communication in terms of trying to rebuild things?

[Traduction]

Nous savons également que le projet de loi ne se penche pas sur les causes de la criminalité. C'est une question très vaste, que l'on signale en passant et que l'on oublie en faveur des points de détail du projet de loi. Mais ce qui pousse au crime, c'est la pauvreté, la violence familiale, l'exploitation sexuelle en bas âge, etc.

Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment appliquer les techniques de réadaptation aux cas dont on a parlé. Vous n'étiez peut-être pas dans la salle lorsque M. Newark était ici. Il a parlé de ceux qui récidivent non pas à l'expiration de leur peine, mais pendant qu'ils sont en libération anticipée. Pas une ou deux fois, mais une demi-douzaine de fois. Comment les amener à s'amender s'ils se conduisent ainsi?

M. Voogd: Je ne dis pas qu'il n'y a pas de place pour les prisons.

M. Blackburn: Ce n'est pas ce que je dis non plus. Je ne les aime pas, mais il y a une réalité avec laquelle il faut compter.

M. Voogd: Ailleurs, je sais. . . Vous êtes peut-être au courant du modèle du comté de Genesee dans l'État de New York, où, dans l'établissement de la peine, ce dont il est question ici, on a adopté la formule de réconciliation victime-délinquant dans le cas d'homicides.

Dans le cas du récidiviste, oui, la plupart des délinquants sont des récidivistes. Très peu de détenus sont en prison pour la première fois.

M. Blackburn: Dans les prisons fédérales, en tout cas.

M. Voogd: Oui, au niveau fédéral c'est sûr. Ils ont tous été condamnés à plusieurs reprises.

M. Blackburn: Sauf dans le cas de l'homicide au deuxième degré.

M. Voogd: Oui, c'est vrai. La récidive, c'est là le véritable danger pour la société. J'ignore ce qu'il faut faire dans ce cas. Mais dans le cas de l'infraction prise individuellement, l'objectif est d'arranger les choses entre le délinquant et sa victime. C'est le but recherché. Dans le cas des psychopathes. . .

M. Blackburn: Désolé de vous interrompre, mais il s'agit dans ce cas de maladie mentale. Le dernier endroit au monde pour s'occuper de la maladie mentale, c'est bien la prison. Pourtant, quel autre choix avons-nous?

En Hollande, par exemple, les malades mentaux sont retirés du milieu carcéral pour être mis dans des hôpitaux. Nous n'en sommes pas là ici.

M. Voogd: Ce que nous voulons surtout, c'est que les victimes participent davantage. À la détermination de la peine, mais aussi au moment de la libération du délinquant. L'immense majorité des infractions met en cause des gens qui se connaissent. Pourtant, où vont-ils? Ils retournent dans leur localité, dans leur famille, dans le même voisinage. Si la victime ne participe pas aux deux étapes du processus, comment la victime et le délinquant pourront-ils coexister s'il n'y a ni confiance, ni communication, pour essayer de rebâtir les liens?

[Text]

[Translation]

• 1655

Mr. Blackburn: Do you work with prisoners within prisons?

Mr. Voogd: Yes, for three years.

Mr. Blackburn: We have a major problem, although some won't admit to it. We have a problem of drugs on the outside. We have a problem of drugs on the inside. How do we handle that kind of a situation? Very often people reoffend or commit another offence when they are out on parole, day parole, or some kind of early release and are back on booze or drugs again.

If you worked on the inside, how are drugs getting in there? How are we going to handle this problem? Nobody can escape from prison, but apparently drugs can come in by the tonne.

Mr. Voogd: There are only two ways drugs come into the prison. They have to come in through visitors or staff. That's the bottom line. There's no way to stop it. You can maybe decrease it. Starting last year, the RCMP have been doing checks, and they have dogs coming in. Maybe you can stem the tide, but it is a free market. There is such a demand for the product and people are willing to pay the high price if someone is going to decide to sell.

Mr. Blackburn: How do they pay inside? What access to money do they have?

Mr. Voogd: It doesn't necessarily have to be money inside. Money can be moved around on the street.

Mr. Rideout: There are different currencies.

Mr. Blackburn: I can appreciate that. I suppose sex is one.

Mr. Voogd: Money can also be moved around on the street to pay bills. I am sure Mr. Parker has a fairly good idea of how money and debts are paid.

Mr. Blackburn: We will find out tomorrow.

Mr. Voogd: I despair about drugs in prison, because I think you can put a dent into it, but the demand is so high.

Mr. Blackburn: I don't despair, I am angry. My God, here we are spending probably hundreds of millions of dollars a year to keep people in prison, many of whom are there because of drugs and alcohol. As one parolee told this committee in a public meeting in Vancouver, he smoked up virtually every night he was in prison. He quit his habit on his own, not because of any alcohol or drug treatment program within the institutions, plural, that he had been in and out of for a period of 10 years. Here we are sitting back and saying it is inevitable that drugs are going to go into prisons. I say it isn't inevitable. It doesn't have to be. Drugs can't pass through a stone wall without somebody taking them through.

Mr. Voogd: That's human nature. If someone is willing to pay a high enough price, somebody is willing to carry it in.

Mr. Blackburn: Do you condone the use of drugs in prison?

M. Blackburn: Travaillez-vous avec les détenus en prison?

M. Voogd: Oui, c'est ce que je fais depuis trois ans.

M. Blackburn: Nous avons un gros problème, même s'il y a des gens qui ne l'admettent pas. Je parle de la drogue aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Que faire devant cette situation? Souvent, les criminels récidivent pendant qu'ils sont en libération conditionnelle, en semi-liberté ou en libération anticipée, et reviennent en prison ivres ou drogués.

Vous qui avez travaillé à l'intérieur, savez-vous comment la drogue y entre? Comment va-t-on régler ce problème? Personne ne peut s'échapper de prison, mais il semble que la drogue puisse y entrer à la tonne.

M. Voogd: Il n'y a que deux façons dont la drogue peut-être apportée en prison: par les visiteurs ou par le personnel. C'est simple. Il n'y a pas moyen d'y mettre fin. Peut-être peut-on réduire le volume. Depuis un an, la GRC fait des contrôles avec des chiens. On peut peut-être limiter le trafic, mais c'est la loi du marché qui règne. La demande est si forte que les acheteurs paieront le prix fort s'il y a un vendeur.

M. Blackburn: Comment peuvent-ils payer en prison? Comment ont-ils accès à de l'argent?

M. Voogd: Il n'est pas nécessaire d'avoir de l'argent au prison. Le paiement peut se faire à l'extérieur.

M. Rideout: Il y a différentes monnaies d'échange.

M. Blackburn: Je sais. J'imagine que le sexe en est une.

M. Voogd: L'argent peut aussi circuler à l'extérieur pour payer des factures. Je suis certain que M. Parker a une assez bonne idée de la façon dont les dettes se règlent.

M. Blackburn: Nous le saurons demain.

M. Voogd: C'est désespérant la drogue en prison, car on peut à peine ralentir le trafic. La demande est si forte.

M. Blackburn: Je ne trouve pas cela désespérant, ça me rend furieux. Diable, on dépense des centaines de millions de dollars par année pour garder des gens en prison, et beaucoup d'entre eux y sont à cause de la drogue ou de l'alcool. Comme un détenu en libération conditionnelle l'a dit devant le comité lors d'une audience publique à Vancouver, il fumait presque tous les soirs en prison. C'est tout seul qu'il a décidé d'arrêter, pas à cause d'un programme de désintoxication pour l'alcool ou la drogue dans l'un des divers établissements où il a séjourné pendant une dizaine d'années. Nous voici ici en train de dire qu'on n'y peut rien, qu'il y aura toujours de la drogue en prison. Pour moi, ce n'est pas inévitable. Il n'y a pas de raison pour que cela le soit. Les drogues ne se matérialisent pas toutes seules dans l'enceinte de la prison, il faut que quelqu'un l'y apporte.

M. Voogd: La nature humaine est ainsi faite. Si quelqu'un est prêt à payer le prix, quelqu'un d'autre sera prêt à faire entrer la drogue.

M. Blackburn: Approuvez-vous la consommation de drogue en prison?

[Texte]

Mr. Voogd: No, I don't.

Mr. Blackburn: Some people seem to think it's a good way to manage the prison population. If you give them all a smoke at night, it pacifies them, tranquilizes them, puts them in a nice mood. They have a good night's sleep.

Mr. Voogd: I heard the argument made. A lot of prisoners just want to do their time and they want to do it as quickly as possible, and drugs help blur the time.

Mr. Blackburn: They come back out and they find out they're high on drugs and robbing the bank. They probably haven't the guts to rob a bank without the drugs in their system. There is something terribly wrong here, quite frankly, and I am not going to dwell on it. We all know. It's pretty sickening, as far as I am concerned, to see a system that in effect allows this kind of thing to go on.

Mr. Voogd: Those will always be with us. In terms of the role of victims, sentencing and offenders, I think what we want to try to address is how we can do a better job of that. Drugs are a problem on the street and they are probably a worse problem in prison.

Mr. Fee: Initially with his question Mr. Lee asked you to put your moral, spiritual and personal values aside. Given your employer or the group you are working with, it must be very difficult to do. In fact it's impossible for any of us to do, but you've indicated your core belief that offenders can change. Your whole presentation is based on that supposition, yet statistics and facts indicate that there some who won't.

• 1700

The presentation prior to yours estimated that 15% never would. Whether that's verifiable or not I don't know, but there is a hard-core group in there—let's say it is 5%—whose victims are living in fear of the day they get out. What's your solution to them? I don't believe some of those people will change.

Mr. Voogd: I agree with you. I've met people in prison who I would not want to rub the wrong way because I think my life would be in danger. We can throw around names, the Clifford Olsons and the others. I don't know what the percentage would be, it's irrelevant, but there isn't a percentage. . . On the one hand I say that people can change, but on the other hand you just despair about some people. I'm not quite sure what to do with those people. That's why I do not call myself an abolitionist. I've met enough people at the Edmonton Max in particular, that I just don't know.

Mr. Fee: I have one final point on that. You mentioned that people will be released and returned to the community, and Canada is a group of communities, many of which are small. In the case of a victim still living in a small community when an offender is released, who has the right. . .? Do you think the offender is automatically entitled to return to the community he came from or should restrictions be placed upon him to protect the victim?

[Traduction]

M. Voogd: Non.

M. Blackburn: Il y en a qui semblent penser que c'est une bonne façon de tenir en bride les détenus. Si on leur donne tous un joint à fumer le soir, ça les tranquillise, ça les décontracte. Ils dorment bien.

M. Voogd: J'ai entendu cet argument. Beaucoup de détenus veulent simplement purger leur peine et veulent que ça passe le plus vite possible. La drogue efface le temps qui passe.

M. Blackburn: Puis ils sortent et se retrouvent gelés en train de voler une banque. Ils n'ont probablement pas le culot de braquer une banque sans drogue dans les veines. Il y a quelque chose qui ne va pas du tout ici, honnêtement, et je ne m'étendrai pas là-dessus. Nous le savons tous. Je trouve ça dégueulasse que le système permette des choses comme ça.

M. Voogd: Ça restera toujours. Pour ce qui est du rôle de la victime dans la détermination de la peine et de ses rapports avec le délinquant, ce que nous voulons, c'est faire mieux. La drogue, c'est un problème dans la société, et le problème est probablement pire en prison.

M. Fee: Au début de sa question, M. Lee vous a demandé de ne pas tenir compte de vos valeurs morales, spirituelles ou personnelles. Vu votre employeur ou le groupe avec lequel vous travaillez, ce doit être assez difficile. En réalité, personne ne peut le faire, mais vous avez dit être sincèrement convaincu que les délinquants peuvent changer. Tout votre exposé repose sur cette prémisse; pourtant les chiffres et les faits montrent que certains ne changeront jamais.

Les témoins précédents ont dit que, d'après eux, 15 p. 100 ne changent jamais. J'ignore si ce chiffre est vérifiable, mais il existe un noyau d'irréductibles—mettons 5 p. 100—dont les victimes continuent de redouter le jour de leur libération. Quelle est votre solution dans ce cas? Je pense qu'il y a des gens qui ne changeront jamais.

M. Voogd: Je suis d'accord avec vous. En prison, j'ai rencontré des types que je ne voudrais pas me mettre à dos. Je craindrais pour ma vie. On peut donner des noms, des types comme Clifford Olson, et d'autres. J'ignore quel est le pourcentage, peu importe, mais. . . D'un côté, je dis que les gens peuvent changer, mais de l'autre, il y a des cas désespérants. Je ne sais trop ce qu'il faut faire de ces gens-là. C'est pourquoi je ne suis pas un abolitionniste. J'en ai vu tant, surtout au pénitencier à sécurité maximale d'Edmonton, que je ne sais plus.

M. Fee: Une dernière question à ce propos. Vous avez dit que les détenus seront relâchés et retourneront dans leur collectivité. Il y a beaucoup de petites localités au Canada. Lorsque la victime habite toujours dans une petite localité au moment où le délinquant est libéré, qui a le droit. . .? Estimez-vous que le délinquant a parfaitement le droit de retourner dans sa localité, ou des restrictions devraient-elles être imposées pour protéger la victime?

[Text]

Mr. Voogd: If the victim has a legitimate fear of the offender, then I think the victim should have a strong say in what happens. If I'm victimized and I have a strong indication that the offender will return upon release to take revenge over what happened, then I think my personal safety should come first. If it is a personal safety question the victim comes first, that is for sure.

Mr. Thorkelson: My questions have to do with victims' involvement in the parole process. Would you advocate that victims be involved at parole hearings?

Mr. Voogd: Yes.

Mr. Thorkelson: Both in an observer role and to be allowed to make comments?

Mr. Voogd: They should have a strong presence. Not just a discretionary presence, but a legitimate right.

Mr. Thorkelson: A legal presence, okay. My second question has to do with the office of the Correctional Investigator. Some witnesses have suggested that the mandate of that should be broadened to look after victims' concerns. They argue that victims don't know where to go, and even though we're making an attempt to include them in some way in this bill and even though police services have victim services units and so on, they are often left out of the process or they lack information and so on. Some people have advocated that victims' concerns be within this unit. This Correctional Investigator will have ombudsman-like features that the Privacy Commissioner, the Information Commissioner and the Commissioner of Official Languages have.

Would you endorse that or would you...? Some have suggested that there be kind of a victims' commissioner, that someone be able to ease victims' fears and help them through the process in some way. Some witnesses have made different recommendations. Could you comment on either of those?

Mr. Voogd: I'm not in a position to judge what would be the best vehicle for victims to have a say in what happens—

Mr. Thorkelson: But should there be a vehicle?

Mr. Voogd: Yes, but the vehicle should not be just an office. What we really need is a vehicle where throughout the criminal justice process, from the time of the offence onward, victims have a legitimate role in the whole process. Right now victims have no role or very little role unless they are a direct witness to the event. As a result they feel incredibly alienated and despairing, and for many of them vengeance becomes an obsession because there's no other outlet for the suffering the offence has caused them.

So an ombudsman or a government body like that would be helpful in terms of advocating for the place of victims throughout the system. But from the time of the offence onward, victims need to have a strong role in the criminal justice system. Presently they don't. That's to the detriment of not only the victims, whose needs are not being identified, but also to the offenders, who have no personal understanding of the victims' concerns—and of society at large, I would argue.

[Translation]

M. Voogd: Si la victime a de bonnes raisons de craindre le délinquant, elle devrait avoir une voix importante au chapitre. Si je suis une victime et si j'ai de bonnes raisons de croire que le délinquant reviendra pour se venger, je pense que ma sécurité à moi devrait être le critère déterminant. S'il s'agit de sécurité personnelle, c'est la victime qui doit avoir préséance. Ça ne fait pas de doute.

M. Thorkelson: Mes questions porteront sur la participation de la victime au processus de libération conditionnelle. Préconisez-vous la participation de la victime à l'audience sur les libérations conditionnelles?

M. Voogd: Oui.

M. Thorkelson: À titre d'observateur ou d'intervenant?

M. Voogd: Sa présence devrait se faire sentir. Ce devrait être un droit, pas une option.

M. Thorkelson: Le droit d'y être, entendu. Ma deuxième question porte sur le mandat de l'enquêteur correctionnel. Certains témoins ont dit qu'il devrait être élargi pour qu'il puisse s'occuper de la victime. Pour eux, la victime ne sait pas à qui s'adresser. Même si le projet de loi essaie de lui faire une place, et même si les corps policiers ont des sections qui s'en occupent, elle est souvent tenue à l'écart et manque d'information. Certaines personnes ont réclamé que les questions relatives aux victimes relèvent de lui. L'enquêteur correctionnel aurait des fonctions semblables à celles d'un ombudsman, comme c'est le cas pour le Commissaire à la protection de la vie privée, le Commissaire à l'information et le Commissaire aux langues officielles.

Êtes-vous en faveur de cette idée ou...? Certains ont dit qu'il devrait y avoir une sorte de commissaire chargé des victimes, capable d'atténuer leurs craintes et de les aider à suivre la filière. D'autres témoins ont fait des recommandations différentes. Avez-vous des commentaires à faire sur l'une ou l'autre recommandation?

M. Voogd: Je ne suis pas en mesure de juger ce qui permettrait aux victimes d'intervenir le mieux...

M. Thorkelson: Mais devrait-il y avoir un mécanisme quelconque?

M. Voogd: Oui, mais il ne faudrait pas que ce soit uniquement la fonction d'une personne. Ce qu'il faut vraiment, c'est un mécanisme généralisé à l'ensemble du processus de justice pénale, à partir de l'infraction, faisant une place légitime à la victime dans tout le processus. Aujourd'hui, la victime n'a pour ainsi dire pas de rôle à jouer à moins d'avoir été témoin de l'acte. C'est la raison pour laquelle elle se sent désespérée et coupée de tout. Dans beaucoup de cas, la vengeance devient une obsession parce qu'il n'y a pas d'autre exutoire à la souffrance que leur a causée l'acte criminel.

C'est pourquoi un ombudsman ou un organisme officiel comme celui-là permettrait de revendiquer une place pour la victime dans le système. Mais à partir du moment de l'infraction, il faut accorder une grande place à la victime dans le système de justice pénale. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Non seulement la victime en pâtit, puisque l'on ne répond pas à ses besoins, mais le délinquant en pâtit aussi, puisque rien ne lui permet de comprendre le sentiment de sa victime, ni même celui de l'ensemble de la société.

[Texte]

[Traduction]

• 1705

Mr. Thorkelson: I have a comment on Mr. Fee's last question. It might be difficult to prevent ex-offenders from returning to their hometowns because of the mobility rights in the Charter. That's something I just wanted to point out.

Mr. Voogd: Again, that's why I think it's really important for victims to have an opportunity to confront offenders and to build in, wherever possible, a victim-offender process.

In our experience, it doesn't even matter the degree of the offence; when victims and offenders meet and both get to realize the impact of the offence on each other, the offender gets a sense of personal responsibility. They hear the victim's story. The victim gets to understand a little bit about the offender. A lot of the fear starts disappearing and there can be a completeness brought to the offence.

I had some concern last week when I read about the Takahashi case and the people who went down there to meet with him. But that's what they talked about, the sense of coming to grips, having him hear what were the effects of his actions. I think that needs to be built into both sentencing and the prison system.

Le président: Je vous remercie pour Notre excellente présentation. Vous faites un excellent travail dans la bonne direction. Merci.

M. Thorkelson: Je voudrais ajouter quelque chose à la dernière question de M. Fee. Il sera peut-être difficile d'empêcher les ex-délinquants de retourner dans leur ville natale à cause du droit de circulation prévu dans la Charte. C'est quelque chose que je voulais signaler.

M. Voogd: Encore une fois, c'est pourquoi je pense qu'il est très important que la victime puisse rencontrer le délinquant et, chaque fois que c'est possible, engager un processus de réconciliation avec lui.

D'après notre expérience, la gravité de l'infraction ne compte même pas. Lorsque la victime et le délinquant se rencontrent et que chacun mesure les conséquences de l'infraction sur l'autre, le délinquant éprouve un sentiment de responsabilité. Il entend le récit de la victime. Elle en apprend un peu plus sur le délinquant. Beaucoup de craintes disparaissent et le cercle est pour ainsi dire bouclé.

J'ai eu quelques inquiétudes la semaine dernière lorsque j'ai lu dans les journaux les articles sur l'affaire Takahashi et les femmes qui sont allées le reconstruire. C'est justement ce dont ils ont parlé: confronter la situation, l'entendre dire quelles ont été les conséquences de ses actes. C'est cela qu'il faut intégrer au processus de détermination de la peine et au régime carcéral.

The Chairman: Thank you for your excellent presentation. You are doing excellent work in the right direction. Thank you.

• 1707

• 1714

The Vice-Chairman: I call the meeting back to order.

Superintendent Gerry Stephanyshyn, from the Regina Police Service.

Superintendent Gerry Stephanyshyn (Regina Police Service): Good afternoon. My name is Gerry Stephanyshyn and I am a Superintendent with the Regina Police Service. I am presently in charge of our Criminal Investigation Division and have been a member of the service for 24 years.

Before I get into my short opening remarks, I would like to make a couple of observations. First, when I originally walked into this room this afternoon, I suddenly had a better feel for how some of the people I have had the opportunity to interrogate over the last several years must have felt.

• 1715

The second thing is that as a result of our occupations or professions we generally take on certain characteristics. One of mine, of course, is I am generally fairly short, brief and to the point and I try not to complicate things.

Another characteristic is that we feel very uncomfortable dealing with or discussing certain issues that we do not particularly have any experience with. I realize there are several proposals being examined here, but the one I will mostly be dealing with is this whole question of judicial determination.

Le vice-président: La séance reprend.

Le surintendant Gerry Stephanyshyn, du Service de la police de Regina.

Le surintendant Gerry Stephanyshyn (Service de la police de Regina): Bonjour. Je m'appelle Gerry Stephanyshyn et je suis surintendant du Service de la police de Regina. Je suis actuellement à la tête de la Division des enquêtes criminelles et je suis dans la police depuis 24 ans.

Avant de faire mon bref exposé, j'aimerais faire quelques observations. Tout d'abord, lorsque je suis entré dans cette salle cet après-midi, j'ai eu un mouvement de sympathie pour certaines des personnes que j'ai eu l'occasion d'interroger ces dernières années.

L'autre chose que je veux dire, c'est que le métier finit par déteindre sur soi. Dans mon cas, cela veut dire que je suis généralement bref, concis et direct, et que j'essaie de ne pas compliquer les choses.

Cela veut aussi dire que nous n'aimons pas tellement discuter de choses que nous ne connaissons pas de première main. Je sais que plusieurs propositions sont à l'étude ici, mais pour ma part je me pencherai surtout sur la question de la décision judiciaire.

[Text]

Of all the amendments, I am more interested in this one in particular because it has some ramifications in terms of the courts and certainly in terms of some of the mistakes the system made. I am one of the guys who has to deal with the results of a lot of these errors in terms of people who are released early.

So when we talk about a change or a perception that we are making it more difficult for high risk people to get out of institutions, I have a little problem with this, particularly when we make it an option. My sense, in terms of the proposal is that it changes it and identifies certain areas of the Criminal Code or certain charges in which a judge has that discretion.

These are all serious types of violations and should be treated as such. I have a little trouble with the option. I do not think there should be an option. If a person is sentenced to four years in jail, in my view he or she should be serving at least two of those for a couple of reasons that I will deal with a little later.

It is very difficult for me to discuss parole or early release in isolation. I think for the system to gain the credibility it should have, that parole is just one part of the entire system. I think sentencing is very important and probably equally as important as the other two in any rehabilitative programs. I think we are in dire need of those things, and it is something that should be aggressively undertaken to ensure we have those.

In those three areas, any one operating in isolation of the other two is definitely going to reduce our degree of success. If you are just talking strictly sentencing by itself, it is not going to increase our degree of success. I think equally as important as sentencing is rehabilitative programs.

It's also unfortunate this committee is just examining that particular area, because as I said earlier, I think all three are so key to any success. Without also examining the sentencing or the type of programming available, both in institutions and in the community on early release, and without them all working together, we are only going to maintain the level of success we had in the past.

Having said this, I of course realize the mandate of this committee is just to look at that one area.

With respect to this proposal, in terms of the violations for which that condition can be posed where the judge can say he or she will serve at least half of this sentence, as I said earlier, I think they are all serious crimes and they all should be treated the same.

I realize there is an argument that says you cannot do it because each case should be judged independently. I do not particularly share this view, and I think a non-discretion policy in that area could be easily justified. Just to give some examples, we get into areas of serious crimes or serious violations.

If a drug trafficker is caught with 10 kilos of heroin, and if that is considered to be a serious crime and deserves federal time in terms of sentencing, the question I have to ask is that from my municipal level we are largely responsible for dealing with or enforcing drugs at the street level. We have had an increasing problem of younger people getting involved in trafficking, and their targets are teenagers and students, for two reasons. One reason is that the trafficker,

[Translation]

De toutes les modifications, c'est celle-là qui m'intéresse le plus, parce qu'elle a des effets sur les tribunaux et des liens avec certaines erreurs qui ont été faites. Je suis de ceux qui sont aux prises avec les conséquences de beaucoup de ces erreurs de libération anticipée.

Lorsqu'on parle de changement de cap pour empêcher les éléments dangereux de sortir de prison, ça me dérange un peu si ça n'est que facultatif. On semble dire que pour certaines accusations aux termes du Code criminel, c'est le juge qui aurait un pouvoir discrétionnaire.

Il s'agit dans tous les cas d'infractions graves, qui devraient être traitées comme telles. C'est pourquoi je n'aime pas tellement l'aspect facultatif. Ça ne devrait pas être facultatif. Si quelqu'un est condamné à quatre années de prison, il devrait en purger au moins deux pour les raisons que j'énumérerai tout à l'heure.

Pour moi, il est très difficile de discuter isolément de libération conditionnelle ou anticipée. Pour que le système ait la crédibilité qu'il doit avoir, il faut concevoir la libération conditionnelle comme faisant partie d'un tout. Je pense que le volet peine est très important, probablement autant que les deux autres volets du processus de réadaptation. Je pense que ce sont des choses dont on a absolument besoin, et il faut tout faire pour que ce soit bien en place.

Si ces trois processus fonctionnent indépendamment les uns des autres, c'est tout le succès de l'opération qui est compromis. Si l'on ne s'occupe que de la peine, ce n'est pas cela qui va augmenter nos chances. Et je pense que les programmes de réadaptation sont tout aussi importants que la peine infligée.

Je trouve aussi dommage que le comité ne se penche que sur ce volet parce, comme je l'ai dit tout à l'heure, tous les trois sont indispensables. Si l'on n'examine pas la question de la peine et les programmes offerts, aussi bien dans les établissements que dans la communauté, au moment de la libération anticipée, et si l'on ne travaille pas ensemble, on n'aura pas plus de succès que par le passé.

Cela dit, je sais bien que le mandat du comité se limite à ce point précis.

En ce qui concerne cette proposition, pour ce qui est des infractions où le juge peut statuer que l'accusé devra purger au moins la moitié de sa peine, comme je l'ai dit, je pense qu'il s'agit dans tous les cas d'infractions graves qui devraient être traitées de la même façon.

Bien sûr, objectera-t-on, c'est une erreur, puisqu'il faut juger chaque cas individuellement. Ce n'est pas mon avis, et je pense qu'une règle uniforme se justifie très bien ici. Prenons pour exemple des actes criminels graves ou des infractions graves.

Si l'on épingle un trafiquant de drogue avec 10 kilos d'héroïne, et si l'on estime qu'il s'agit d'une infraction grave qui justifie une incarcération dans un pénitencier fédéral, je rappelle que c'est au niveau municipal que nous sommes chargés de combattre la drogue. De plus en plus de jeunes font du trafic, et leurs victimes sont les adolescents et les étudiants, pour deux raisons. D'abord, le trafiquant, qui a autour de la vingtaine, le fait pour financer sa toxicomanie.

[Texte]

who is a young person generally in the high teens to early 20s, is doing it to finance the habit. The second reason, which is even more scary, is we are finding more and more that this is being used as a tool to procure young girls into prostitution. Recently a young girl was procured out of a high school. She was 15 years old. She recently turned up here in B.C., murdered.

[Traduction]

La deuxième raison, ce qui est plus troublant encore, c'est que, de plus en plus, on s'en sert pour induire les jeunes filles à se prostituer. Récemment, on a poussée à la prostitution une élève du secondaire. Elle avait 15 ans. On l'a retrouvée récemment ici, en Colombie-Britannique, assassinée.

• 1720

Is that as serious as the trafficker who gets caught with 10 kilos of heroin? I maintain that it is.

Est-ce aussi grave que le trafiquant arrêté avec dix kilos d'héroïne en sa possession? J'affirme que oui.

About the sentencing structure, the courts have informally established a guideline for what sentencing should be given for certain crimes. In this particular case, for trafficking, in the province I'm from, it's generally 18 months. Anybody caught trafficking under those circumstances is usually given an 18-month sentence. Again, 18 months doesn't even come into the federal system because it's under two years.

Pour ce qui est des peines, les tribunaux ont établi un barème officieux pour certains actes criminels. Dans ma province, pour le trafic de drogue, la peine est normalement de 18 mois. Quiconque est convaincu de trafic dans ces circonstances reçoit normalement une peine de 18 mois. Encore une fois, une peine de 18 mois ne relève pas du système fédéral puisqu'elle est inférieure à deux ans.

But the reality is that he gets 18 months in jail. I find it hard to believe what a judge could hear during that case that would make him feel uncomfortable about saying to that inmate that he will serve 9 months of that 18-month sentence.

N'empêche qu'il prend 18 mois en prison. J'ai du mal à m'imaginer ce qu'un juge pourrait entendre pendant le procès, qui lui ferait hésiter à dire à l'accusé qu'il devra purger au moins neuf mois de sa peine de 18 mois.

If you look at the underlying problem, why is he doing it? It's not only the offence of trafficking. Why is he doing it? I think it's a symptom of a much greater problem.

Si l'on examine les dessous du problème, on peut se poser la question, pourquoi trafique-t-il? Ça ne se limite pas au trafic. Pourquoi? Parce que, je crois, c'est le symptôme d'un problème plus grave.

In order to ensure or to have a higher degree of success in terms of when this person completes his sentencing, I think there has to be some stringent rehabilitative processes or programs in the institution. Obviously if he's an abuser of drugs something has to be done about it. We can't expect to warehouse this guy for nine months, send him back out into society and expect him to go clean. I think we have to make a concentrated effort to ensure that the programming is there to reduce the likelihood of him reoffending. That's not only while he is in the institution; I think the programming also has to be there in community facilities to continue it to expiry date.

Pour que la réinsertion réussisse, il faut des programmes de réadaptation plus exigeants en prison. Par exemple, s'il est toxicomane, il faut faire quelque chose. On ne peut pas le mettre au frais pendant neuf mois et s'attendre à ce qu'il ne touche plus à la drogue à la libération. Il faut s'assurer qu'il y aura un programme pour le dissuader de récidiver. Pas seulement pendant son incarcération, mais aussi dans la communauté, jusqu'au terme de sa peine.

Another example is the area of crimes of violence. One of these crimes of passion is manslaughter. We had a case in Regina only a week ago where a man was charged with murder. He had beaten and eventually choked a man to death. These two guys had been on a drunk two days prior to that. They were both intoxicated at the time the killing occurred. This guy gets a four-year sentence. That's the standard for manslaughter.

Je prends aussi comme exemple les crimes commis avec violence. Un de ces crimes passionnels est l'homicide involontaire. Il y a à peine une semaine, à Regina, un homme a été accusé de meurtre. Il avait battu un homme, qu'il avait fini par étrangler. Ils avaient fait une beuverie ensemble deux jours avant. Les deux étaient ivres au moment où l'un a tué l'autre. Il a été condamné à quatre ans. C'est la norme pour l'homicide involontaire.

Again, as it seems to me, how could a judge or a system ever be criticized for insisting that this guy spend at least two years of that four-year sentence in an institution? Again, that's with the proper programming in place.

Encore une fois, comment pourrait-on reprocher au juge d'exiger que ce type passe au moins deux ans de sa peine de quatre ans en prison? Je précise: à la condition qu'il y ait des programmes adéquats.

This guy doesn't like to kill. He's not a serial killer, but he obviously has a problem. It's either because of his drinking or because he can't control his emotions. There has to be some anger therapy. He has to learn that there are constructive ways to deal with conflict other than violence.

Ce type n'est pas de ceux qui aiment tuer. Ce n'est pas un tueur en série, mais il est évident qu'il a un problème. Ou il est alcoolique, ou il ne parvient pas à dominer sa colère. Il faudrait qu'il suive une cure pour se maîtriser. Il faut qu'il apprenne qu'il y a d'autres moyens que la violence pour résoudre les conflits.

[Text]

So in those areas I think it's important that if that is going to be considered, I would certainly like to see it as a non-discretion type of policy, where these people will have to serve a certain amount of that time in the presence of some programming. There has to be some rehabilitative process in there, in the institution, and when they get back into the community again.

From my understanding of some of the changes Correctional Service Canada has initiated, I believe the decision has been made to reallocate a bunch of resources from capital projects to the hiring of professionals and the establishing of programs for these inmates. I think that's an excellent move in the right direction. I think we have gone through a history of building and spending millions and millions of dollars on housing these people. Our success rate has not been very good.

Again with the programming, if it's available. . . I actually feel sorry for members of parole boards when somebody comes before them. He's not marked with a black X. You don't know whether or not this guy is going to reoffend. You have to determine that based on some type of file in front of you.

So in the absence of any type of substantive programming, other than gut reaction and first impression, I'm not really sure what members of that board have in front of them that they can make some type of informed decision as to whether or not this person should be released.

In one case, an individual had the opportunity to see a psychologist for 20 minutes a month while he was in the institution. A certain amount of time later he came before the board and said that he was not a high risk and wanted them to release him. In the absence of anything in the file other than first impressions and gut reaction, I don't know what criteria they would use to determine whether this person should be released or not.

• 1725

I provided a couple of examples in my submission to illustrate some of the problems we have had in the past. In terms of the reallocating of resources, it is not only for professionals and it is not only for programming. We have a tendency to legislate certain changes and make it easier for these people to get away, but we seem to forget that we must also provide the support system to ensure that these things are carried out the way they should be.

Once these people are out on parole, there has to be some monitoring. These things have to be supervised. I recall seeing the psychological evaluation of one inmate. I talked to him here just recently. He is 34 years old and has spent the last 14 years of his life in and out of federal and provincial institutions. I looked at his psychological evaluation on the one hand and his criminal record on the other, and it just cannot be the same person. There is just no way that his psychological evaluation corresponds with the type of individual who committed these crimes. Something had to be wrong there, but based on limited exposure to this person by whoever submitted that report, I can see why there would be those kinds of inaccuracies.

[Translation]

C'est pourquoi je voudrais que la règle soit uniforme, que le condamné doive suivre certains programmes pendant une portion donnée de sa peine. Il faut qu'il y ait une certaine réadaptation en prison et à la libération.

D'après ce que je sais des changements apportés par le Service correctionnel du Canada, je crois que l'on a décidé de réaffecter des crédits destinés à des projets d'équipement de façon à embaucher des professionnels et mettre sur pied des programmes à l'intention des détenus. Je pense que c'est une excellente décision, dans la bonne direction. On a consacré des millions de dollars à bâtir des prisons et on n'est pas beaucoup plus avancés.

S'il y a des programmes. . . En fait, j'ai de la sympathie pour les membres de la Commission des libérations conditionnelles qui doivent statuer sur un cas. Ce n'est pas écrit sur le visage du type; on ne sait pas s'il va récidiver ou non. Il faut arriver à une conclusion en fonction du dossier que l'on a devant soi.

S'il n'y a pas de programmes concrets, on ne peut compter que sur l'intuition et l'impression qu'il vous fait. Je ne sais trop sur quoi peuvent se fonder les membres de la Commission pour prendre une décision éclairée sur l'opportunité de libérer le détenu.

Dans un cas, un individu avait pu voir un psychologue 20 minutes par mois pendant son incarcération. Un certain temps après, il s'est présenté devant la Commission et a déclaré qu'il ne présentait plus de grands risques et a demandé à être libéré. Quand on n'a rien d'autre que des premières impressions ou son instinct, je ne vois pas quels critères pourraient être utilisés pour décider si tel individu devrait être relâché.

Mon mémoire donne un ou deux exemples des difficultés que nous avons rencontrées dans le passé. La réaffectation des ressources ne concerne pas uniquement les professionnels, mais s'applique aussi à la programmation. Nous avons tendance à noter des mesures qui facilitent la libération, mais nous semblons oublier qu'il faut aussi fournir le système de soutien qui permet de s'assurer que ces mesures seront exécutées comme elles devraient l'être.

La libération conditionnelle doit être suivie d'une surveillance. Il faut une supervision. Je me souviens d'avoir vu l'évaluation psychologique d'un détenu à qui j'ai d'ailleurs parlé ici récemment. Âgé de 34, il a passé les 14 dernières années de sa vie à faire des séjours en prison, dans un établissement fédéral ou provincial. J'ai comparé son évaluation psychologique à son casier judiciaire, et il ne peut tout simplement pas s'agir de la même personne. Cette évaluation psychologique ne correspond en rien au type d'individu qui a commis ces crimes. Il y a quelque chose qui ne va pas, mais, compte tenu du peu de temps que celui qui a préparé ce rapport a pu consacrer à ce détenu, je peux comprendre comment ce genre de divergence peut survenir.

[Texte]

The psychological evaluation said that this guy could be released under intense supervision. What is intense supervision? What does that mean? Does that mean going out to a federal half-way house and booking out at 6 p.m.? "Where are you going?" "I'm going downtown for a stroll." I think it is referred to as a walkabout. Is that intense supervision? Of course, while the guy is downtown for his stroll he has committed 77 break-ins.

It is those kinds of issues that I think are crucial to the whole system. As I said, one system operating in isolation of the other two... we will never have the degree of success or restore the public confidence that is so important to this whole system—in terms of protecting the public.

I have very little faith in the system as it exists now, and you can imagine the public having even less when they see these kinds of things happening. I realize that the Parole Board and Correctional Services Canada have a terrible job to do. It is not easy, but I think there are things we could do to make the job a lot easier.

Intense programming... we have to look at the fundamental causes of these people living this lifestyle. If we can't do anything to prevent them from reoffending, whether their problem is substance abuse or therapy or crimes of passion, I don't think we have a chance in hell of ever correcting or making what we have any better.

Those are my remarks.

The Chairman: Thank you. You spoke about looking at a criminal record on the one hand and a psychiatric evaluation on the other. We went into a half-way house where a chap had walked out and committed a murder. As a committee we spoke with the residents of the half-way house and asked them how they found this fellow. They all said that they walked around him and walked on eggshells. They said they didn't have anything to do with him and so on. We spoke to the case workers next and asked if they noticed anything strange about him. They said no, he seemed perfectly fine. It reminded me of what you were saying, that you really can't know.

Supt Stephanyshyn: There are all kinds of examples like that. The one I mentioned about the guy and the armed robbery... had we not had that individual and the residents under surveillance, we would never have got him for that. We had the half-way house under surveillance and our people saw him walk in after he left the bank. An elderly commissioner was the only one who was there, and of course he signs him in as coming in at 8:30 p.m. when it was really 9:30 p.m. Of course nobody checked it so the guy had an alibi for where he was at the time of the robbery. Had we not had everything under surveillance...

So intense supervision, where is it? It has to be there. Those kinds of things cause all kinds of problems. It doesn't do anything to encourage this guy to go straight.

[Traduction]

L'évaluation psychologique indiquait que cet individu pouvait être libéré à condition d'être placé sous surveillance étroite. «Surveillance étroite» ça veut dire quoi? Être mis dans une maison de transition fédérale et signaler ses mouvements à 18 heures? «Où allez-vous?»—«Je vais me promener en ville.» C'est ce qu'on appelle «faire un tour». Est-ce ça la surveillance étroite? Et, naturellement, à l'occasion de ses petites promenades en ville, cet individu a commis 77 effractions.

C'est là le genre de choses que j'estime être d'une importance critique pour l'ensemble du système. Comme je l'ai déjà dit, un volet ne peut pas fonctionner isolément des deux autres... nous ne réussirons jamais ou ne pourrons jamais rétablir la confiance de la population qui est si importante pour l'ensemble du système,—pour la protection de la population.

Le système tel qu'il existe actuellement ne m'inspire pas beaucoup confiance et je m'imagine que la confiance de la population est encore plus faible quand elle constate ce genre d'incidents. Je réalise fort bien que la Commission des libérations conditionnelles et le Service correctionnel du Canada ont une tâche fort difficile. C'est certainement vrai, mais il me semble que nous pourrions prendre quelques mesures qui faciliteraient leur tâche.

Beaucoup de programmes... il faut examiner les raisons profondes qui poussent à ce mode de vie. Si on ne peut empêcher la récidive, causée par la drogue, ou la propension au crime passionnel, j'estime qu'on n'a aucune chance de corriger ou d'améliorer les choses.

Ce sont les observations que j'avais à faire.

Le président: Merci. Vous dites avoir comparé le casier judiciaire d'un individu à son évaluation psychiatrique. Nous avons visité une maison de transition d'où un individu était sorti et avait commis un meurtre. Les membres du comité ont parlé aux résidents de ce foyer et leur ont demandé ce qu'ils pensaient de cet individu. Tous ceux à qui nous avons parlé nous ont dit qu'ils l'évitaient et marchaient sur des œufs en sa présence; ils se tenaient loin de lui. Nous avons ensuite parlé à ceux qui s'occupaient de son cas et leur avons demandé s'ils avaient remarqué quelque chose de spécial. Ils ont répondu que non et qu'il leur semblait tout à fait normal. Cela s'apparente à ce que vous disiez; on ne sait vraiment jamais.

Sdt Stephanyshyn: Il y a toutes sortes d'exemples similaires. Je prends le cas du vol à main armée... Ce type, nous ne l'aurions jamais arrêté si lui et les résidents n'avaient pas été sous surveillance. Nous étions de guet et nos agents l'on vu rentrer après avoir quitté la banque. La seule personne présente était un commissionnaire âgé qui a noté son retour à 20h30 alors qu'il était effectivement 21h30. Personne n'avait vérifié l'heure; ce type avait donc un alibi et pouvait dire où il était à l'heure du vol. Si nous n'avions pas établi cette surveillance...

Où est-elle la surveillance étroite? Il doit en avoir. Ce genre de choses entraîne toutes sortes de difficultés, et ne contribue en aucune façon à encourager l'individu à demeurer dans le droit chemin.

[Text]

The Chairman: Thank you.

[Translation]

Le président: Merci.

• 1730

Mr. Wappel: I just want to thank Mr. Stephanyshyn for coming and giving us his views. We've heard from police officers on different occasions and I find it is difficult. We were just talking about this subject during the break. It is literally night and day between those who work in apprehending offenders and those who work in attempting to rehabilitate them. It's as if the two worlds are exactly that: two separate planets. Just how we reconcile those two worlds is . . .

Supt Stephanyshyn: I think we're going in the right direction because the attitude of police officers is really changing, in terms of the idea of locking the door and throwing away the key. That just doesn't work; it is not the solution. Once you have the understanding—

Mr. Wappel: Yes, but we've never locked the door and thrown away the key.

Supt Stephanyshyn: No, I know, but that's been the attitude of police officers for the past many years and I think that attitude is slowly changing. That approach is not the solution, I don't think. This whole question of rehabilitative programs is every bit as important as the sentencing or the incarceration.

Mr. Blackburn: Two questions, then a comment. I'm not sure I understood you correctly. Did you imply or state that you felt the programming within the institution should be compulsory during, let's say, those two years?

Supt Stephanyshyn: Certainly. Well, compulsory to the extent that you are able to force the individual. But he has to know that if he doesn't take advantage of the program and has a four-year sentence, there's a good chance that he's going to serve all four years.

Mr. Blackburn: The reason I ask is that we've heard from some witnesses who will argue that forcing a person to take a drug and alcohol abuse program, for example, has little effect. The person goes through the motions just to satisfy the parole regulations and so on. That's why I put the question to you. I'm not certain yet in my own mind whether the approach works or doesn't work and I haven't had any experience with those programs in that kind of setting. I suppose that, hopefully, if program attendance were compulsory you might find more people getting at least something out of the programs than if they weren't compulsory at all.

On the other question, do you think the bill, as written, and as you have read it, will make society safer?

Supt Stephanyshyn: No.

Mr. Blackburn: Thank you. On the comment, with regard to the statement at the bottom of page 4, I honestly find it difficult—I'm not challenging your honesty here—and almost impossible to believe that after serving one-third of his sentence. . . this is a person who has committed a rape, is it, at knife point?

M. Wappel: Monsieur Stephanyshyn, je vous remercie d'avoir comparu devant nous et de nous avoir fait part de votre point de vue. À différentes reprises, nous avons entendu les remarques présentées par des agents de police et je trouve la situation difficile. Nous en parlions pendant la pause. Entre ceux qui doivent arrêter les délinquants, et ceux qui essaient de les réadapter, c'est le jour et la nuit. C'est comme si nous avons deux mondes, deux planètes. Comment les rapprocher et . . .

Sdt Stephanyshyn: Je crois que nous sommes dans la bonne voie parce que l'attitude des policiers évolue: il n'est plus question d'enfermer le prisonnier en fermant la porte à double tour et en jetant la clef. Ça ne marche pas, ce n'est pas la solution. Une fois que l'on a saisi . . .

M. Wappel: Oui, mais nous n'avons jamais fermé la porte à double tour et jeté la clef.

Sdt Stephanyshyn: Non, je sais mais pendant des années ça été l'attitude des policiers. Lentement, elle est en train de changer. Ce n'était pas la solution. Les programmes de réadaptation sont tout aussi importants que la détermination de la peine ou l'incarcération.

M. Blackburn: J'aurais deux questions, suivies d'un commentaire. Je ne suis pas sûr de vous avoir bien compris. Avez-vous dit, ou laissé entendre, que les programmes en établissement devraient, à votre avis, être obligatoires pendant, disons, ces deux années?

Sdt Stephanyshyn: Sans aucun doute. C'est à dire qu'ils devraient être obligatoires dans la mesure où on peut contraindre l'individu. Il devrait cependant réaliser que s'il ne participe pas aux programmes et si sa peine est de quatre ans, il est fort probable qu'il devra purger la totalité de sa peine.

M. Blackburn: Je vous pose la question parce que j'ai entendu certains témoins dire contraindre un individu à participer à un programme de désintoxication ne donne pas grand-chose. Le détenu s'exécute uniquement pour respecter les conditions de la libération conditionnelle. C'est pour cela que je vous ai posé la question. Personnellement, je ne suis pas encore convaincu de l'efficacité de cette approche et ne sais rien du genre de programme dans ce milieu. On espère, j'imagine, qu'avec la participation obligatoire, un plus grand nombre en tirera quelque chose.

Voici ma deuxième question: estimez-vous que ce projet de loi, tel qu'il est et tel que vous l'avez lu, rendra la sécurité plus sûre?

Sdt Stephanyshyn: Non.

M. Blackburn: Merci. En ce qui concerne ce qui apparaît au bas de la page quatre, j'ai du mal—je ne doute pas de votre honnêteté—à croire qu'après avoir purgé le tiers de sa peine. . . il s'agit bien d'un violeur qui avait menacé sa victime avec un couteau?

[Texte]

Supt Stephanyshyn: Yes.

Mr. Blackburn: After serving one-third he appeared before the National Parole Board. The board had letters from the Correctional Service Canada and the Regina Police Service, both arguing strongly against his release. To everyone's surprise, the Parole Board decided to break all the rules and, I believe, granted him day parole after one-third of his sentence was served. Shortly after his release he broke into another house and raped the occupant. I know you can't answer the question, but it's obvious, in our minds—

Supt Stephanyshyn: But then I can almost see what happens when this guy appeared. If you want to talk about somebody who can con people, a con can con anybody. I can almost visualize what happened when this guy appeared before the Parole Board.

Based on the information they have... for the length of time this man spent in incarceration, the chances are negligible, I would suggest, in terms of evaluating this guy and finding out where he was really coming from. There probably wasn't anything in that file.

That's why I'm saying, again, that if you force that extended period of incarceration on someone there's more time for the experts or various programs to have an effect. At least you're in a position to make some kind of informed decision. But in the absence of that informed decision, gut reaction and first impression...

And I can give you the name of the guy if you wanted to check. I'm not sure if I'm permitted to use names or not, but he's a smoothie.

Mr. Blackburn: Is he behind bars now?

Supt Stephanyshyn: Yes, he is, now.

Mr. Blackburn: How much time is he doing now?

Supt Stephanyshyn: I'm not sure what his sentence is now.

Mr. Blackburn: Thank you very much. I appreciate your coming here—people who work in the field at your level. It's very important to this committee to see the whole spectrum.

Supt Stephanyshyn: It's unfortunate that I've just been dealing with that one area, but, as I said, that's the only area I really feel comfortable dealing with.

• 1735

Mr. Lee: Mr. Chairman, could I ask that the name be put into the *Minutes of Proceedings and Evidence*? We have had numerous other instances of names of people within the system. It might help someone inside or outside Parliament. We're on the public record. I think it would be useful.

Supt Stephanyshyn: His name is Larry Deckert.

The Chairman: Superintendent, I have one final question. Can you give me any idea of why this part about the deportation order under the Immigration Act, along with the Extradition Act and the Fugitive Offenders Act, has been taken out of this bill? Do you have any idea why that might be?

[Traduction]

Sdt Stephanyshyn: Oui.

M. Blackburn: Après avoir purgé le tiers de sa peine, il a comparu devant la Commission nationale des libérations conditionnelles, qui avait d'ailleurs reçu des lettres du Service correctionnel du Canada ainsi que de la police de Regina, qui, tous deux, s'opposaient vigoureusement à sa libération. À la grande surprise de tous les intéressés, la Commission décida de passer outre à toutes les règles et, je crois, accorda la libération conditionnelle de jour à cet individu, qui n'avait purgé que le tiers de sa peine. Quelque temps plus tard, ce délinquant entra par effraction dans une maison et viola la personne qui y était. Je sais que vous ne pouvez pas répondre à ma question, mais quant à nous, il est évident...

Sdt Stephanyshyn: Mais je m'imagine fort bien ce qui s'est passé quand ce type s'est présenté devant la Commission. En matière de manipulation, un détenu peut manipuler n'importe qui. Je peux pratiquement voir la scène au moment de l'entrevue avec la Commission des libérations conditionnelles.

Vu les renseignements dont la Commission dispose... étant donné le temps que cet individu a passé en prison, il est bien improbable qu'on ait pu l'évaluer et le jauger. Il n'y avait d'ailleurs probablement rien dans ce dossier.

C'est pour ça que je vous répète que si l'on impose une longue période d'emprisonnement à un individu, cela donne plus de temps aux experts ou aux différents programmes d'arriver à des résultats. À tout le moins, il est possible de se faire une idée, à défaut de quoi, il faut se fier à son instinct et à sa première impression...

Si vous le voulez, je pourrai vous donner le nom de cet individu. Je ne suis pas sûr de pouvoir utiliser des noms, mais je vous assure que c'était un embobineur de première.

M. Blackburn: Est-il derrière les barreaux?

Sdt Stephanyshyn: Oui.

M. Blackburn: Pour combien de temps?

Sdt Stephanyshyn: Je ne sais pas.

M. Blackburn: Merci beaucoup. Je vous remercie d'être venu. Il est très important que notre comité entende tous les points de vue, y compris ceux qui travaillent à votre niveau, sur le terrain.

Sdt Stephanyshyn: Je regrette de n'avoir pu traiter que de cet aspect de la question mais, comme je l'ai dit, c'est le seul domaine dont je peux parler avec assurance.

M. Lee: Monsieur le président, puis-je demander que le nom soit porté aux *Procès-verbaux et témoignages*? Il nous est souvent arrivé de donner le nom de délinquants. Cela pourrait aider quelqu'un à l'intérieur ou à l'extérieur du Parlement. Nos délibérations sont publiques. Je crois que cela pourrait être utile.

Sdt Stephanyshyn: Il s'appelle Larry Deckert.

Le président: Surintendant Stephanyshyn, j'ai une dernière question. Savez-vous pourquoi la partie sur l'ordonnance d'expulsion, en vertu de la Loi sur l'immigration, la Loi sur l'extradition et la Loi sur les criminels fugitifs, a été éliminée du projet de loi. Avez-vous une idée?

[Text]

Supt Stephanyshyn: I have absolutely no idea. I don't know. As I understand the amendment, I think I understand what they are talking about. They are talking about if a person who is subject to be deported is convicted of a criminal offence, then he is deported under the system as it exists now. Under the proposals, it seems as though they have to spend their... Is that not the case? Perhaps I misunderstood the amendment.

Mr. Wappel: A person who is convicted of an offence here will normally serve the time here, whether or not they're here illegally or are subject to deportation, unless there is an agreement between the two countries so that the sentence is served in the other country.

Thinking of immigration in this instance, if the only punishment for the crime committed is to be deported, then there will be no deterrence from committing a crime in this country. There will be no punishment other than being put on a plane and sent back to your home country.

So the ideal, generally speaking, is that if you commit the crime here you do the time here. If there's an agreement between countries that there will be a sentence served, or if there is a specific extradition request for crimes committed in the other country, then under those two acts, whatever can be done will be done. The deportation will usually occur after the sentence has been served.

Exactly what this bill says about that is open to discussion.

Supt Stephanyshyn: We've had cases like this in the past. The moment they're convicted, my experience is that we get in touch with Immigration, and they are deported.

We had an example last year where a person was illegally in Canada. He didn't like the way a particular Safeway clerk was handling the food at the check-out, so he decided to slash her throat. She bled to death right at the till. I would hope that as taxpayers, we wouldn't be subjected to having this guy incarcerated in Canada for 15 years or whatever and then having him deported.

Mr. Wappel: But if he is deported, what happens to him? He committed no crime in the country he comes from.

Supt Stephanyshyn: Again, once you deport him it would imply that he doesn't come back.

Mr. Wappel: But he has killed someone. The worst that's happened to him is that he is sent back to his country of origin. Is that logical?

Supt Stephanyshyn: I suppose it's a question of logic. I'm not sure—

Mr. Wappel: Is it a question of justice?

Supt Stephanyshyn: It may be a question of justice. I suppose there is some argument for that. Still, I'm not sure that quite fits.

Mr. Wappel: How would it fit with the victim, the survivors of that person whose throat was slit, to know that the absolute totality of what occurred to this person was that at the taxpayers' expense, he got a ticket back home?

[Translation]

Sdt Stephanyshyn: Je n'en ai absolument aucune idée. Je ne sais pas. Si j'ai bien compris la modification, je crois savoir de quoi on parle. Si celui qui fait l'objet d'une ordonnance d'expulsion est trouvé coupable d'une infraction criminelle, il est expulsé conformément aux règles actuelles. Aux termes de la modification, il devrait passer... Ce n'est pas le cas? J'ai peut-être mal compris la modification.

M. Wappel: Celui qui est trouvé coupable d'une infraction va normalement purger sa peine ici, peu importe s'il est ici illégalement, ou s'il est frappé par une ordonnance d'expulsion, à moins qu'il n'y ait un accord entre les deux pays pour que la peine soit purgée dans l'autre pays.

Du point de vue de l'immigration, si l'expulsion est la seule sanction prévue pour l'acte criminel en question, il n'y aura rien pour dissuader la criminalité ici. La seule sanction sera d'être mis dans un avion et renvoyé dans son pays.

Idéalement, donc, on purge ici la peine prévue pour un crime commis ici. S'il y a un accord entre deux pays qui prévoit qu'une peine devra être purgée, ou s'il y a une demande d'extradition précise pour un crime commis dans l'autre pays, on fera ce qui est prévu dans chacune des lois. L'expulsion a normalement lieu après que la peine a été purgée.

Les modalités du projet de loi peuvent être débattues.

Sdt Stephanyshyn: Nous avons eu des cas semblables dans le passé. D'après mon expérience, nous communiquons avec le ministère de l'Immigration dès qu'ils sont condamnés, et ils sont expulsés.

Nous avons eu l'exemple l'an dernier d'un individu qui était au Canada illégalement. Il n'aimait pas la façon dont une commis de chez Safeway traitait la nourriture à la caisse. Il a décidé de l'égorger. Elle est morte au bout de son sang juste devant la caisse. En tant que contribuable, j'espère bien que nous n'allons pas financer la détention de ce type au Canada pendant une quinzaine d'années avant de l'expulser.

M. Wappel: Qu'est-ce qui lui arrive s'il est expulsé? Il n'a commis aucun crime dans son pays.

Sdt Stephanyshyn: S'il est expulsé, ça laisse entendre qu'il ne reviendra pas.

M. Wappel: Mais il a tué quelqu'un. Le pire qui lui est arrivé c'est d'être renvoyé dans son pays. C'est logique?

Sdt Stephanyshyn: Il me semble que c'est une question de logique. Je ne suis pas certain... .

M. Wappel: Est-ce que c'est une question de justice?

Sdt Stephanyshyn: Il se peut que ce soit une question de justice. Je suppose que ça se défend. Pourtant, je ne suis pas certain que ça se tienne.

M. Wappel: Comment est-ce que ça se défendrait auprès de la victime, des personnes qu'elle a laissées dans le deuil, de leur dire que pour toute sanction l'égorgeur a été renvoyé chez lui aux frais du contribuable?

[Texte]

Supt Stephanyshyn: I suppose that would depend. If you're looking at him spending the time in jail here, if there were some assurances at that point that he would be deported, it's one thing, but if he spends the time and isn't deported, I'm saying that this is when you get into a problem.

Mr. Wappel: That's different.

Supt Stephanyshyn: I don't know if that's what would really happen.

The Chairman: If he is on refugee status he will get a deportation order, won't he?

Mr. Wappel: But the issue is whether or not he serves any time here first; then, of course, he is deported.

The Chairman: I know what the issue is.

Supt Stephanyshyn: The only point I want to make here is in terms of another issue. I'm sure the family would want to make sure this guy never does this again to anybody else in the country. If he's out of the country he's never going to do it to anybody in Canada. But again, as you said, I suppose there's an argument both ways on that.

Mr. Blackburn: If a fellow wants to kill his wife, he can kill her, get deported back home, and he wouldn't serve any time at all.

Supt Stephanyshyn: Yes, that's true.

Mr. Blackburn: We pay for the one-way trip.

Supt Stephanyshyn: I agree that there is an argument on both sides of the coin. But then again, once he serves the time, is he still going to be deported? I suppose that's the issue.

• 1740

The Chairman: I want to thank you very much, Superintendent, for being with us. I note your motto on your business card. It says: "Dedicated to building a safe and caring community." I know that's what you're doing, and I hope that's what this committee will do to your satisfaction.

Supt Stephanyshyn: Thank you. We need all the help we can get, Mr. Chairman, to try to achieve that goal.

The Chairman: Thank you very much.

I declare the meeting adjourned.

[Traduction]

Sdt Stephanyshyn: Il me semble que ça dépend. S'il est question de l'incarcérer ici avec la certitude qu'il sera expulsé par la suite, c'est une chose; mais s'il purge sa peine et n'est pas expulsé, je dis que ça ne va pas.

M. Wappel: C'est autre chose.

Sdt Stephanyshyn: Je ne sais pas si c'est vraiment ce qui se passerait.

Le président: S'il a le statut de réfugié, il fera l'objet d'une ordonnance d'expulsion?

M. Wappel: Mais la question est de savoir s'il purge d'abord une peine ici; après quoi il sera expulsé, bien sûr.

Le président: Je vois le problème.

Sdt Stephanyshyn: Tout ce que j'ai voulu dire portait sur l'autre question. Je suis certain que la famille voudra s'assurer que ce type ne fera jamais la même chose à quelqu'un d'autre au Canada. S'il est à l'étranger, ça ne risque pas de se produire. Mais comme vous l'avez dit, il y a deux points de vue.

M. Blackburn: Si un type veut tuer sa femme, il n'a qu'à la tuer, se faire expulser, et il n'ira pas du tout en prison.

Sdt Stephanyshyn: Oui, c'est vrai.

M. Blackburn: Et c'est nous qui lui payons un aller simple.

Sdt Stephanyshyn: Oui, il y a l'autre côté de la médaille. Mais encore, une fois qu'il a purgé sa peine, est-ce qu'on va toujours l'expulser? C'est ça la question.

Le président: Je vous remercie beaucoup, surintendant Stephanyshyn, d'être venu. Je prends note de la devise sur votre carte d'affaires. Elle dit: «Voué à la création d'une communauté sûre et généreuse.» Je sais que c'est ce que vous faites, et j'espère que le comité le fera à votre satisfaction.

Sdt Stephanyshyn: Merci. Il nous faut toute l'aide possible, monsieur le président, pour y arriver.

Le président: Merci beaucoup,

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the NWT Advisory Council on the Status of Women:

Lynn Brooks, Executive Director;

Scott Newark, Crown Prosecutor, Province of Alberta.

From the Mennonite Central Committee, Alberta Chapter:

Harvey Voogd, Committee Chair.

From the Regina Police Service:

Superintendent Gerry Stephanyshyn.

TÉMOINS

Du Conseil consultatif sur le statut des femmes des TNO:

Lynn Brooks, Directeur exécutif;

Scott Newark, Procureur de la Couronne, Province d'Alberta.

Du Comité central des mennonites, chapitre de l'Alberta:

Harvey Voogd, Président du comité.

Du Service de police de Regina:

Surintendant Gerry Stephanyshyn.